

*Youri
Chtcherbak*

**Comme
à la
guerre**

*Youri
Chtcherbak*

**Comme
à la
guerre**

*Roman
Nouvelle*

*Kiev
Editions
« Dnipro »
1986*

III61
У2

Traduit de l'ukrainien par
EMMA OLIINYK

III $\frac{4702590200-222}{M205(04)-86}$ 222.86

© Traduction française,
présentation —
Editions « Dnipro », 1986.

COMME À LA GUERRE

— Condamnés, lance Bilan. Il parle lentement, en desserrant les dents comme à contre-cœur. Les mots tombent dans le récepteur, appuyé contre son oreille, au point de lui faire du mal, pour que sa voix, atone, ne s'égare pas dans l'entrelacement des fils, entre lui et Moscou. Moscou est impartial. Le dialogue ressemble à l'interrogatoire lorsque le juge d'instruction et l'inculpé, habitués, ne s'étonnent plus de rien.

— Oui, confirme Bilan, la chambre à aérosols est en panne. Ils sont condamnés. Il répète tranquillement : condamnés.

Il appuit sa main sur le carreau du bureau.

— Oui, compris. Les dispositions sont prises. Non. Espérons.

Il décolle sa paume du carreau en y laissant une vague empreinte des doigts.

L'appareil reste silencieux. Bilan regarde par la fenêtre. Dehors, la touffe rousse des marronniers aux feuilles découpées surplombe le ravin. Une blanche rivière de brouillard coule au fond. Enveloppée d'un caban rose bonbon, l'assistante du laboratoire de biochimie traverse la cour. Elle sautille en contournant les flaques d'eau et glisse en manquant de tomber sur la terre mouillée.

L'appareil se ranime.

— Oui, s'éveille Bilan, le virus de Jossier.

Les arbres au-dessus du ravin flottent comme des algues dans l'aquarium. Les mots, prononcés par Bilan, se fraient un chemin en entraînant le crépitement et le bruissement comme un aimant attire la limaille. Les mots, assourdis et étouffés, parviennent à l'autre bout du fil.

— La maladie de Jossier, crie Bilan. Allô ! Je vous entends très mal !

Le vieux portier sort en boitant de sa guérite. Lorsqu'il pleut, il protège sa jambe artificielle d'une bottine de caoutchouc. Une ambulance couverte de boue franchit la porte cochère.

— Période d'incubation ? D'après les données de Balandine, deux jours. Absolument. D'accord.

Le vieux ferme la porte cochère. Les deux battants se rapprochent, dans la brume humide, sans faire de bruit. La jeune femme, en caban rose, réapparaît entre les mares. Elle saute par-dessus une plate-bande et disparaît en tournant le coin du bâtiment. « Biquette », soupire Bilan.

— Cinq, prononce-t-il machinalement.

Voilà une demi-heure qu'il dessine ce chiffre sur un bout de papier. Il y en a déjà plusieurs : méchants, aux petits fronts évanescents, ventrus, chétifs, lourdauds ou enroulés en spirales.

— Quatre médecins. Oui. Et une assistante.

L'appareil égrène les mots. Bilan fléchit, il veut subitement fermer les yeux (il baisse les paupières et presse les globes de ses yeux avec les doigts pour chasser la fatigue), s'endormir tout bonnement ici, sur cette chaise inconmode et dure, à côté du bureau du directeur, devant ce calendrier en boîte d'acier inoxydable et cet écritoire en marbre ressemblant à une pierre tombale. Bilan touche le marbre. Le bloc jaunâtre taché d'encre a accumulé toute l'humidité de la pièce non chauffée. En frottant son visage

de sa main froide, il tâte les empreintes de la variole et dit :

— Vous m'écoutez ? Ecrivez. Balandine, Dorochenko, Makhov, Lozitski, Riznik. C'est ça. L'enquête est ouverte. Oui. Je vous tiendrai au courant. Sans faute.

Il attend que Moscou raccroche. Ensuite il se lève et s'approche de la fenêtre. Les marronniers paraissent plus sombres dans l'air éclairci. Les dentelles noires des feuilles se détachent sur l'étain du ciel.

1

Il commença à pleuvoir le soir. Il a plu toute la nuit, et ce n'était plus une douce pluie de printemps, mais une averse violente et longue. Les torrents d'argile grondaient sous les fenêtres du laboratoire de Balandine et se précipitaient en bas, vers la Lybid, bruyante, boueuse et joyeuse, toujours chaude, gonflée d'eaux usées, débordant de son lit de béton. Un panache de vapeur flottait au-dessus du courant qui se précipitait vers le Dniepr.

Les rives de Dniepr étaient vides : pas un pêcheur sur les langues de sable blanc, pas un passant sur le quai de granit. Les bateaux-mouches attachés aux palans grinçants ressemblaient aux poissons tirés d'eau ; les craquelins noirs et humides de pneus luisaient à leurs bords. L'abandon et le calme régnaient sur la rivière malgré le remue-ménage de la drague qui continuait à racler le fond gras de Dniepr et les péniches qui grimpaient à l'amont, vers la Desna, chargées de gravier gris étincelant comme la pierre de lune.

L'eau jaune et froide près de la rive laissait voir, avec netteté, les gaufres de sable de fond. De ce lieu, même à travers la bruine d'automne, on pouvait voir toute la ville : à partir du clocher de Laure, le long de la citadelle du Conseil des Ministres et le gratte-

ciel de l'hôtel « Moskva », jusqu'au contour ébréché à cinq coupes de l'église céleste de Saint-André ; l'architecture des époques, l'incarnation des prévisions de l'apôtre qui disait jadis à ses disciples : « Voyez vous, frères, ces collines ? Un jour la grâce divine va resplendir sur elles, il y aura une ville superbe et des églises majestueuses ». Et l'apôtre monta sur ces collines, prédestinées à devenir Kiev, les bénit, y planta la croix et éleva son âme à Dieu par la prière...

La ville refroidie, couverte d'un nuage noir, traversée de vents, devint grise et flétrie ; par endroits, on voyait encore le pourpre des cannes, mais le temps des couleurs insolentes était passé, tout comme l'époque des chemises hawaïennes, des drôles jupes destinées à danser le twist, des rivets brillants, sur les derrières des pantalons de fermiers, faits par le tailleur Mendelson rue Saksaganski.

Balandine mit son manteau noir de ragondin ; Makhov endossa son pardessus sombre si pratique lors des déplacements ; Lila Riznik sortit du placard son manteau en castorine rouge qui datait de l'école de médecine ; Dorochenko mit un manteau neuf de prêt-à-porter, modèle 31, article 504, prix 82 roubles 56 kopecks ; c'était un manteau simple, couleur eau de mer, d'une coupe traditionnelle qui n'a rien de commun avec les caprices de la mode. Lozitski enfila son imperméable en tergal aux fentes sur les côtés avec un col en jersey.

Ordyntsev attendait Lozitski sous le pont ferroviaire. Après la pluie, l'herbe folle qui se hérissait sur le talus, noire du charbon et dure comme le file de fer, rousissait, lavée par l'eau céleste. Par endroits, les mille-feuilles, toutes fraîches, se détachaient en blanc.

La place devant la station de chemin de fer était bourrée de camions, les toits mouillés de leurs cabines luisaient, les containers ressemblaient aux quartiers

des wagons à marchandises. Ordyntsev agita la main. Igor sauta par-dessus le courant jaune qui écumait près du trottoir. « Pas mal, se dit-il en jetant autour les coups d'œil sournois, on a encore du sang dans les veines ! »

Ordyntsev l'attendait près de l'arrêt des trains de Darnitsa et de Brovary. Il se tenait parmi la foule grouillante qui affluait : l'équipe de jour à la fabrique voisine allait prendre son poste. Les gens se précipitaient. Au-dessus, le ciel, plat comme un tableau, était parcouru de long en large par des fils électriques. Le train démarra. Les feux s'allumèrent d'un rouge humide. Ordyntsev portait sa veste élimée, sa chemise froissée, au col déboutonné, laissait voir sa poitrine pâle. Il avait la tête ovoïde au front dégarni et les joues couvertes de poils clairs. Sous le bras, il tenait une pile de bouquins.

— Salut, jeune homme ! Ordyntsev laissa échapper un nuage de vapeur et sourit, confus.

« Ça y est, pensa Igor, plein depuis le matin ».

— Tu sais, dit Ordyntsev, excité, j'ai appris hier que l'histoire de la peinture italienne est parue. En dix volumes.

— Tu l'as achetée ?

— Non, mais je l'ai commandée, dit Ordyntsev en relevant son pantalon. C'est une édition de Dresde. Verlag der Kunst. Et on a annoncé que ce serait Zeeman. Chaque volume contient cent reproductions en couleurs.

« Ses enfants ont faim. Je sais qu'ils ont faim. On dit qu'il a quatre enfants ».

— J'ai vu les éditions Zeeman, dit Igor, les couleurs y sont formidables. Prends Toulouse-Lautrec. On peut en crever.

— Oh, ce sont de grands maîtres. Ils comprennent la couleur.

Ses yeux étaient petits et rusés, mais Igor y voyait bien davantage que la malice d'un ivrogne. Ces yeux fous couleur de bière frappaient par son regard anxieux et scrutateur, comme s'il avait connu enfin un bonheur longuement attendu et ne voulait pas que quelqu'un s'en doutât, comme s'il avait peur de perdre ce bonheur et ne savait pas comment le retenir.

— Ecoute, Jora, dit Igor, qui a écrit cette histoire ? Les Allemands ?

— Non, un Italien, un professeur, j'ai oublié son nom. Tu sais, j'ai acheté déjà un volume, dit Ordyntsev avec un sourire enfantin. Par connaissance. Le maniérisme italien.

Ils sautèrent par-dessus la flaque. Igor regarda les pieds d'Ordyntsev chaussés de sandales en simili-cuir. Ses chaussettes mouillées étaient noires. Ils s'arrêtèrent au carrefour pour laisser passer un camion-citerne ressemblant à une fusée, couvert de croûte rugueuse de ciment. Ils prirent ensuite une ruelle qui serpentait entre deux palissades : l'une, celle de l'institut, en planches neuves, et l'autre, en lattes clairsemées, qui longeait le ravin.

— Hier j'ai procuré un Van Gogh. Edition tchèque. Mais je n'aime pas celle-là. J'en ai d'autres, meilleures.

— Combien tu en as, des Van Gogh ?

— Cinq. Skirra, Zeeman, Corvina, Stuka et Henschelverlag. Pour Skirra j'ai donné vingt-cinq roubles. Il plie les doigts en serrant le poing.

— Dingue, dit Igor.

— Jeune homme, sourit Ordyntsev, pour une fois je te pardonne. Tu es mercantil. L'art tout comme la boustifaille demande beaucoup de fric.

— Georges, l'interpella quelqu'un de dos.

Igor et Ordyntsev se retournèrent.

Ordyntsev travaillait dans la section de virusologie.

Son père, Victor Vikéntiovitch Ordyntsev, était un homme grand et mince que l'on disait ressembler dans sa jeunesse à Alexandre Blok. Après avoir terminé ses études à l'Académie des Beaux Arts de Pétersbourg, il s'installa à Zgzez, un petit bourg du Royaume de Pologne qui était sous la dépendance du tsar de Russie. Victor Vikéntiovitch était professeur de dessin dans le lycée du pays. Personne ne savait pourquoi il avait choisi cette ville minable, on disait seulement qu'une Polonaise, dont il avait fait connaissance à Pétersbourg, en était la cause, mais personne ne parvint à savoir si cela était vrai. En 1914, pendant les vacances d'été, il était venu voir son frère à Krémentchoug. « La voix de Pridnéprovié » avait annoncé : « Messieurs les Abonnés sont avisés de l'arrivée d'un peintre connu dans les milieux artistiques de Lodz et de Varsovie. Nous nous berçons d'espoir que ses œuvres seront exposées dans notre ville dans un avenir très proche ».

Ordyntsev dessinait des filles nues au bord de l'eau parmi les fleurs étranges et merveilleuses. Les filles jouaient au cerceau, démêlaient leurs cheveux mouillés ou admiraient les reflets de soleil soigneusement peints de main de maître sur la surface de l'eau : Ordyntsev ajoutait au blanc un soupçon de vert émeraude ou une goutte de laque de garance et les rehauts scintillaient. Cet été à Krémentchoug les grosses chaleurs exténuantes durèrent à n'en pas finir. Vers la fin des vacances, Ordyntsev contracta la fièvre typhoïde. La nouvelle de mobilisation générale le rattrapa dans la baraque des contagieux. Tous ses tableaux étaient abandonnés à la maison. Il y avait 23 toiles (et entre autres les portraits d'une fille au visage d'enfant qui vient de se réveiller), mais l'offensive de la 9-ème armée allemande et de la I-ère armée d'Autriche-Hongrie le 29 octobre 1914 dans la région de

Lodz avait amené des conséquences fatales pour son héritage artistique : le coup direct d'une fougasse avait détruit la maison où Ordyntsev louait deux pièces. Jora est né en 1920. En ce temps-là Ordyntsev habitait Kiev. Il était professeur de dessin et de géométrie descriptive à l'institut de génie. Vers 1934 il avait fait quelques tableaux. Il les avait portés à l'exposition. « Il nous faut des sujets kolkhoziens, mon brave », lui a-t-on expliqué. A l'époque, Ordyntsev avait cessé de peindre les filles nues. Il se passionna pour des paysages (les meules de foin au bord de Dniepr, la touche bleuâtre de la rive droite et le point doré du clocher de Laure). En automne 1941, quand les maisons de Krechtchatik tréssaillaient aux explosions des obus, les Allemands frappèrent à sa porte. Les Ordyntsev habitaient rue Karl Marx.

— Messieurs, dit Victor Vikéntiovitch, dans ma jeunesse, j'étais à Munich.

— Oh, ja ! approuvèrent les soldats.

— Messieurs, qu'est-ce qui se passe ? J'aime beaucoup Hermann... Hans Hermann... et Menzel, évidemment. Permettez-moi de prendre au moins quelques tableaux.

— Notre armée vous garantie l'intégrité de vos tableaux, répondit l'officier aux yeux bleus.

— Qu'est-ce qui se passe ? Comprenez-moi. J'avais exposé autrefois au Kunstverein.

— Gut, gut, acquiescèrent les soldats.

Victor Vikéntiovitch retourna à Kiev en décembre 1943. Il portait les bottes de feutre et un caban de soldat ceinturé d'une écharpe déchirée. Un sentier étroit, ouvert dans la neige, l'avait amené au Krechtchatik. Il tourna à droite, passa devant le cirque incinéré et se trouva devant la porte d'entrée. Il leva la tête et resta longtemps à examiner les poutres estropiées qui s'affaissaient dans le vide des étages. Des

cristaux pointus tombaient de très haut et une volée de corbeaux fonçait comme de la mitraille noire. Alors Victor Vikéntiovitch descendit dans le sous-sol et se mit à fouiller dans les décombres. Il y avait plusieurs cadres de pianos (les caisses luisant de vernis et les petits marteaux vêtus de feutre doux étaient dévorés par le feu), seuls les cadres aux cordes de cuivre ou d'acier restèrent intacts, tels des harpes primitives. Victor Vikéntiovitch y passa son briquet. Les sons brûlés et plaintifs résonnèrent au sous-sol. Une cicatrice resta sur les cordes engivrées. Les cristaux de neige qui tombaient toujours étaient aussi tranchants que des éclats de verre. Victor Vikéntiovitch tourna un peu en rond avant de sortir dans la rue. Avant la guerre, il avait peint 35 tableaux parmi lesquels il y avait quelques portraits de son fils, un adolescent moche, quelconque, à grande tête, vêtu d'une veste étriquée, un livre à la main. Après la guerre, Ordynstsev avait fait quatre tableaux. C'était toujours des filles nues qui ne s'amusaient plus mais restaient immobiles et songeuses au bord de l'eau. Les berges du lac étaient désertes, comme incendiées. La terre était couleur de suie de gaz mélangée avec de l'ocre. L'eau immobile restait pesante et opaque : le blanc coûtait très cher et le vert émeraude était introuvable. En 1946, Ordynstsev mourut d'une tumeur au cerveau. Avant de mourir il pria son fils d'organiser son exposition posthume. Il dit à Jora que ses meilleurs tableaux se trouvaient à Zgzez, 28, rue Tcharnetski, chez Kristina Volankévitch. En trois ans, Jora Ordynstsev, son fils unique et bien-aimé, qui buvait sans dessoûler, avait vendu lors d'un accès d'ivrognerie tous les tableaux de son père au prix de gros de 450 roubles à un peintre séduit par des châssis solides.

— Jora, appela Assia Zelditch qui les rejoigna. C'était une collaboratrice de la section de virusologie

qui ressemblait à un roi assyrien fraîchement rasé. Ça va la température ?

Igor regarda Ordynstsev avec étonnement.

— Je ne l'ai pas prise. Et je n'en ai pas l'intention, bredouilla celui-là en relevant son pantalon. Laissez-moi en paix. Viens me voir, dit-il à l'adresse d'Igor. Je te montrerai un Van Gogh.

— D'accord, dit Igor. Après l'essai. A deux heures. Ça te va ?

— Bon. Comment va Balandine ? Il est de retour ?

— Lundi. C'est de la dynamite, ce bonhomme. Il commence à pousser la science avec une force extra-terrestre.

— Viens, répéta Ordynstsev. Je suis maintenant dans la troisième pièce. A côté de celle d'Assia. Salut.

Ils entrèrent dans la guérite. Ordynstsev se faufila de côté et fonça à toute allure vers le corps de Microbiologie en glissant sur le sentier détrempe.

— Qu'a-t-il ? demanda Igor.

— Écoutez, chuchota Zelditch en agitant les flèches de ses sourcils majestueux d'un air significatif, Ordynstsev est un génie. Vous comprendrez ça un jour. Il est à la veille d'une découverte. Hier on lui a fait une piqûre. J'ai insisté. Je connais quelqu'un au dispensaire de narcologie. Une piqûre spéciale : température quarante et une aversion pour l'alcool. Compris ?

— Une aversion ?

— Il faut le sauver, remua ses sourcils Assia, il n'avait pas dormi de la nuit, il se sentait mal. Température quarante et six... Et son cœur est si fragile. Il va périr. Bilan ne veut plus le voir. Il va périr. Pour rien. Sa femme l'a quitté. Elle a pris les enfants et s'en est allée. S'il pouvait au moins obtenir son doctorat.

— Quelle découverte ? demanda Igor en se lissant les cheveux.

— Je ne sais au juste, dit Assia, mais c'est quelque chose liée à l'interférence. Il travaille jour et nuit. Il ne sort pas du vivarium. Nous avons caché l'alcool, il s'imbibe d'éther.

— Laissez-le faire, conseilla Igor. Quand il est soûl, il ne peut pas faire mal à une mouche. Il ne dérange personne. Il travaille, bonne chance !

— Ayez honte ! Facile à dire. Quand il est soûl, il devient un type misérable. Nous nous ingénions à le couvrir. Même sous la table. Pour que Bilan ne le voie pas. Mais c'est un type misérable. Il peut faire n'importe quelle saleté à tout moment. Entre nous, il a chipé trois roubles dans la poche de notre préparatrice. Avez-vous entendu ? C'est une fortune pour elle. Et son déplacement à Tchernigov ? Vous ne savez pas ? Mais nous périrons sans lui. Il soutient, tout seul, tous les thèmes des recherches.

— Pauvre Jora, dit Igor, vous l'enterrerez avec vos piqûres spéciales. Tenez-vous sur vos gardes. La soutenance des thèmes des recherches approche.

Il se dirigea vers le laboratoire. Le laboratoire de Balandine se tenait à l'écart, sur le versant de la colline. Le corps Principal, celui de Biochimie, de Microbiologie et l'Auxiliaire étaient situés plus haut. Les dépendances se trouvaient en contrebas. C'était l'arrière-cour de l'institut. On y gardait le foin pour les chevaux de l'écurie du service d'immunologie, on y jetait des ampoules vides qui brillaient au soleil dans l'herbe poussiéreuse comme des éclats de diamant. Dans un coin éloigné se trouvait un four crématoire, construit pour les animaux de laboratoire par décision du comité local du syndicat. On y brûlait des lapins au poil sale et hérissé et des drôles petits cadavres des cobayes sacrifiés au nom de la déesse tout-puissante adorée par des milliers de gens : la Thèse.

Le laboratoire de Balandine occupait une grande

bâtisse en brique. C'était jadis la station antipestilentielle de la région sud-ouest. Son sol cimenté, même couvert de linolium, restait toujours froid. En revanche, il n'y avait jamais de souris ni de rats. La vigne vierge tapissait les murs. Devant la porte d'entrée, Balandine et Dorochenko plantèrent un pommier et un prunier. Lozitski décora la façade de deux vases en ciment qu'il avait ramassé parmi les poubelles. Il y planta des asters. Ces fleurs, sans odeur, aux pétales immaculés, comme découpés dans du papier, symbolisaient pour Balandine l'univers stérile du laboratoire : un univers inaccessiblement net, discipliné, infail-
lible, créé par sa fantaisie de chef.

Dans le laboratoire de Balandine il y avait son propre vivarium et son propre four crématoire, un vieux four à gaz qui brûlait toute la journée et dont le feu bleu dévorait les cadavres des animaux, les brouillons de Balandine, le courrier du cœur de Lozitski, les parties de cerveau employées pour l'analyse virusologique, les ordures, le papier huilé, les tampons de coton imbibés de chloramine et toutes sortes de choses. La chaudière, qui se trouvait dans les entrailles goudronnées du four, était toujours pleine d'eau chaude, destinée à la salle de douches vis-à-vis du bureau de Balandine. Faute d'un vestiaire spécial, ceux qui allaient dans la chambre de contagion, « le contage », se changeaient dans le bureau de Balandine. Les fenêtres du bureau donnaient sur le versant abrupt qui surplombait la maison en cachant la moitié du ciel. Le bureau se trouvait à la limite de deux États qui vivaient d'après leurs propres lois : à deux mètres du bureau commençait la zone de régime, le contage. Le contage, un réduit asceptisé et sombre aux petites fenêtres grillagées, contenait un frigo « Saratov » où l'on conservait les cultures des microbes, un vieux thermostat malgré tout fiable qui gardait la température 37 °C depuis

quelques dizaines d'années, une table de dissection, blanche, froide, avec des réchauds à gaz, un box et un bol de chloramine où trempaient les compte-gouttes de Pasteur. Un guichet toujours soigneusement fermé donnait dans la pièce sérologique qui avait été autrefois destinée aux analyses de sang, mais qui ne remplissait plus son office depuis longtemps, occupée de CAMB-4 (chambre à aérosols microbiologiques de Balandine, version quatre). La chambre, haute de deux mètres, nickel luisant sur le fond bleu ciel, était parcourue de tuyaux de caoutchouc et pourvue d'un grand panneau de plexiglas. Destinée à la contagion des animaux de laboratoire, elle répandait dans un réservoir clos de fines gouttes d'eau qui contenaient une dose mortelle de virus.

Une cloison vitrée séparait la chambre du compartiment des préparateurs. Les laborantins occupaient la pièce la plus claire et la plus chaude à côté du bureau de Balandine. Ceux qui n'étaient pas occupés par des expériences se retiraient dans un réduit, peu confortable, près de la porte d'entrée. Le laboratoire commençait par un petit vestibule où il y avait des patères et un téléphone automatique accroché au mur. Kizimenko, l'économe roublard, acheta un jour en gros dans une organisation militaire quelques appareils téléphoniques, probablement, de sous-marins. C'étaient des appareils solides, pourvus de signalisation d'alarme. Leur sonnerie était stridente et les combinés ressemblaient à des haltères tenus par des loquets nickelés. C'était fait avec conscience.

Lozitski monta les marches indolemment et poussa la porte du pied. La porte était fermée de l'intérieur. « Diable, pesta-t-il, qu'est-ce que c'est que cette pratique bourgeoise ? Je ne suis en retard que de cinq minutes... » Il sonna. Balandine ouvrit la porte.

— Où est-ce que vous vous baladez ? Je vous ai prié

de venir plus tôt aujourd'hui, gronda-t-il entre les dents. Et Makhov n'est pas là.

Balandine quitta le vestibule en claquant la porte.

« Je m'en fous de tes soucis », se dit Lozitski sur un ton désabusé. Il enleva son pardessus, enfila la blouse. « Il faudrait la laver enfin, pensa-t-il en s'étirant, je ressemble là-dedans à un vendeur de choucroute ».

2

— Savez-vous la nouvelle ? Les grades sont comprimés, les salaires augmentent, communiqua Lozitski en entrant dans la pièce.

— Les potins du jour ? sourit Dorochenko.

— Tuyaux les plus sûrs. Sous le drapeau de la lutte contre le formalisme on nous payera selon nos fonctions.

— Et les salaires ?

— Ils augmenteront pour les prolétaires, les adjoints. Et pour les supérieurs, ils diminueront. Sous le drapeau de l'ajustement.

— Des blagues, dit Balandine d'un air morne.

— On pourrait quand même niveler la différence, dit Igor, narquois. D'autant plus que l'Etat gagnera là-dessus de toute façon.

— Mon Ilko a pris froid, dit Dorochenko. J'ai peur qu'il ne tombe malade.

— Rien ne lui arrivera, répondit Balandine, savez résister à la panique.

Il s'accroupit en réglant le microscope électronique adapté au comptage des particules émises.

— Pourquoi cet esprit de panique ? Pensez plutôt au toit qui coule. Qu'est-ce que vous avez fait pour le réparer ?... Vous ne pouvez rien sans moi.

— J'étais chez Kizimenko, se justifia Evdokia Ivanivna. Autant parler à un sourd.

— Vous savez bien qu'il fallait lui donner de l'alcool. Un litre suffirait. On terminerait tout en un clin d'œil. L'émulsion est prête ?

— Oui, Mikola Pétrovitch. Permettez-moi de partir plus tôt aujourd'hui.

— Je ne vous tiens pas à la chaîne, grommela Balandine.

Lozitski s'occupait du compresseur et du système de tuyaux en caoutchouc.

— Lila, appela Balandine, les cobayes sont prêts ? Apportez-les ! Et vous, Igor Stanislavovitch, un peu plus vite, je vous prie.

— Je vais, répondit Lila derrière la cloison, je finis de noter les numéros.

— Bonjour, fit l'apparition Makhov.

Il boutonnait calmement sa blouse en palpant chaque bouton avec soin. Ce dernier temps, Makhov prit de l'embonpoint, son menton et son cou se plissèrent (il fut obligé d'acheter de nouvelles chemises), ses mouvements devinrent lents, mais le visage lisse gardait son teint de gosse. Il était surtout fier de ses dents qui étaient blanches et solides, celles qui aiment la viande et les pommes.

— Encore un en retard, répliqua Balandine. Que diable se passe-t-il ?

— J'étais à la réunion de la commission culturelle du comité local du syndicat, s'offença Makhov, vous pouvez demander à Twing.

— D'accord. Asseyez-vous vite. Vous rédigez le procès-verbal.

— Eh bien, prononça Makhov d'une voix traînante, comme si on lui proposait de choisir.

« Il ment », nota Balandine avec indifférence.

— A propos, Makhov frota son menton, à la réunion on a critiqué notre laboratoire. Il s'agissait de l'activité culturelle. C'est à ton intention, Doussia.

« Il ment », décida Balandine.

— Lila, cria-t-il avec impatience, apportez les animaux !

Igor brancha le compresseur et le vrombissement du moteur engloutit tous les bruits. Les gens remuaient les lèvres comme dans l'écran d'une TV avec le son coupé, quand les personnages muets ouvrent et ferment leurs bouches en plein silence.

— Diable de caisse, grogna Igor.

Balandine le regarda attentivement. Igor lui tourna le dos.

— L'hybride d'un pot et d'un synchrophasotron. Oui, oui, ne me regarde pas comme ça.

Balandine brancha la deuxième pompe destinée à aspirer l'air infectieux. Le bruit devint plus fort. Igor n'entendait plus sa propre voix.

— Au nom de qui je souffre ? se mit à réciter Lozitski. Balandine a gaché ma jeunesse. Cette moissonneuse est l'opprobre de la civilisation atomique. Regardez cet autodidacte russe, il est tout pénétré de son importance. Il va éclater de grandeur. Venez voir, citoyens. Venez voir Balandine, père de l'appareil stérutatif !

— Quoi ? Je n'entend rien. Ça va ? Balandine s'approcha de Lozitski en mettant ses mains en porte-voix.

— O. K. !

— Comment ?

— Ça marche, on peut commencer !

Dorochenko apporta une éprouvette contenant l'émulsion de cerveau de lapin mort de la maladie de Josser. Elle avait mal aux mamelons : ce matin Ivassik l'avait mordue à pleurer, mais elle avait retenu le cri pour ne pas faire peur à son fils qui tressaillait au moindre bruit.

Cette belle femme aux yeux bleus est née le 26 juillet 1925 à Nossivka de la région de Tchernigov. Elle

reçut son nom en l'honneur de sa grand-mère aveugle qui se souvenait du servage. A l'époque, pendant la moisson, on y avait droit à chaque quatrième gerbe fauchée. Le travail fini, pan Tsvetkov, s'il était de bonne humeur, offrait aux jeunes filles de la liqueur de cerise. La grand-mère qui s'appelait Yavdokha mourut en 1925. Doussia vint au monde la même année dans la famille du paysan Ivan Guérassimovitch Tkatch, pas très riche (une vache), mais aussi pas très pauvre (sept déciatines de labour et une demi-déciatine de verger). Son père mourut quand elle avait huit ans. En 1959, elle devint « cand » en médecine après avoir soutenu sa thèse « Rechute de la grippe A (Asie) 57 dans quelques régions de l'Ukraine et sa caractéristique épidémiologique et virusologique ». En apprenant la mort de son père, la petite Yavdokha s'était enfuie dans le jardin et était grimpée sur un vieux pommier. Elle y était restée jusqu'au soir en sentant les odeurs de la nourriture. Elle aimait ces odeurs. Son enfance sentait le borchtch, le boudin (on égorgeait le cochon pour le Noël), le lard cuit à feu vif, les cornichons, les œufs au plat, les harengs, le miel... Avec la mort de son père tout devint insipide et les odeurs disparurent, comme si le maître de la maison avait emporté avec lui tout ce qui avait rapport à la nourriture. Elle eut trois enfants : Andri (né en 1944), Ilko (né en 1952) et Ivassik, le cadet, celui qui l'avait mordu ce matin. Son mari, Fédir Stépanovitch Dorochenko, est né en 1921 à Yarmolintsi dans la région de Podolie, dont le blason brille d'une croix orthodoxe et d'un soleil à douze protubérances sur le fond bleu. Le petit Fédia, au visage plein de taches de rousseur, est né dans la famille de l'aide-vétérinaire Stépan Todossievitch Dorochenko, mort quand Fédia avait 12 ans. Il hérita de son père un teint de lait et des cheveux clairs comme passés au soleil. Les deux (Evdokia Ivanivna Tkatch

et son futur époux Fédir Stépanovitch Dorochenko) avaient adhéré au Parti communiste bolchévik en hiver 1941. Cet hiver-là, les guitounes étaient remplis de l'odeur suave et poisseuse de la betterave déterrée sous la neige. Yavdokha jetait la betterave émincée dans l'eau bouillante et on puisait dans le brouet doux-amer les tristes morceaux de légumes bouillis. Au début de 1943, son mari devint commissaire d'un détachement de partisans « Le Vengeur Rouge ». Les attaques contre les garnisons allemandes sentaient les médicaments (Evdokia Ivanivna remplissait les fonctions d'aide-médecin), les bois de pins, le liqueur « Helmut » ou le schnaps de cumin, le brûlé, les conserves et les miches mouillées (le sac de pain, parachuté aux partisans encerclés dans le bois d'Ostior, tomba dans le marécage et devint une masse de seigle), dont l'odeur l'avait revenue à la vie, l'avait fait croire dans la victoire, tandis que, jusque là, les discours passionnés tenus par son mari lui semblaient un balbutiement impuissant. Bientôt Fédir eut un ostéomyélite. Au printemps 1944 elle rentra à Kiev. Fédir fut nommé capitaine. Le 4 octobre 1944 Doussia mit au monde son premier enfant et en septembre 1945 elle devint étudiante de l'institut de médecine de Kiev.

Trois fois ses seins étaient devenus les durs melons sillonnés de veines (comme si quelqu'un y avait aspergé du bleu et la couleur s'était étalé en laissant les filets ruisselants). La maternité la rajeunissait : en 1944, en 1952 et cette année, une force impétueuse montait en elle, quand elle serrait de deux mains ses seins gonflés de lait, jaillissant au visage de son fils. Et quand elle passait du coton imbibé de lait doux sur son propre visage, il lui semblait que son teint s'éclaircissait et devenait plus tendre, que les rides et les cernes disparaissaient.

...Lila et Makhov apportèrent la cage avec les co-

bayes. Ils la placèrent sur la table. Makhov souleva la cage et tira de dessous quelques feuilles de papier.

— Ecrivez, dit Balandine, passage huit.

Lila prit le cobaye vacciné contre la maladie de Josser. L'animal renfrogné jetait les coups d'œil sournois et craintifs en s'efforçant de comprendre quelque chose dans ce remue-ménage tapageux de taches blanches. Toute la nuit le cobaye avait dormi paisiblement sous le glouglou de pluie et le matin il avait mangé, avec appétit, de l'herbe fraîche.

Dorochenko aida Lila à placer le cobaye dans la capsule d'acier qui ressemblait à un obus. Là où se trouvait la charge de l'obus, au bout de la tête conique, il y avait une ouverture d'où sortait le nez frémissant du cobaye.

— Donnez-le, dit Balandine impatientement, je ferai ça moi-même. Prenez l'autre.

Il vissa la capsule. Maintenant le cobaye isolé ne pouvait respirer que l'aérosol saturé de virus de Josser. C'était la méthode de contamination la plus raffinée, la plus proche des puissants mécanismes à l'aide desquels la nature propage sur la terre des épidémies de la variole noire, de la peste, de la rougeole et de la grippe. C'était la seule méthode pour vérifier l'efficacité du vaccin fabriqué dans le laboratoire. La réponse est sans appel : la vie ou la mort. Balandine expérimentait sur douze cobayes, dont six étaient vaccinés et six autres, ceux de contrôle, condamnés à mort.

— Plus vite, pressait Balandine, Evdokia Ivanivna, allons-nous commencer enfin ? Nous avons tant de travail. Plus vite. C'est dans notre intérêt.

Elle agita l'ampoule et la plaça dans la cartouche dont la buse projetait dans la chambre le virus en suspension. Lila s'amusait avec le cobaye de contrôle. La bestiole blanc-noir poussait des cris joyeux, mais son glapisement se noyait dans le bruit des moteurs.

Balandine s'approcha d'Igor.

— Prenez place près du microscope. Vous compterez les particules.

Igor se faufila entre l'installation et le mur sans accrocher les tuyaux en caoutchouc, s'installa sur la banquette basse devant l'objectif du microscope et plongea tout d'un coup dans le gouffre sombre et impassible, qui se transforma, ensuite, en ciel couvert de nuages.

Balandine faisait claquer les manivelles. Dorochenko suivait attentivement les va-et-vient des aiguilles des trois manomètres : elles tremblotaient. Le regard de Dorochenko devint subitement très concentré. Makhov prit la première note avec son écriture calligraphique. Il se tenait dans un coin de la pièce devant la table toute neuve, que Kizimenko lui avait procurée en apprenant que Makhov doit être nommé à une fonction dans le bureau du Parti. Lila s'amusait avec le cobaye blanc-noir dont la moustache tremblait d'excitation.

— Attention ! La voix de Balandine couvrit le bruit des moteurs. Il toucha le levier de mise en marche.

— Dieu, pourquoi cette répétition ? Igor crispa son visage en regardant Balandine. Avec une telle voix on pourrait annoncer la fin du monde.

Le ciel dans le microscope s'éclaircit. Maintenant on y voyait les lueurs de l'aurore et du coucher qui pointaient et s'éteignaient, éblouissaient en arrivant du néant ou se brisaient contre un obstacle invisible. C'était le courant des particules de l'aérosol. Les myriades de gouttes d'eau et de cellules de cerveau empoisonnées de virus l'élevaient dans le tréfonds noir de la chambre, parcouraient un long tunnel éclairé d'une lueur froide de la lampe à mercure qui les transformait en poussière cosmique, ces vestiges des univers inconnus réduits à néant pendant les cataclismes mondiaux, en poussière qui portait la mort. Les symboles de la

mort étincelaient derrière les lentilles épaisses du microscope électronique, les compresseurs bourdonnaient, les jambes d'Igor s'engourdisaient, il lui semblait que le plomb se propageait dans ses vaisseaux sanguins, il aurait aimé se lever et sortir, mieux valait le froid humide que cette immobilité, ce bourdonnement ahurissant et les grimaces significatives de Balandine, mais il ne bougeait pas en comptant les particules d'aérosol qui passaient à travers le tunnel à la vitesse d'un ouragan. Dans sa main gauche il serrait le chronomètre : les minutes et les secondes s'écoulaient irrémédiablement, telles les gouttes de pluie.

Igor consulta sa montre : il était 10 heures 32 minutes.

3

A dix heures du matin la ville fut recouverte de verglas. Le vent glacial brûlait les murs humides, argentait les trottoirs, enveloppait les branches trempées dans une pellicule transparente, transformait en cordes fragiles les fils qui fauilaient les rues. Les stratifications des affiches, cet étrange alliage de noms célèbres, de faits divers et de visages souriants, se recroquevillèrent, figées par le froid. La ferblanterie de la signalisation routière aux hiéroglyphes jaune-rouge tintillait au vent.

Les branches alourdies par une couche de glace épaisse de 16 millimètres touchaient la terre, craquaient sous les pneus des automobiles. Les branches cassées encombraient les allées des parcs. Le vent sifflait sous les porches comme dans les souffleries aérodynamiques. Il ne s'apaisait que dans les entrailles des maisons. La vieille ville prit un nouvel aspect, les ramages givrés brodèrent les pavés, les moulures des façades baroques, le lustre doré des coupoles piriformes des

églises, les proportions mathématiques des kiosques modernes. Les liaisons téléphoniques étaient interrompues. Les peupliers du boulevard Chevtchenko inclinèrent leurs sommets.

Les chênes près du corps de Microbiologie formaient un décor onirique. Les glands givrés, les brindilles tortueuses et les glaçons noueux propageaient un tintement. Une lourde branche tomba sur le fil qui joignait le corps de Microbiologie au laboratoire. Le fil s'était cassé. C'était un des trois câbles de la ligne triphasée qui alimentait la pompe aspirante de la chambre à aérosols. Le moteur de la pompe s'arrêta net.

...Igor vit le visage courroucé de Balandine qui se lança vers la porte en culbutant la cage avec les cobayes. Il pressa la porte avec son épaule, comme si quelqu'un voulait l'enfoncer de l'autre côté.

— Maroussia, cria-t-il de toutes ses forces, quittez la pièce ! Sauvez-vous !

Il comprit ensuite que Maroussia et Nadia, qui se trouvaient derrière la cloison, ne l'entendaient pas.

En effet, les moteurs continuaient à vrombir malgré le silence de la pompe.

En retenant la porte du pied, Balandine réussit à atteindre l'interrupteur.

— Sauvez-vous ! força-t-il la voix, dehors ! C'est la panne !

— Mikola Pétrovitch, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Nadia derrière la cloison.

— C'est la panne ! Sauvez-vous immédiatement ! Je vous ordonne !

Son cou couleur de brique marqué de cicatrices de furoncles prit un teint grisâtre. La blouse, subitement trempée de sueur, ressemblait à du papier buvard, les contours bleus du maillot de corps se découpaient à travers la toile humide.

Dorochenko accourut vers Balandine.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle prit sa main. Les doigts de Dorochenko étaient blancs, tenaces, durs. « Gypseux », pensa Igor. Balandine repoussa Dorochenko de la porte.

On entendit des bruits de pas dans la pièce des préparateurs et les silhouettes des laborantines passèrent en éclair derrière la fenêtre. Balandine haletait. Igor aperçut que Maroussia trébucha sur la terre mouillée. C'était une fille chétive que la vue du sang rendait malade (une fois elle s'était évanouie en cassant l'éprouvette avec du sang). Maroussia tomba, se leva et se remit à courir.

Alors seulement Balandine ouvrit la porte.

— Pourquoi taisez-vous ? demanda Dorochenko. Vous m'entendez ?

— Diable de femme ! Où est-ce que tu avais tes yeux ? Balandine la flanqua à la porte.

La chaise de Makhov grinça en assourdissant tout le monde.

— C'est la chambre ? demanda-t-il en se frottant la joue et y laissant une tache d'encre. Il se leva lentement en reprenant ses sens. Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Pourquoi, diable, êtes-vous encore là ? cria Balandine. Allez-vous en ! Lila ! Sergui !

— Où ? demanda Makhov.

— Dans mon bureau.

— Heu-heu-heu... gémissa Lila en se pliant en deux comme si quelqu'un l'avait frappée dans le ventre. Heu-heu-heu...

Igor, courbé devant le microscope, restait sans bouger, sans rien entendre.

Quelqu'un le toucha avec précaution. Il tressaillit : c'était le cobaye blanc-noir qui poussait sa jambe avec du nez. Un épais rideau de silence entourait Igor. Pas un son ne parvenait à lui. Seul le battement du cœur. L'acuité visuelle inopinée défigura les visages, trans-

forma l'entourage en fragments d'un film incongru tourné dans sa conscience. Les yeux guillerets du cobaye étaient ronds et noirs.

Makhov, déconcerté, se tenait à côté de Lila.

— De l'eau ! Vite ! cria Balandine.

— Heu-heu-heu, gémissait Lila.

— Lila, calmez-vous, suppliait Makhov.

Dorochenko apparut avec un verre d'eau.

— Voilà, buvez, Lila.

— Allez-vous en ! fit Balandine en forçant sa voix. Etes-vous fous ? L'aérosol est dans la pièce. Sortez ! Vous pouvez lui donner à boire ailleurs... Dehors !

Makhov et Dorochenko emmenèrent Lila. Balandine s'approcha d'Igor qui faisait des efforts pour se dégager et lui donna une bourrade dans le dos. Igor vit le regard frénétique de Balandine, ses traits tirés.

— Attention ! montra les dents Igor.

— Va-t-en ! grommela Balandine en serrant les épaules de Lozitski et le poussant dehors.

Seul dans la pièce déserte, Balandine s'approcha de la fenêtre et se mit à manipuler les espagnolettes rouillées. Elles résistaient. Alors il prit le marteau et frappa avec force. L'espagnolette céda. La fenêtre s'ouvrit. L'air froid pénétra dans la pièce. Dehors il n'y avait personne. Balandine jeta un coup d'œil sur la pendule électrique : onze heures dix. Il remonta la pendule en écoutant le craquement de la vis. Une bouffée d'air balaya les papiers remplis par l'écriture appliquée de Makhov. Les cobayes qui erraient, insouciantes, se dispersèrent rapidement en tous sens. « Voilà tout », se dit Balandine. Il s'inclina en ramassant les papiers. « Il fallait dire qu'ils retiennent souffle. Trop tard ».

Balandine ferma la fenêtre et quitta la pièce sérologique. Chemin faisant il ouvrit la trousse de médicaments accrochée au mur : teinture d'iode, bande à pansement, pyramidon, pénicilline. Il prit le flacon de pénicilline. Sa table était éclairée. Dans l'armoire il trouva une bouteille de permanganate. Quelqu'un parlait à voix haute. Il s'approcha de la porte, prêta l'oreille. C'était Dorochenko. Sa voix était plaintive, avec des notes pleurnicheuses.

— Je voyais que le deuxième manomètre clochait. Mais je n'y comprenais rien. Je devais surveiller tous les trois, mais je n'y arrivais pas. Alors j'ai compris : c'était la tension qui montait. Je voulais le dire à Mikola Pétrovitch...

— Faute d'aspiration, intervint Igor, rien à comprendre.

— Tout à coup la tension s'est mise à tomber. Je pensais que c'était lui... Que tout allait comme il faut. Que c'était prévu.

— Le tuyau sauta de la tubulure, dit Igor, la pression était folle.

— Qu'est-ce que nous deviendrons ? gloussa Lila.

Balandine entra dans le bureau. Dorochenko se tenait près du mur. Elle enleva son fichu blanc. Ses cheveux à reflets de cuivre foncé étaient tressés, la natte formait une couronne lourde.

— Félicitations, souffla Balandine en s'approchant d'elle.

— Je pensais que vous...

— Elle pensait... Avec quoi ?

— Je n'arrivais pas...

— Elle n'arrivait pas ! Lila, préparez une faible solution de permanganate. Donnez-lui un coup de main, dit-il à Lozitski. Diluez la pénicilline.

— Avec de la solution isotonique ?

— Avec de l'eau. Plus vite. Rincez la gorge. Et le nez. Tout le monde. Compris ? Commencez par permanganate. La pénicilline ensuite.

Igor n'arrivait pas à débouchonner la bouteille. Il se mit à arracher le couvercle métallique avec ses dents.

— Grouillez-vous, bougonna Balandine, prenez le ciseau.

— Qu'est devenue la chambre ? demanda doucement Dorochenko.

— L'induit est brûlé, répondit Igor après un silence.

Lila versa de l'eau dans le matras et y ajouta du permanganate.

— Encore, conseilla Makhov, c'est trop faible.

— Votre visage est taché d'encre, Sergui Onissimovitch, dit Lila.

Makhov s'approcha de l'évier, ouvrit le robinet, ferma les yeux, mouilla son visage, le savonna soigneusement avec un grand morceau de savon de ménage. Balandine ouvrit le tiroir de sa table, prit un porte-savon et le mit sur le rayon au-dessus de l'évier.

— Laissez cette saleté. Voilà une savonnette.

Makhov éclaboussa sa blouse empesée d'un blanc impeccable. Il piétinait devant l'évier en barbouillant ses joues avec ses doigts tachés d'encre. La mousse bleue tombait à flocons.

— Ça y est ? demanda Balandine. Faites vite. Je reviens tout de suite.

Il sortit, s'approcha du téléphone, prit le combiné, changea d'avis et ouvrit la porte d'entrée. La cour était déserte. Les sifflements des trains parvenaient de la gare. Il inspira à pleines bouffées et ferma la porte. Il abaisa le loquet, ensuite, en se rappelant quelque chose, il fouilla dans sa poche, en tira la clé, la tourna deux fois dans la serrure et la rangea dans son gousset.

Makhov se lavait toujours.

— Y a de l'encre ? demanda-t-il.

— Eponge-toi, répondit Dorochenko. Y a plus rien.

— Allons, pas de comédie ! fit Balandine en entrant.

Lila, la solution est prête ?

Makhov prit avec deux doigts la pince qui serrait le tuyau de caoutchouc et fit couler le désinfectant. L'odeur de chloramine se répandit dans l'air. Makhov remplit de liquide le creux de sa main et se mit à asperger son visage. Tout le monde le regardait en silence.

— Assez ! Balandine ne pouvait plus se retenir. Etes-vous fou ? A quoi il sert, ce chloramine ?

Dorochenko apporta la serviette propre.

— Prends. C'est inutile, Sergui. Ma parole. Tu ferais mieux de t'essuyer.

— Foutez-moi la paix ! vociféra Makhov en jetant la serviette. Il ferma les yeux en plissant les paupières.

Balandine ramassa la serviette, la secoua et la rangea sur le dossier de la chaise.

— Je pense que c'est l'induit, prononça Lozitski.

— Vous êtes-vous rincé la gorge ? demanda Balandine.

— Pas encore.

— Pourquoi, diable, vous perdez votre temps à bavarder ?

— Je m'en fous de vos rinçages. De sages conseils mal à propos. Ce qui est fait est fait.

— Exact, confirma Makhov en ouvrant les yeux. On s'est fourré !

— Merde, ajouta Lozitski, que desirez vous encore ? Vous plairait-il qu'on crève ?

— Parlez toujours ! Balandine s'approcha tout près de Lozitski. Il avait l'air menaçant.

Igor sentit le souffle enragé de cet homme lourdaud, au nez écrasé d'un boxeur et au visage plat, dont le teint bronzé virait au jaune sale du savon de ménage.

Lila poussa un roucoulement plaintif, tel un oiseau blessé. Le roucoulement cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. Lila cracha le liquide. L'évier se colora en rouge-brunâtre.

— Voilà ce que je dois vous dire, fit Balandine, impassible. Nous sommes contaminés. Tous. L'aérosol pénétrait dans la pièce trois ou quatre minutes de suite. Asseyez-vous.

Il regarda par la fenêtre. Le versant rapide était jonché de feuilles engivrées. Hier encore elles reposaient sur l'herbe en formant les constructions éphémères de l'automne. Mais la pluie piétina leurs toits fragiles, le froid figea les feuilles mouillées et blanchit les loques tordues.

— Trois ou quatre minutes... répéta Balandine. Ainsi, personne ne sortira du laboratoire avant la fin de la période d'incubation. Trois jours au moins.

— Moi, je ne resterai pas, dit Dorochenko.

— Encore ! fit Balandine. Première nouvelle !

— J'ai des enfants. Je ne peux pas les laisser seuls. D'autant plus que la quarantaine n'est pas obligatoire. Précautions inutiles.

— Bon, dit Balandine et toussa. Pourquoi restez-vous debout ? Asseyez-vous.

Il y eut un silence. Lozitski étudiait les bouts pointus de ses souliers. Makhov dévisageait le portrait de Metchnikov. Metchnikov, en clignant de son œil dessiné, observait Makhov.

Dorochenko romput le silence.

— La quarantaine est inutile. C'est absurde. Vous le savez autant que moi. La maladie de Josser est transportée par des tiques. Comme tous les encéphalites. Nous ne présentons pas de danger pour l'entourage.

Pour cette raison je suis contre. Ça ne sert à rien de rester ici.

— Vous y resterez, l'assura Balandine. Autant qu'il le faudra.

— Je m'en vais, se leva Dorochenko.

— Vous n'irez nulle part. La porte est fermée. Et je garde la clé.

— Ouvrez-moi, vous m'entendez, Mikola Pétrovitch ! J'insiste !

— Asseyez-vous, fit Balandine doucement. Et si vous... ma petite dame... faites un seul pas vers la porte, je vous liérai, parole d'honneur. Compris ?

— Calmez-vous, fit la moue Dorochenko. Même si nous tombons malades... il n'y aura personne de contaminé. C'est une encéphalite banale.

— Banale, grommela Balandine. C'est vous, qui êtes banale... Avez-vous réussi, bien qu'une seule fois, de dégager la culture de virus à partir d'une tique ?

— Non, répondit-elle, mais c'est un pur hasard.

— Une sottise ! Mon Dieu, avec qui je suis obligé de travailler ! Candidat en médecine... Vous ne pigez rien en encéphalites. Sergui Onissimovitch, racontez-lui, s'il vous plaît, quel est le mécanisme de contamination pour l'encéphalite Ecomono.

— Les données accumulées sont assez compétitives, prononça Makhov prudemment, la contagion se produit par gouttelettes.

— Merci, coupa Balandine. La maladie de Josser se transmet par air. Contrairement aux autres encéphalites que nous connaissons. Pour cette raison, nous avons pris la décision de contaminer les animaux dans la chambre. Pour n'avoir plus de doutes. Et nous y resterons jusqu'à la fin.

— Et moi, j'en doute, dit Dorochenko obstinément. Et je vous le prouverai...

— Assez ! cria Balandine qui ne pouvait plus se maîtriser. Pourquoi, diable, je suis lié avec vous ! Faire des remontrances après avoir contaminé tout le monde ! Vous y comprenez vraiment trop !...

Il se mit à fouiller dans les poches. Ses mains tremblaient. Enfin il réussit à tirer la clé.

— Bon, souffla-t-il. Voilà la clé. Sortez ! Immédiatement. Allez-vous en ! Allez chez votre Ivassik, embrassez-le. Embrassez tout le monde. Baladez-vous dans la ville. Faites les magasins. Il y a beaucoup de monde là-dedans. Allez !

— Taisez-vous, se mit à pleurer Dorochenko. Vous m'insultez.

— Ça alors ! Arrêtez de chialer ! Balandine saisit la main de Dorochenko et y fourra la clé. Laissez vos simagrées. Prenez la clé et allez-vous en ! Débarrassez-moi le plancher ! Dire que c'est un épidémiologue ! Tout le monde peut s'en aller. Sans exception... Elle ne pense qu'à sa peau... la petite dame...

— C'est dégueulasse ! dit Lozitski. Calmez-vous, Evdokia Ivanivna, je vous prie. C'est dégueulasse, répéta-t-il. Rien à dire. Allons-nous en. C'est répugnant, tout ça. Allons, Sergui.

Il s'approcha de Dorochenko et mit la main sur son épaule.

— Attendez, sanglota-t-elle, attendez, Igor. Sergui, arrêtez-vous. En se frottant les yeux avec les poings elle s'approcha de la porte et écarta Lozitski avec précaution.

— Asseyez-vous, dit-elle. Et toi, Sergui. Nous ne devons pas.

Balandine s'approcha de la fenêtre, alluma une cigarette. Deux vieilles cages traînaient dehors. Les lapins avaient rongé les planchers, mais les grilles étaient intactes. « Et je n'ai pas eu le temps de les réparer », pensa-t-il.

Lozitski et Makhov s'écroulèrent sur le vieux divan qui avait conservé d'ailleurs son chic d'avant-guerre. Avant de meubler le laboratoire, ce divan décorait l'écurie du service immunologique dont il gardait le relent. Le divan, tel un sismographe sensible, savait enregistrer toutes les attitudes humaines : ses ressorts chantaient sur tous les tons. Ils grinçaient, inquiets, quand Lozitski se fourrait dans le coin, ils se taisaient quand c'était Makhov et grondaient d'une voix de basse sous le corps de Balandine. Dorochenko préférait la chaise. Mais quand elle s'asseyait sur le divan, les ressorts tintillaient des voix de cuivre : tigne... tigne...

— Doussia, tu as tort. Nous ne pouvons sortir maintenant, dit Makhov.

— Quant à moi, ça m'est égal, esquissa un sourire Lozitski. Je suis le mouvement. On va crever de toute façon.

Balandine se tenait près de la fenêtre parmi les bouffées de fumée en mouillant sa cigarette.

— Mikola Pétrovitch... je me suis emballée, avala les larmes Dorochenko. Voulez-vous discuter tranquillement.

Elle essaya son visage avec le pan de la blouse.

— La séance est levée. Balandine écrasa son mégot contre l'appui de la fenêtre. Vous pouvez disposer.

Dorochenko regarda la clé. Elle était très simple, au panneton à peine courbé. La chaleur lui monta à la face. Elle ressentit la douleur aux seins. « Il faudra dire à Fédia qu'il achète du lait ionisé », pensa-t-elle.

Elle s'approcha de la table et mit doucement la clé sur le verre.

Les ressorts du divan crissèrent, comme si quelqu'un, très lourd, passa là-dessus.

— Et moi ? demanda Lila. Je ne peux pas rester. Le dimanche ma tante va venir à Kiev... qui lui ouvrira la porte ?

Balandine se retourna lentement, son visage s'adoucit, mais le regard figé sous les paupières violacées resta triste et distant.

— Bon, dit Lozitski, et si on reste, comment pourra-t-on vivre dedans? Pardon, mais les aisances ne fonctionnent pas. Comment on va se débrouiller? Courir chez les microbiens? Voilà une belle quarantaine!

— Il faut réparer, fit Balandine.

— Combien de fois, se mit à déclamer Lozitski, j'ai attiré votre attention au fait que l'hiver est imminent et notre laboratoire est privé de commodités élémentaires...

— Faites pas le pitre! dit Balandine, agacé. Qu'est-ce que c'est que ce cirque? Je vais tout réparer moi-même. J'en ai marre de vos bavardages!

— Il en a marre! piaula Lozitski d'une voix d'enfant. Il en a assez! Nous y voilà! Les paroles du grand génie! Et moi, je m'en fous de tous les génies! Compris? Je m'en fous! J'en ai vu d'autres! J'aimerais mieux de vous faire taire. Sur quel ton avez-vous parlé à une femme? Comment avez-vous osé? C'est indigne, votre comédie. Les trucs des camps de concentration!

— Morveux, articula Balandine en s'approchant d'un bond de Lozitski. Il s'agrippa au col de sa chemise tout près de la gorge, le souleva (quelque chose craqua), le mit debout, poussa (Dorochenko eut à peine le temps de reculer) et Lozitski se cogna contre la porte. Avec son coude pointu il brisa la vitre et les éclats jaillirent sur le plancher.

— Salaud! goba l'air Balandine. Je te montrerai le camp de concentration. Blanc-bec...

— Taisez-vous! cria Dorochenko. Vous êtes fous!

Il y eut un remue-ménage, Makhov persuadait Balandine en lui tenant les mains, Lozitski frottait son coude, Lila versait de l'eau dans une tasse, elle avait,

de nouveau, mal au cœur. Quelqu'un toucha l'épaule de Lozitski. Il se retourna.

— Pourquoi ce tapage ? Ordyntsev articulait les mots avec soin. Il chancelait, tout guilleret, avec un sourire bienveillant, sa blouse était éclaboussée de sang et de poil de lapin. Vous partagez la prime ? Mikola, tu as une bonne mine, les bains de mer t'ont bien servi ! Quel bronzage ! Comment va Marinotchka ? Tiens, mais c'est une mine du tonnerre que tu as ! N'est-ce pas, Igor ?

— Fous le camp ! reprit conscience Balandine.

Ordyntsev s'installa tranquillement sur le divan et s'étira en souriant. Il empestait l'alcool.

— Un intérieur de luxe... Le divan digne d'un shah. Tu as une réunion ? Ne te dérange pas pour moi. Continue.

— Comment tu es là ? demanda Lozitski.

— Mince alors ! C'est pas une banque ici. Et je ne suis pas une personnalité, moi. Je suis passé par le vivarium. Quel beau vivarium vous avez là ! Où est-ce que tu as procuré des tels lapins, Mikola ? Ses lèvres remuaient à grand-peine comme si elles étaient en caoutchouc rigide et fripé. Son crâne ovoïde, couronné d'une tonsure de calvitie, oscillait mollement sur un cou mince.

— Va-t-en, dit Balandine en tirant Ordyntsev par la main. Va-t-en immédiatement.

— Non, Mikola Pétrovitch, attendez, dit Makhov. Patientez un peu. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous voulez le laisser partir ? Ça n'ira pas. Faut qu'il reste avec nous maintenant. Il n'ira nulle part.

— Y a téléphone qui sonne, dit Dorochenko.

— J'y vais, se leva Lila. Elle posa sa tasse et sortit.

— Mikola, se réjouit Ordyntsev. S'il le faut, je reste. Je comprends tout. Tu peux compter sur moi.

Merci, cligna-t-il à Makhov, c'est bien à propos. Je savais pas que tu avais une cuite.

Il ravala la salive.

— Mikola Pétrovitch, c'est pour vous !

— Jora, va-t-en, dit Balandine sur un ton suppliant en s'approchant de la porte. Tu m'entends ? Ne tarde pas.

— Je n'irai nulle part, chantonna Ordylntsev, c'est pas toi que je suis venu voir. Je dois parler à Igor. J'ai une affaire. Et toi, tu lésines sur un petit verre ?

Balandine était déjà dans le couloir.

— Tu lésines ? cria après lui Ordylntsev. Tu épargnes les biens publics ? Je te dégoûte ? C'est donc ça un copin !

— Calmez-vous. Vous resterez avec nous, fit Makhov.

— Sortons, j'ai des choses à te dire, dit Ordylntsev en poussant Igor vers la porte.

— J'écoute, dit Balandine. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Excusez-moi, Mikola Pétrovitch, gronda l'écouteur, c'est Twing. Bonjour.

Cet homme, qui portait un nom étrange, travaillait dans le laboratoire des examens microbiologiques. Il étudiait les coupes ultra-minces des leucocytes, il les coupait en morceaux comme des pommes : il voulait savoir la cause de la leucémie. Il passait des heures dans son laboratoire en scrutant l'écran verdâtre du microscope électronique où voguaient les contours des leucocytes. Parfois il rêvait d'un pays mort qu'il survolait en palpant les ruines à l'aide d'un radar. Les leucocytes, qu'il étudiait, appartenaient aux gens morts depuis longtemps. Twing immortalisa plusieurs d'entre eux en publiant dans le mensuel « Questions de l'oncologie » les photos des leucocytes avec cette ins-

cription : « Cytoplasme de la myélocyte du malade G-ev, 38 ans. Particules virusiformes. Négatif X 17000 ».

— Il s'agit de l'activité de votre commission culturelle, dit Twing avec ferveur. Ce matin nous avons une réunion. On a critiqué en particulier votre laboratoire. Les soirées d'amateurs se passent de vous. Vous ignorez toutes les visites collectives des musées. Les expositions aussi. Je n'y voyais jamais personne. Allez-vous nier cela ?

— Non, fit Balandine.

— En tant que chef du laboratoire, vous devez vous arranger pour que votre personnel participe aux répétitions du chœur. Surtout les jeunes. Vous y avez des gars aux voix fortes. Vous devez tenir un journal pour y inscrire toutes les dispositions culturelles. Vous m'entendez ?

— Oui, prononça Balandine en se rongant les ongles.

— Vous devez vous rendre compte que l'activité culturelle est un des objets de l'attention du comité local. Bientôt on va vous contrôler. Cela vous concerne également. Soyez prêt. L'essentiel, c'est la participation de masse. N'oubliez pas que vous êtes le responsable. Faites tout votre possible pour que votre personnel adhère aux cercles artistiques. A propos, vous pourriez également... Je sais que vous êtes un violoniste excellent... Allô, vous m'entendez ?

— Oui, remuèrent les lèvres de Balandine. Oui. Oui.

5

Ils sortirent dans le couloir sombre qui menait au vivarium et s'arrêtèrent près de la baignoire d'enfant où les préparateurs lavaient des bêtteraves pour les lapins. Deux paires de bottes se traînaient à côté. Le couloir sentait les souris.

— File plus vite, dit Igor, fiche le camp avant qu'il soit trop tard. Tu n'es pas fou au moins ? Tu vois ce qui se passe ici ? Cours, Makhov ne te laisserait pas sortir... Allons, va !

— Jeune homme, fit Ordyntsev en ravalant la salive, je te demande pour la dernière fois... comme un supérieur un adjoint. Cent grammes seulement.

— Au diable tes cent grammes.

— Qu'est-ce qu'il est arrivé ? Un candidat a échoué ? Voilà un malheur !... Au lieu de se réjouir... Ces jours-là la vie prend une teinte émotionnelle très par... par... particulière, arriva-t-il enfin à surmonter le mot.

— File. Tu m'entends ? C'est la panne.

— Quelle panne ? Le regard d'Ordyntsev devint conscient.

— L'aérosol. Dans trois jours nous allons crever. Une perspective radieuse.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— La chambre est foutue. Au moment de la contamination. Nous travaillons maintenant avec le virus de Jossier.

— Jossier ?

— Quelque chose s'est cassée dans le moteur de la pompe aspirante tandis que le refoulement continuait. Tu comprends ? La tension monta. La mémère Doussia n'y fit pas attention. Voilà tout. Le tuyau a sauté quand la chambre était pleine d'aérosols. Et le virus a pénétré dans la pièce... Pendant qu'on réfléchissait, trois ou quatre minutes se sont écoulées... Compris ?

— C'est clair.

Ordyntsev frotta le bout du nez.

— Le comité local va se ruiner.

— Quoi ?

— Je dis que le comité local se ruinera. Les couronnes, la fanfare...

— L'humoriste...

— Laisse tomber, Igor, tu t'es enlisé dans le quotidien. Il te manque de la trempe philosophique. Qu'est-ce que c'est que ta mort ? Rien. La transition d'une forme de la matière à une autre. Cent mille personnes meurent chaque jour sur le globe terrestre... Tu ferais mieux de m'apporter cent grammes... sérieusement.

— Allons, va, Igor poussa Ordyntsev vers la porte. Tu m'emmerdes... File... Spinosa.

— Où est ta culture intérieure ? bredouillait Ordyntsev en résistant. Et si je veux causer avec toi. Si je te témoigne mon affection. Arrête... Tu ne me remplaceras pas... Je suis un phénomène unique en son genre ! Les trois cinquièmes de tous les gens géniaux sont les premiers-nés. Je te signale ce détail. Je suis le premier fils dans la famille. Et le dernier. Raphael, Molière, Dante, Buffon, Goethe et... machin... Heine... Byron, Schopenhauer... Rossini ! Voilà. Et Ordyntsev. Or-dyn-tsev ! Ça sonne !

Il éclata de rire en répandant l'odeur d'alcool. Il fouilla dans sa poche, trouva un calepin usé, en tira un bout de papier.

— Voilà, agita-t-il la feuille. Tu sais lire ? La gestion de la milice. Reçu du citoyen Ordyntsev... somme en toutes lettres... pour des services rendus au poste de dégrisement de la ville. Je suis un alcoolique honoraire de la ville de Kiev et des environs... Nous avons un bon collectif... Une élite... Les intellectuels... Le poète Sirko... Apporte au moins cinquante grammes, vous en avez une mer ! Dix litres je crois, non ?

— Cinq, répondit Igor, en prenant Ordyntsev au collet.

— Au secours ! rugit-il.

Balandine apparut dans la baie de la porte. Il se tenait à contre-jour sur le fond des lampes bactéricides et une sorte d'aura bleu-violet entourait sa silhouette encombrante.

— Mikola ! s'étonna Ordyntsev, je te prie...

— Tu es toujours là ? s'emporta Balandine.

Igor laissa Ordyntsev et se dirigea vers la porte.

— Arrête ! s'agita Ordyntsev. Jeune homme... Où vas-tu ? Apporte au moins un dé ! D'accord pour le mélange Nikiforov... Pour les besoins de la science. Tu peux me le prêter si tu veux bien ! Mikola, ordonne-lui... C'est pas une grande peine, hein ?

— Je ferai mieux de t'apporter de l'antabuse, dit Igor.

Il ferma la porte et passa à travers l'enfilade des box vitrés.

— Voilà les jeunes d'aujourd'hui, haussa les épaules Ordyntsev, les jeunes de l'ère atomique... T'as vu ? Encore un éducateur... Le premier venu devient un éducateur. C'est l'époque des éducateurs.

— Va-t-en, dit Balandine, nous sommes contaminés de Jossier.

— Je sais, Mikola... je comprends tout, tu sais... Le virus neurotrope ST-12. Je sais tout. Tu crois que je suis soûl ? Point. Je raisonne. L'alcool catalise les processus de la pensée... il l'accélère... J'ai aperçu : la vodka augmente considérablement le nombre d'associations dans le cerveau. Quand je suis soûl, je peux comparer un arbre dans le brouillard... avec une explosion atomique. Je n'ai rien oublié. Même ce qu'on a parlé autrefois du vaccin... c'est vrai ?

— Nous avons fait un vaccin.

— Quel effet ?

Ordyntsev releva son pantalon.

— On ne le sait pas. Nous sommes tout au début. On verra.

— C'est tout vu. Vous allez crever, annonça Ordyntsev. Ecris un article pour « La Santé » : « Prophylaxie de la maladie de Jossier ».

— Va cuver ton vin, coupa Balandine, j'en ai assez.

— Attends. J'ai un panégyrique... prêt à tout propos. Ecoute. Un être humain est mort, louez-le dans son saint des saints... son laboratoire. Louez-le dans sa gloire... c'est lui étudiait pour vous la maladie de Josser... louez-le... c'est lui qui a cultivé le virus... c'est lui qui a proposé le vaccin... Louez-le dans sa grandeur... c'est pour vous qu'il est mort de la maladie de Josser. Louez-le aux sons des trompettes. Louez-le aux sons des harpes et des orgues... Nous inviterons une fanfare... celle de la fabrique de confection... Louez l'être humain aux sons des timbales retentissantes. Vous autres, qui respirez, louez l'être humain. Allilouïa. Voilà tout. Une éloge du tonnerre !

— Sors.

— Attends. Et la dette ?

— Quelle dette ?

— Cent grammes au nom de la science. Tu n'en a plus besoin. Personne ne peut rien pour vous. Ni Dieu, ni roi, ni héros... Et ton opritchnik... ce scélérat. Les jeunes d'aujourd'hui sont fâchés... Il lésine sur cent grammes pour Ordyntsev... Il me méprise... Et moi...

— Arrête, fit Balandine et sortit.

Ordyntsev s'adossa au mur froid et ferma les yeux. Un éclair noir sillonna sur le moment l'espace qui l'entourait. L'espace éclata, résonna, les voix d'enfants chantèrent en chœur. Ordyntsev s'endormait en dodelinant de la tête. Tout à coup il sentit mal au cœur, s'éveilla, saisit la poignée de la porte bandée de gaze humide qui puait le chloramine. Il ravala la salive.

— Tiens.

Balandine lui tendit une fiole de deux cents grammes bouchonnée de caoutchouc.

Ordyntsev tira le bouchon et huma un odeur pur et grisant de l'alcool. Il regarda ensuite Balandine avec les yeux heureux et confus. Il était gauche, quelconque, cinique, tendre. « Il est bien maintenant », pensa

Balandine. Les yeux creux d'Ordyntsev se déridèrent, ses joues se colorèrent.

— Je voudrais bien t'embrasser, dit Ordyntsev en sortant dans la cour, mais tu es contagieux. Qui sait?... En effet, si tu as respiré à satiété ce Josser... je regrette. Où est-ce que je vais procurer de l'alcool?

— T'inquiète pas. Je vais te léguer cinq litres. Personnellement.

— Alors vas-y!

— Va-t-en. Mais ne te retourne pas.

Ordyntsev se mit à monter la colline en glissant. Il ne se retourna pas.

— Où est-il? fit Makhov dans le dos de Balandine. Balandine se planta dans la baie de la porte et dit:

— Il est là. En haut. Vous voyez?

— Ohé! Ordyntsev! cria Makhov, revenez immédiatement!

Ordyntsev tournait le coin du corps de Microbiologie. Il s'arrêta et se retourna, étonné.

— Revenez! cria Makhov.

Ordyntsev comprit enfin de quoi il s'agissait. Il porta ses mains au nez et remua les doigts, tel un clarinettiste. Il envoya ensuite un baiser à Balandine et disparut en tournant le coin du bâtiment.

Balandine ferma la porte du vivarium. Le crochet rouillé tinta malicieusement.

6

Un jour, Savéliéva dit à Lozitski qu'une analyse histologique du cerveau de Verkhratski, surtout celle de la formation réticulaire, serait révélatrice. Elle assurait que les neurones de l'académicien garderaient les traces de sa force logique qui impressionnait tant ses collègues, ses ennemis et ses admirateurs durant toute sa vie fougueuse, dont il se reposait

maintenant, dans le havre paisible de son bureau de professeur, à la première étage du corps de Microbiologie. Le pathologiste Savéliéva parlait de tout le monde comme s'il se trouvait déjà sur sa table de dissection. Quant à Verkhratski, elle ne se trompait peut-être pas : dès le bas âge, il avait un penchant pour l'ordre, pour les idées nettes, pour les propos sans équivoques et pour les formulations précises. Il se peut que les neurones n'y étaient pour rien, qu'il s'agissait de quelque chose d'autre, invisible sur les coupes histologiques les plus minces, mais la machine cérébrale de Verkhratski travaillait avec une productivité étonnante durant les années. Il était vrai que ce dernier temps Verkhratski fléchissait, ses traits se tiraient. Il se lassait des gens. Il en avait assez : des milliers de visiteurs importuns, indiscrets, tumultueux l'assiégeaient constamment avec leurs prières, leurs requêtes, lui demandaient son avis, lui glissaient leurs thèses pour la référence ou tout simplement par ambition d'avoir l'approbation de Verkhratski lui-même. Les gens parmi lesquels il avait commencé sa vie étaient déjà morts, toute une génération de jeunes idéalistes, de médecins barbus des états provinciaux, qui travaillaient avec lui dans le laboratoire bactériologique de Kaménets-Podolsky n'existait plus. Les bolchéviks de l'organisation clandestine d'Odessa périrent ou furent fusillés ensuite. Nestor Verkhratski, un aristocrate raffiné, un descendant de la lignée de hetman, fils d'un amiral tsariste conquis par la musique géniale de l'Anti-Duhring, adhéra à cette organisation sans hésiter. Les élégants officiers de gendarmerie, qui l'avaient arrêté et en tant que fils fidèles de leur patrie lui avaient indiqué le droit chemin au cours des interrogatoires, étaient morts aux fins fonds de la Serbie, de la Pologne, de la France ou fusillés par des tchekistes. Pas un seul médecin, pas une seule sœur de charité

du détachement antipestilentiel russe, envoyé en hiver 1911 dans les fanzas puantes de Harbin, n'avait échappé à la mort (qu'éprouve un homme à l'enterrement de son premier amour?). Les photos de groupe qui jaunissaient peu à peu aux murs de son appartement ressemblaient aux fosses communes et les publications consacrées au choléra, aux fièvres typhoïde et récurrente paraissaient être des inscriptions sépulcrales. La vieillesse et la solitude s'approchaient à pas de loup, il n'y pensait pas dans le tourbillon des conférences scientifiques, des congrès, des commissions, des conseils, des cours, mais s'en rendait compte pendant des nuits blanches qui duraient des éternités.

Verkhratski était grand, corpulent, avec une grosse tête grisonnante. Jeune, il avait été beau : un visage expressif aux sourcils épais et noirs et aux yeux d'un bleu de Berlin, le plus transparent, qui perçaient l'interlocuteur. Les sourcils avaient grisonnés, les yeux s'étaient flétris, le regard était devenu indifférent, une moustache en fer de cheval entourait sa bouche, le cou en plis creux pendait sur le col rigide. Fidèle à ses goûts et à ses habitudes, il gardait son air imposant d'autrefois : un gilet, une gourmette d'or, un col et des manchettes détachables amidonnés à craquer, une cravate noire. Tout confirmait l'infailibilité de cet homme qui survécut au choléra, à deux guerres mondiales, à trois fièvres typhoïdes, qui était tombé quatre fois en disgrâce pour son intransigeance et pour des paroles dures, prononcées sans l'adulation mielleuse dont on avait l'habitude de gaver le gouvernement russe qui repugnait à la vérité impartiale qui aurait pu troubler la quiétude de ses sujets fidèles.

Dès qu'il apparaissait dans le présidium ou montait en chaire, la salle commençait à bourdonner d'impatience, on se frottait les mains, on poussait des « oh » déferents, on savait qu'il allait faire chaud. Son nom

était lié à plusieurs histoires scandaleuses. On racontait qu'il avait traité d'idiot le ministre lui-même (pendant la séance de l'Académie de médecine lorsqu'on discutait la proposition de dissoudre les stations épidémiologiques); qu'il se disputa un jour avec le professeur Kossing (persuadé qu'un malade ayant survécu au typhus exanthématique est contaminé pour toujours par la rickettsia prowazekii) et lui avait proposé son cadavre pour les études posthumes; qu'il avait proposé à l'ONU de lutter contre la grippe asiatique à l'échelle globale (il est vrai que dans ce cas tous les habitants de la terre seraient obligés de porter les masques de gaz quelques jours de suite); qu'il avait passé des heures aux réunions du cercle scientifique des étudiants que les étudiants eux-mêmes manquaient par paresse, à l'exception de trois personnes qui s'étaient fourrées dans l'aspiranture; qu'il jetait à la face des secrétaires toutes les paperasses s'il n'y voyait pas son titre en bonne et due forme: membre actif de l'Académie de médecine de l'URSS, homme émérite de science, professeur.

Le dos tourné à la fenêtre, il se tenait à table, seul dans son vaste bureau. A cette heure, personne n'osait pas le déranger. C'était l'heure sacrée, l'heure du thé de Verkhratski. Le thé était versé dans un matras ventru qui ressemblait à une pastèque. Cette retenue de thé rayonnait d'un mordoré chaud dans la lueur blafarde du jour d'automne. Devant lui, il y avait un verre et une soucoupe ébréchée avec du sucre cassé. Verkhratski buvait son thé avec un morceau de sucre dans la bouche (par économie, comme disaient des mauvaises langues) pour diminuer, si peu soit-il, la teneur en sucre qui augmentait irrésistiblement dans son sang. Le col du matras s'embuait, la fiole bouillait.

— P-p-puis-je entrer? bredouilla Ordnytsev en faisant son irruption. J'ai une affaire.

Le vieux mit son verre de côté et toisa Ordyntsev comme on regarde un dégénéré au cabinet de curiosités.

— Guéorgui Victorovitch, prononça-t-il d'un fausset peu naturel chez un homme de grande taille, vous auriez oublié peut-être les normes de politesse. Attendez un peu... sortez, je vous prie. Dans huit minutes je serai à votre disposition.

— J'ai une affaire urgente.

L'alcool aidant, Ordyntsev s'enhardit jusqu'à s'asseoir dans le fauteuil. Il croisa les jambes en montrant ses chaussettes mouillées et ses sandales crottées.

— Mais... sortez, s'il vous plaît.

— Cessez, Nestor Ivanovitch, de jouer... machin... Ordyntsev claqua des doigts. Je vous répète que l'affaire est urgente.

— Vous êtes ivre ! piaula Verkhratski. Sortez immédiatement ! Tout de suite !

— Ah ! Diable ! Ordyntsev se leva. Les gens se sont contaminés. Et vous prenez votre thé.

Il se dirigea vers la porte, mais Verkhratski le rattrapa. Ordyntsev, content de l'effet produit, ne résista pas.

— Qui est contaminé ?

Ordyntsev, sans perdre du temps, se réinstalla dans le fauteuil. Les jambes lui manquaient, les ronds irisés flottaient devant ses yeux.

— Balandine et ses gars. Par Jossier.

— Quand ?

— Tout à l'heure.

— Comment ?

— Comme ça. Un câble s'est cassé.

— Quel câble ? Parlez plus clair.

— C'est clair comme le jour. C'est la chambre à aérosols. On y refoulait sans aspirer.

— Dans la chambre ?

— Nestor Ivanovitch, est-il possible que vous soyez si... comment dirai-je... Ordyntsev claqua des doigts. Le téléphone sonna.

— Allô, dit Verkhratski. Oui, Sergui Serguiovitch, oui, je sais. Ordyntsev. Comment vous savez cela ? demanda-t-il en fermant le récepteur avec la main.

— En direct, répondit Ordyntsev avec un large sourire. J'étais chez Balandine.

— Sergui Serguiovitch, venez tout de suite. Avec Ossadtchy. Je vous attends.

Ordyntsev avait sommeil. Il fut obligé de taper le pied contre le plancher pour sentir la solidité de la terre. Il s'efforçait d'écarquiller les yeux.

— Je... j'aimerais mieux me coucher, prononça-t-il enfin. Je peux ? Un tout petit moment... Le cœur... Vous connaissez Picasso ? Je ferai votre connaissance. Je vous présenterai aussi à Van Gogh. Au réaliste austère du temps fou... Merci, Nestor Ivanovitch... On n'oublie pas des choses pareilles. Sans blagues.

Il s'affaissa sur le divan couvert d'un drap immaculé et se mit à ronfler sur l'instant.

Le professeur Ossadtchy entra le premier. Il portait son corps d'athlète entraîné au court de tennis, l'emmêlement des cheveux gris au-dessus de son front d'apôtre, des lunettes américaines avec une monture carrée qu'il avait achetée lors d'un congrès à San-Fransisco et le contour volontaire de son menton rasé par Sollingen.

Bilan le suivait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en désignant Ordyntsev.

— Délirium, haussa les épaules Verkhratski. Laissez-le. Que se passe-t-il ?

— Une panne a eu lieu chez Balandine à dix heures quinze, répondit Bilan. La panne est due à la rupture du câble. Balandine était en train de contaminer les

animaux par le virus de Josser. La pompe d'aspiration s'est arrêtée... après la rupture du câble. La pression est devenue catastrophique. La conduite a crevé. L'aérosol a pénétré dans la pièce...

— Permettez ! l'interrompit Verkhratski, étonné. Vous parlez tout le temps de la chambre à aérosols. Est-ce que ce travail est prévu par le plan ? Voilà la liste des thèmes à étudier. Je lis : « Etude de l'épidémiologie de la maladie de Josser. Collecte des données de départ, observation des foyers, identification du virus ». Plus rien. Je ne comprends pas. Pourquoi je ne savais rien ? Qui a donné la permission ?

— Permettez-moi de vous expliquer, Nestor Ivanovitch.

Comme toujours, Ossadtchy avait une voix impartiale et des gestes insinuants. Il parlait en ajustant soigneusement ses lunettes avec l'index. Il portait un complet en dacron gris-foncé, une chemise en nylon et une cravate bleu-foncé à pois violets.

— Excusez-moi, Nestor Ivanovitch, dit Ossadtchy en essayant de regarder dans les yeux de Verkhratski. Il me semble que ce moment est peu propice pour consulter les plans thématiques. Chaque minute compte. Nous devons penser à la vie de nos collègues. Prendre les dispositions urgentes. Téléphoner à l'Académie. A l'institut des nouveaux antibiotiques. S'adresser au gouvernement pour demander à communiquer avec notre Ambassade à Washington. Je vous donnerai l'adresse de mon ami John Krastli, directeur de l'Institut de virusologie en Californie.

« On dit qu'il fréquente l'institut de beauté », se souvint Verkhratski en dévisageant Ossadtchy.

— Balandine a annoncé la quarantaine, dit Bilan. J'ai ordonné d'y transporter des lits. La nourriture est assurée, j'ai arrangé cela avec la cantine de la fabri-

que. Il faut faire aussi quelque chose avec Ordyntsev. Il pourrait être isolé dans le laboratoire de photo.

— C'est dangereux. Il va se taper son litre de révélateur, ironisa Ossadtchy.

Verkhratski froissa nerveusement le plan thématique, jeta un coup d'œil à Ossadtchy et écarta le papier inutile.

— Félicitations. Votre plan est magnifique, Ivan Ivanovitch. Bien que je ne comprenne vraiment pas très bien sur quel médicament miraculeux comptez-vous. A moins que votre copin... ce Krastli... ait trouvé déjà un remède contre la maladie de Josser. J'ai lu son article dans l'avant-dernier numéro de « Virology »... mais il n'y avait rien de consolant.

— On a obtenu les résultats rassurants sur le problème numéro huit, dit Bilan. Je pense que...

— La publicité, dit Ossadtchy. Vous croyez toujours à cet ivrogne ? Il se leva.

— Je vais téléphoner à Lazourkévitch.

— Non. non, l'entretien n'est pas terminé, répliqua Verkhratski. Bien que ce soit peu agréable, Ivan Ivanovitch, je suis obligé de revenir au sujet que vous avez si savamment changé. Nous ne pouvons pas éviter ce sujet. Je pose la question ainsi : qui est fautif ?

— Je vous en prie. Personne n'a changé du sujet, haussa les épaules Ossadtchy.

— Qui a permis la contamination dans la chambre ?

— Moi, répondit Ossadtchy. Et je n'y vois rien de criminel. Seuls les bureaucrates (il voulait dire « les vieux bureaucrates » mais il s'était arrêté à temps) peuvent considérer le plan thématique comme un dogme. Pour nous, ce n'est qu'une instruction d'agir. Je me reproche seulement de ne pas vous avoir informé personnellement de ce travail. Il a été commencé pendant votre absence... puis j'étais en congé. C'est

un travail avec une bonne perspective. Ils ont fait du vaccin.

— Du vaccin? plissa le front Verkhratski. Dans notre institut? Avec nos moyens? Je n'y comprends rien. C'est une aventure.

Ordyntsev poussa un ronflement, clappa des lèvres et dit tendrement :

— Boris... mon diable roux. A l'aéroport.

Ossadtchy acquiesça de tête.

— Dans une certaine mesure vous avez raison, Nestor Ivanovitch. Mais, comme disent les Français, dans la musette d'un soldat il y a toujours un bâton de maréchal. Balandine est un savant très expérimenté, il a un très bon équipement. Et un personnel. Un collectif uni, persévérant... A quoi bon compter sur l'institut Choumakov? Nous avons décidé de faire cela... peu à peu... avec nos propres moyens. Pourquoi pas? Là-haut, on connaît tout. Et on soutient notre initiative. Je répète que ce n'est pas le lieu ni le temps de chercher les coupables. Il faut sauver les gens.

— Si, c'est bien le temps! cria Verkhratski. Le temps sacré! Avez-vous pensé aux conséquences en établissant le plan de cette expérience? C'est alors qu'il fallait sauver les gens! Alors et pas maintenant! Et laissez, je vous prie, vos espérances ridicules sur ce Krastli... A d'autres!

— Dans quinze minutes je vais réunir le conseil scientifique, dit Bilan. Il faut créer une commission pour étudier les circonstances de la panne. Il faudrait mieux remettre cette discussion à plus tard.

— Non, non, non! Jamais!

« Il a une peau dure comme la tapisserie de ma Volga », pensa Ossadtchy et dit à Bilan avec un sourire intime :

— Nestor Ivanovitch veut immoler une victime? Alors je suis prêt. S'il prouve ma culpabilité. Mais

l'expertise approuvera le besoin d'une contamination par aérosols lors de la vérification du vaccin. Vous vous faites de la bile pour rien, Nestor Ivanovitch. Pour rien. Un câble s'est cassé. Qui est coupable? Personne. Un induit est brûlé. Qui est fautif? Personne. Je vous assure que nous avons pensé aux conséquences, Nestor Ivanovitch. Et la chambre n'y est pour rien. Elle ne vous intéressait pas, et moi, je le savais. Sa conception est une merveille de science. La description de la chambre a été publiée dans JMEI *. Savez-vous l'opinion des Américains? L'enthousiasme total. Quant à ce malheur... tel est notre boulot. Rien à faire. Toute notre vie, c'est un risque. Comme à la guerre... Il arrive qu'on y tue. C'est pas à moi de vous énoncer ces vérités, Nestor Ivanovitch.

« Pourquoi est-ce que je suis lié avec lui, pensa Verkhratski, fatigué. Lui, c'est la force. Cette médiocrité, cette inutilité tient tout le monde entre ses mains. C'est à lui qu'on va croire, et pas à moi. Comme à la guerre. Comme à la guerre... Pendant la guerre il était l'inspecteur sanitaire en Asie Centrale. Il contrôlait la qualité des cornichons en conserves ».

Il traitait Ossadtchy (origine paysanne, école ouvrière, institut de médecine, ministère, laboratoire) d'une médiocrité dès qu'il l'avait connu plus près. La moitié de sa vie Ossadtchy avait passé à la tête du service du personnel et le zèle de la lutte pour la pureté de l'appareil ministériel ne lui laissait pas de temps d'enrichir la science de ses découvertes. Quant aux découvertes, il se trouvait toujours quelqu'un pour les faire, mais Ossadtchy avait des capacités uniques d'un dirigeant de très haute classe : il parlait peu, il était plein de bon sens, de courtoisie (il n'aimait pas le style

* Journal de Microbiologie, d'Epidémiologie et d'Immunologie. (N. d. T.).

volontaire : rebuffer, jurer, taper du poing sur la table), il ne négligeait pas la monogamie (la modération était son trait particulier), il retenait les chiffres, même les centièmes, du premier coup (surtout les chiffres radieuses de l'augmentation et du développement), il était discipliné et éloquent. Il fascinait les gens sans faire d'efforts, il était le premier à saluer les bonnes du ministère, pendant ses déplacements il ne refusait pas un petit verre de gnôle et serrait de bonne grâce les mains du personnel des hôpitaux qui se rassemblait autour de la voiture éclaboussée de ce chef insolite. Tout de même, il s'était engagé dans la science et pour des bonnes raisons. Pendant ses fréquents contacts avec des collègues des départements, il s'était aperçu de l'indigence intellectuelle des certains d'entre eux. Il n'éprouvait pas la malveillance, à peine un ennui, mais les doutes secrets s'étaient insinués : avait-il le droit d'enfourer ses capacités au lieu de les immoler sur l'autel d'accumulation des faits. Il avait sondé le terrain et avait chargé quelques laboratoires d'étudier un problème important. Il ne poursuivait pas un but intéressé, au contraire, il se mettait en peine : il fallait assurer un équipement supplémentaire, porter sur ses épaules le fardeau des préoccupations inutiles. Il allait de soi que dans quelques deux années une modeste pile de papiers s'était accumulé sur sa table : c'était une toute petite mais pas vaine contribution d'Ossadtchy à la science épidémiologique. Il avait soutenu brillamment sa thèse. A vrai dire, il y avait un détail fâcheux : lors de la présentation des graphiques, une feuille de carton accrochée à l'aide des pinces se décrocha. La feuille présentait les lignes tortueuses rouges et vertes témoignant de la diminution des maladies infectueuses. A peine Ossadtchy fit un pas vers cette feuille tombée, qu'un des opposants officiels

s'empressa pour la ramasser. Ossadtchy le sermonna puisqu'il n'aimait pas les lécheurs.

Une fois candidat en médecine, Ossadtchy s'était hasardé à une démarche folle : il s'était retiré en province pour devenir directeur d'un institut de recherches où le petit feu de la science se consumait à peine. Ossadtchy voulait déployer ses ailes (surtout dans le domaine de la virusologie), mais il ne pouvait pas prendre son vol dans les murs du ministère : l'échelle utilitaire de cette institution l'en empêchait. Bien vite on avait presque oublié (oh ! l'ingratitude de la mémoire humaine !) celui qui paraissait irremplaçable et puissant... Mais dans quelques années les bruits s'étaient répandus qu'à l'institut d'Ossadtchy on avait réussi à dégager les virus insaisissables de la jaunisse infectueuse, bien qu'il n'y ait pas eu de preuves que ces virus fussent la cause de la maladie (il fallait l'expérimenter avec des volontaires, mais Ossadtchy n'approuvait pas de pareilles expériences). Néanmoins, la description détaillée des virus mystérieux était dûment appréciée à Kiev et à Moscou.

Encouragé et prêt à une assension, docteur en médecine professeur Ossadtchy regagna ses pénates. Mais il y tomba sur un os : l'académicien Verkhratski se trouvait sur la route étoilée. Ils étaient devenus des ennemis irreconciliables à cause d'une querelle au congrès des épidémiologues. Ossadtchy, se référant à l'ordre du ministère, avait appelé les délégués à la liquidation de toute une série de maladies infectueuses. Verkhratski avait soutenu, avec obstination, qu'il était impossible de liquider la diphtérie à Jitomir tandis qu'elle existait encore à Poltava ou à Koustanaiï. Le vieux s'était acharné contre le mot « liquidation » en affirmant que la forme des comptes-rendus ministériels donne aux médecins une possibilité miraculeuse de déguiser la diphtérie en angine. Ne s'agirait-il, en

l'occurrence, d'une telle liquidation ? avait grondé Verkhratski, cramoisi de colère. Il avait raconté un fait qui avait eu lieu dans la région de Tchernigov : une liquidatrice empressée déclara d'avoir déraciné la diphtérie et se mit à vulgariser son expérience d'avant-garde. Et la catastrophe éclata : les malades mal soignés étaient devenus la cause d'une épidémie qui avait emporté cinq enfants.

Mais Ossadtchy était un homme dynamique, il savait lutter contre la médisance du vieux : « Est-ce qu'il y a quelqu'un dans la salle qui soit contre la tâche honorable de liquider les maladies infectueuses ? » avait-il demandé en promenant ses regards dans la salle silencieuse. Personne n'avait objecté. « Nous avons toutes les conditions pour liquider les maladies infectueuses et nous accomplirons notre mission historique », avait résumé Ossadtchy avec un sourire victorieux. La résolution avait été approuvée par la majorité des voix.

— C'est cela ! J'ai justement besoin d'immoler une victime ! Et en votre personne, cher Ivan Ivanovitch ! cria Verkhratski. Je m'y efforcerai... J'irai jusqu'au Comité Central, mais j'y arriverai...

— A quoi bon vous emporter, Nestor Ivanovitch ? C'est nuisible à votre santé. Vous avez tort, croyez-moi, dit tendrement Ossadtchy en touchant la grande main de Verkhratski sillonnée de veines sclérotiques. Calmez-vous et vous vous rangerez à mon avis, je vous assure. Pensez à votre prestige... Pardonnez-moi, mais cela ressemble au règlement de comptes. Nos relations ne sont pas un secret pour qui que ce soit.

— Bon, bredouilla Bilan. Cessez de disputer. Balandine a annoncé qu'il prendrait tous les torts sur soi. Il a prié de porter cela au procès-verbal du conseil scientifique.

— Quelle grandeur d'âme ! grommela Verkhratski en se remuant dans son fauteuil. J'ai les larmes aux yeux ! Quant à vous, Ivan Ivanovitch, je réglerai quand même mon compte. Je raconterai là où il le faut votre aventure avec la contamination.

Ossadtchy rectifia sa cravate, boutonna son veston, fourra ses mains dans les poches. Bilan aperçut que les fentes latérales s'ouvrirent. « Que c'est commode, pensa-t-il, ainsi le veston ne se froisse pas ».

— Eh bien, dit Ossadtchy calmement. Comme vous voulez. Mais c'est une infamie : profiter du malheur des autres pour régler ses affaires personnelles. Il est temps d'aller à la réunion du conseil. Allons, camarades.

Bilan se leva en ajustant son long veston sans fentes latérales.

— Allez, dit Verkhratski, je vous rejoins.

Il attendit que la porte se ferme. Le matras n'était plus embué. Les amibes solitaires coulaient goutte par goutte sur ses parois. Le thé refroidi exhalait l'odeur amère de l'herbe d'automne. En croquant le sucre, Verkhratski composa le numéro du secrétaire scientifique.

— Nathalie ? Donnez-moi Moscou. Oui, d'urgence. L'Académie de médecine. Et l'institut Choumakov... Oui, oui... Vous avez le numéro de l'institut des nouveaux antibiotiques ? Trouvez-le.

Ordyntsev ronflait toujours. Ses sandales avaient laissé les traces de boue sur le drap blanc. « On dirait un vrai poste de dégrisement », pensa Verkhratski avec dégoût.

7

— Il pleut, annonça Igor.

— Je ne lui pardonnerai pas, dit Makhov. Si c'est un ordre, alors pour tout le monde !

— Laisse, conseilla Igor, cela ne te regarde pas.

— Non ! Je dirai tout. Par principe.

— Un froid de canard, se pelotonna Igor. Tu vois la vapeur ?

Makhov souffla : hou ! hou !

Igor s'approcha du radiateur et toucha les arêtes froides : « Comme un cadavre ».

— Tu es un brave, dit Makhov. Nous ne devons pas nous taire.

Ils discutaient dans le réduit destiné au secrétariat. Il y avait trois tables, des rayons vides et une grande carte de l'Ukraine accrochée au mur. C'était une vieille carte encadrée de bois. Les régions d'Ismaïl et de Dro-gobytch y étaient mises en relief par des couleurs différentes.

— On va clamser, dit Igor. C'est un vrai frigo.

— Tu es un habitué. Les couchers froids, les glaciers. Et moi, j'ai une radiculite.

— T'en fais pas, dit Igor. Nous prendrons bientôt un pot ensemble. Te rappelles-tu du restaurant « Stolitchny » ?

— Je lui rappellerai tout. Tout.

— Il faudra mentir, dit Igor. C'est odieux. Je préfère téléphoner chez les voisins. Pour se passer d'explications.

— Téléphone chez toi, drôle de type !

— Nous n'avons pas de téléphone. Voilà deux ans que nous attendons notre tour. Et je dois rentrer à quatre heures trente comme du canon.

— On peut en charger Twing, proposa Makhov. Il enverra quelqu'un pour expliquer. C'est pratique.

— Ah ! non, par exemple ! Tu connais pas ma mère. Elle est une hypertendue. Elle comprendra tout du premier coup. Non, je téléphonerai chez les voisins.

— Comme tu veux.

— Je dirai que j'ai un déplacement urgent.

A Khmélnitski. Comme fondé de pouvoir du ministère. Ma famille estime beaucoup les mots pareils : ministère, symposium, colloque.

Makhov appuya son menton sur les bras et dévisagea Igor comme s'il voulait retenir son image pour toujours.

— Et moi, je n'ai personne à prévenir...

— Tu mens.

— J'ai une seule amitié. Le copain de régiment. Y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Son nom est Sotnikov. Il est le chef d'un parc automobile. Il a une femme et une fille.

— Pourquoi, diable, tu dois lui téléphoner ? s'étonna Igor. Sois heureux de n'avoir personne.

Il s'approcha de la fenêtre. La palissade trempée qui entourait le terrain où l'on gardait le foin prit une couleur de chocolat. Près de la palissade, la carrosserie d'une « Moskvitch » sans roues ni moteur, avec des trous à la place des phares, luisait sous la pluie, d'un bleu bleuet. Un chariot, chargé du cadavre d'un cheval osseux, sortit de l'écurie. Les contours de la montagne avec les silhouettes des grues-tourelles s'esquissaient dans la pénombre.

— Sa femme travaille à la distillerie. Et lui, il est un beau gars. Il joue de l'accordéon.

— Eh bien, téléphone-lui, dit Igor. Je comprends. Une fois à Bélalakaï on s'était fourré également. C'était un pétrin ! A vivre ou à mourir. Je voulais terriblement parler à quelqu'un. A n'importe qui. Il y avait même un émetteur. Avec des batteries déchargées.

Makhov sortit une chemise de carton portant l'inscription « Mes recherches personnelles » (selon le plan, il devait terminer sa thèse avant la fin de l'année) et se mit à étudier le contenu. Il trouva enfin un bout de papier.

— Voilà son numéro : B4-75-60. Qu'est-ce que je dois lui dire ?

— A qui ?

— A Sotnikov !

— Ah... dis que tu es heureux de mourir au nom de la science.

— Ferme-là ! J'en ai marre, dit Makhov.

— D'accord, dit Igor. Demande-lui s'il peut te procurer un manuel autodidactique.

— Quel manuel ?

— Ordinaire. « Jouez de l'accordéon ». Twing te remettra l'accordéon du comité local. Nous apprendrons à jouer. Nous donnerons des concerts et nous gagnerons de l'argent. Maintenant nous avons assez de temps libre.

— T'as trouvé le temps pour plaisanter, s'emporta Makhov.

— Sergui Onissimovitch, appela Lila en ouvrant la porte, et vous, Igor Stanislavovitch. On vous attend. Il y aura une réunion.

— Spéciale ? demanda Igor.

— Nous viendrons, dit Makhov. Merci.

— Ils patienteront ! cria Igor dans le dos de Lila. T'as faim ?

— Oui. C'est juste l'heure de casser la croûte...

— Et moi, j'ai des sandwiches.

— Attends un peu, se leva Makhov. Faut que je lui parle.

Ils traversèrent le couloir devant la porte close de la pièce sérologique et passèrent devant le réduit où se trouvait le zinc frigorifique.

Au seuil du bureau de Balandine Makhov dit à brûle-pourpoint :

— Pourquoi Ordyntsev est parti ?

Balandine se leva et s'approcha de Makhov. Ses poings, fourrés dans les poches, saillaient comme des cailloux de pavage.

— De quoi s'agit-il, Sergui Onissimovitch ? Pourquoi avez-vous laissé partir Ordyntsev ? Par quel mot peut-on désigner ce coup de tête ? Pourquoi, diable, restons-nous ici ? Je vous ai soutenu aujourd'hui mais le principe est le principe. Etes-vous sûr qu'il ne tombe malade ? Nous resterons ici... tandis qu'il sentira des fleurs ?

Balandine surplomba Makhov comme une montagne. Il le dépassait d'une tête, avec ses cheveux grisonnants hérissés sur la nuque et les sourcils froncés sur un visage bronzé ou rendu brun par la colère. Il trouva quand même les forces de sortir ses mains des poches et les croiser tranquillement sur la poitrine. Les manches de sa blouse étaient relevées et on pouvait voir ses muscles remuer sous la peau. « Un chêne solide, pensa Igor avec estime. Les pattes d'un haltérophile. Et Makhov veut se mesurer avec ? Bernique ! »

— Oui, trancha Balandine, il sentira des fleurs. Et il ira au football après-demain. S'il se procure un billet. Et vous resterez ici.

— Ecoutez, dit Dorochenko qui se tenait jusqu'à présent sans rien dire près de la fenêtre. Je vous supplie, ne recommencez pas. C'est répugnant.

— Oh ! non, traîna Balandine. C'est une discussion scientifique tout à fait dans les formes. J'explique à mon opposant : Ordyntsev n'a rien à faire ici. Est-ce clair, collègue ?

— Non.

— Alors je n'y peux rien, s'inclina Balandine. Par bonheur, je ne suis pas le dirigeant de votre thèse. Les virus de Jossier ne sautillent pas comme des grenouilles dans la mare. Il existe un mécanisme spécial de contamination. Ordyntsev n'a pas aspiré l'aérosol. Il ne vous a pas embrassé... Et même s'il vous avait donné quand même un baiser, j'en doute bien d'ailleurs, il ne se serait produit rien d'effrayant, puisque

vous avez très bien désinfecté votre visage. Donc, Ordyntsev n'est pas dangereux pour la société. Quant à vous, c'est tout le contraire.

Derrière le mur, le moteur du zinc frigorifique se mit à hurler.

— La ligne est réparée.

Lila, sur le divan, feuilletait un livre. Makhov et Igor s'installèrent à côté. Igor jeta un coup d'œil sur la couverture. L. O. Zilber « Encéphalites épidémiques ». Lila, qui avait enlevé sa blouse blanche, était en chandail noir au col montant et en jupe peluchée. Ses genoux ronds étaient moulés de bas gris.

— Ne le cherchez pas, dit Igor doucement.

— Qui ?

— Jossier. C'est une vieille édition.

— Je regarde comme ça, pour rien. Lila ferma le livre. Pendant qu'ils se chamaillent...

Balandine se mit à table en appuyant le bouton de la lampe en col de cygne. La lumière jaillit.

« La guerre est déclarée, pensa Igor. Les fusées sont lancées ».

— A quatre heures on va apporter les lits. J'ai commandé quatre. Je m'en passerai. On s'installera ainsi : Sergui Onissimovitch et... son copain vont occuper le secrétariat. Vous et Lila, la pièce des laborantins. Il fait plus chaud là-bas. Moi, je serai dans mon bureau. Tout est clair ?

Dans douze minutes le moteur du frigo se mit à hurler de nouveau. Il travaillait au régime de congélation et se branchait souvent. Tous les huit minutes un silence se faisait. Les tuyaux où circulait le fréon se couvraient de neige. Le frigo avait trois portes. Dans le compartiment droit on gardait les aliments. Il y avait deux kilos de viande que Dorochenko avait acheté ce matin dans une boucherie d'à côté. C'était un kiosque en planches avec une enseigne qu'on apercevait de

loin. Les lettres rouges formaient sur le fond vert une inscription féroce : VIANDE. Dorochenko, qui avait promis à Balandine de venir plus tôt, s'était querellée avec un vieux au nez couperosé qui ne voulait pas faire la queue.

« Madame, pourquoi ce vacarme ? lui demanda le boucher en essuyant ses mains avec un tablier taché de sang. Qu'est-ce que vous voulez ? Des côtelettes ? Eh bien, voilà. Ne vous en faites pas, je vous ai donné un bon morceau ».

« Il faut remettre la viande à Fédia », pensa Dorochenko en prêtant l'oreille au bourdonnement du frigo.

— Et qu'est-ce qu'on va faire avec du tabac ? demanda Makhov.

— Peste, tapa sur son genou Balandine, j'ai oublié !

— Téléphonnez à Bilan. Qu'il achète. Je n'ai que trois cigarettes.

— Bilan n'est pas là.

— Téléphonnez à Kizimenko, insistait Makhov.

— Il n'est pas là également. Voulez-vous « Jebel » ? J'ai un paquet.

— Non, Makhov pinça les lèvres, je ne fume pas de cigarettes. Rien que les papirosses.

— Arrête, dit Igor. Voilà un grand malheur !

— Justement !

— Et vous ne pourriez pas cesser de fumer ? demanda Lila. Mon père avait cessé. Un jour de Nouvel An. En quarante et un. Il avait parié avec notre voisin.

— D'accord, l'interrompit Balandine. Lila, aidez-moi. Nous avons tant de choses à faire. L'expérience doit être terminée. Demain on va continuer. Avez-vous de l'émulsion ?

— Pas encore, répondit Dorochenko.

— Lila, préparez de l'émulsion pour demain. Et nous

allons nous occuper de la chambre. Cela vous concerne, Sergui Onissimovitch.

— Je n'en approche plus, répliqua Makhov en dévisageant le portrait de Metchnikov.

C'était un portrait au crayon teint d'aquarelle fait par le copin de Balandine, un peintre connu de Lénin-grad.

— Comment ?

— J'en ai assez. C'était clair dès le début : CAMB ne vaut rien. Et vous en êtes le coupable. C'est votre chambre à vous. Balandine crayonnait pensivement sur une feuille de papier en jetant les coups d'œil sur la photo adossée à l'encrier : sur le fond de l'université de Moscou souriaient les participants d'un symposium international sur les problèmes de l'utilisation des aérosols microbiologiques dans les buts de la paix. C'était en hiver. La neige tombait en flocons et le photographe fermait l'objectif avec la blende noire. A côté de Balandine sautillait un Américain gelé coiffé d'une drôle de casquette fourrée, Wasley Stableforts, un spécialiste renommé de l'université de Massachusetts. Il voulait savoir beaucoup combien de voitures avait Balandine. « Deux, dit alors Balandine, mais l'une d'elles est vieillotte. » (Il se rappela d'une voiture mécanique cassée qu'il avait achetée en espérant un fils. A part cela, sa fille Marinka avait une auto à pédales toute neuve). Stableforts achetait aux grands magasins de Moscou des disques de Prokofiev, des matriochkas bariolées et de la vaisselle en bois de Khokhloma. Balandine se rappela l'exposé de Stableforts au symposium. Il faisait sombre dans la salle, l'épidiascope bourdonnait doucement, les formules désignant le régime de travail de la chambre à aérosols du type dynamique grimpaient sur l'écran. Stableforts, vêtu de son costume froissé bon marché, s'approchait souvent de l'écran et son visage maigre éclairé

de lanterne devenait sinistre comme s'il était venu d'une autre planète où les gens n'obéissaient qu'aux lois-formules privées de sens, aux terribles lois qui ne connaissaient pas d'exceptions, aux lois absolues, omniprésentes, implacables. Le cou de Stableforts où on voyait une cicatrice laissée probablement par une opération des ganglions lymphatiques ressemblait à une tige de fleur. Sa tête paraissait plus grande et le maxillaire plus massif.

Balandine enleva la photo.

— Parfait. Je vous dispense de vos obligations. Vous pouvez vous en aller.

— Je n'ai pas fini, répliqua Makhov.

— Je vous écoute.

— Dites, de quel droit avez-vous fait ça ? Nous ne sommes pas des cobayes.

— Excusez-moi, dit Balandine. Je n'ai pas bien entendu. Voulez-vous répéter ?

Il y eut un silence de mort.

— Qui vous a permis de disposer de nos vies ?

— Il vous fallait devenir un prêtre, trancha Balandine. Notre métier est plein de risques.

— C'est une démagogie, dit Makhov. Nous en avons à bouche que veux-tu : les risques du métier, la grandeur de la valeur humaine. On connaît la chanson.

— Vous vous emportez comme un déchaîné ! dit Dorochenko.

— Le plus drôle c'est qu'ils ont le poids différent, se renfrogna Igor. C'est un pugilat et pas un combat de boxe. Une vraie rixe !

Makhov s'immobilisa sur le divan en s'accrochant à l'accoudoir comme le passager d'un car qui fonce à grand train. « Il ressemble à une poupée, pensa Igor, il ferait mieux de s'agiter. Il couve une hypertension ».

— Vous êtes un saint, souria Makhov. Un intelligent. C'est pour cela que vous fichiez de tout le monde.

Tout le monde peut crever. Qu'est-ce que cela peut vous foutre ? Pourvu que votre carrière n'en souffre pas !

Balandine continuait à tracer les lignes qui ne se croisaient nulle part.

— Sergui, appela Dorochenko, qu'est-ce que tu rades ? Tu n'as pas toute ta raison !

— Je dis ce que je pense. Vous pensez tous de même.

— Causez toujours, collègue, approuva Balandine, écrasez ces intellectuels pourris. Hallali ! A la vouaie ! Dites donc vos quatre vérités !

— Il n'a pas perdu encore le sens de l'humour, dit Makhov. Et pourquoi vous n'avez pas pris des précautions ? Pourquoi on était sans masques ? Personne n'en a eu l'idée ?

Balandine branchait et débranchait la lumière. La lampe clignotait comme un appareil Morse.

— Il se peut, Sergui Onissimovitch, que la peur vous ait troublé l'esprit. Contre l'aérosol dispersé, le masque de gaz peut protéger autant qu'un encensoir. Et les respirateurs spéciaux n'existent pas. Avez-vous encore des questions à poser ?

— Regardez voir comme une explication fait bien les choses, dit Makhov ne quittant pas l'accoudoir. Les masques n'existent pas. Le tuyau se tient à des morves. C'est un crime. De droit commun.

— Dieu, soupira Lila. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire maintenant ? Cela n'a plus aucune importance.

— Si ! Et la plus haute ! cria Makhov.

— Arrête. Cesse de hausser la voix, enfin. Il n'y a pire mort qu'une mort par la famine. J'ai du boudin. Allons casser la croûte, dit Igor.

— Ne me dérange pas !

Balandine se leva, s'approcha du robinet, fit couler l'eau. « Il a un teint de savon », pensa Igor.

— Vous ne parviendrez pas à me museler, dit Makhov. Faire ses thèses à la sueur de nos fronts ! Devenir les lauréats !

— Quoi ? se tourna Balandine. Les lauréats ?

— Feins pas le juste ! Nous sommes tous majeurs. J'ai tout compris encore à Stéfaniivka. Il court les khatas, il lèche les malades. Quel héros !... On connaît les trucs !

Makhov, immobile sur son siège, parlait de plus en plus bas, il ne bougeait plus du tout, ses muscles étaient contractés comme ceux d'un chien de chasse à l'arrêt, il se sentait souple, léger, tout son intérieur appelait à la vengeance.

« Il faut qu'il bouge », pensa Igor.

— Avez-vous pensé à Doussia ? Elle a un bébé à allaiter. Avez-vous pensé à cela ? Vous n'avez qu'une pensée, à rejeter votre tort ! Et Lila ? Et Igor ? Avez-vous pensé à qui que ce soit ? Au nom de quoi restons-nous ici ? Au nom de votre doctorat ? Répondez !

— Arrête, geigna Dorochenko en agitant les mains comme si elle battait la crème dans une baratte, arrête immédiatement ! Sergui !

Balandine s'approcha de la fenêtre, écarta Dorochenko, ouvrit le châssis dormant. Le doux bruissement de la pluie se fit entendre dans la pièce.

— Ne m'empêche pas, Doussia, dit Makhov. Tu as peur de lui ? Il a craché sur toi ! Ne le défends pas. Il payera cher. Assassin ! Et on avait foi en lui... On le croyait homme de science. En voilà un savant... Il feint d'être une victime du culte de la personnalité... Et les imbéciles le plaignent. Des nêfles ! C'est un lâche. Quand on avait serré la vis, il se traînait à genoux. Je connais tout ! Tout ! Mais il n'a pas encore tout son dû.

— Sergui !

Dorochenko se dressa sur la pointe des pieds pour fermer la fenêtre. Balandine se figea près de sa table, il se tenait droit, les manches de la blouse relevées, le regard vide : dans le tiroir il y avait une cartouche d'acier avec une seringue stérile et deux ampoules de platifiline. Il écoutait la pluie. Parfois on pouvait entendre le grincement des ressorts.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Dorochenko, qui réussit enfin de fermer le châssis, regarda Makhov.

— Tu ne dois pas te relâcher autant. Tu n'es pas obligé de l'aimer. C'est ton affaire. Mais tu a dépassé les bornes. Son passé n'y est pour rien. Il nous faut du vaccin. Tu as oublié la rechute ? Tu n'as pas honte. Pourquoi cette calomnie ?

— Calomnie ? répliqua Makhov en levant la tête. Non, Doussia, ce n'est pas une calomnie. Je prends la responsabilité de mes paroles. On l'avait coffré à l'époque pour bonne raison. Et de justesse. Dommage qu'on l'ait libéré. A quoi bon de feindre un agneau. Ils se propagent maintenant... ces artistes. Les victimes innocentes... Non, Doussia. Ménage ton cœur. Ou bien il te fait peur ?

Il souriait, railleur.

— C'est pas vrai ! s'écria Dorochenko. Il ne me fait pas peur. Mais je ne permettrai à personne de le diffamer !

— Laissez-moi tranquille, trancha Balandine d'une voix cassée. Vous êtes tous de bons défenseurs. Il ne ment pas. Il dit la vérité. Tout le monde dit la vérité. Mais allez-vous en. Pour que je n'y voie plus personne.

« Un être humain est tridimensionnel, pensa Balandine. Il vit du passé (système de mesure — années), du présent (système de mesure — minutes) et du futur (samedi nous tomberons malades).

Un être humain est pareil à un Dieu, unique en trois, même en plusieurs personnes. Il peut avoir cinq ou neuf visages et chaque visage lui appartient inséparablement, bien que ce visage ne définisse pas l'être humain, ce n'est qu'un croquis de la fondation, du sous-sol, des étages, c'est la façade d'apparat et le dédale enfumé du grenier, c'est l'union de tous les visages qui définit l'être humain. Qui es-tu, Balandine ? se demanda-t-il. Quel est ton vrai visage ? Le connais-tu ? Les gens pareils à Makhov sont indispensables à la société, même à la plus perfectionnée. Makhov est porteur de mon immortalité. Il ne me permettra pas d'oublier mon passé. Il gardera mon passé jusqu'au moment de ma mort : si je meurs dans deux jours, ce sera une perte cruelle pour lui. Puisque la mort emporte toutes les dimensions de l'être humain sauf une seule : son passé. Ma mort dépréciera immédiatement mon passé et je pourrai m'échapper enfin au contrôle des makhov.

Mais je suis innocent ! Je ne m'avoue pas coupable. De rien. Jamais. Même à l'époque... » ...Ils sont partis sur un camion à quatre heures trente, à la lumière incertaine du crépuscule et au clair des lampes à pétrole qui s'allumaient, ça et là, dans la grisaille du ciel et de la neige. La veille, l'instructeur du comité de district du Parti, un homme mal rasé et las, qui portait les lunettes au verre cassé, avait promis à Balandine qu'une auto de la région viendrait demain à midi.

Ils s'étaient mis en route à quatre heures trente pile (trois tireurs à la mitrailleuse, un sergent et un instructeur du comité de district), tous en capotes givrées, en chapkas d'un gris souris et en bottes feutrées. Ils avaient chauffé le moteur avec la lampe à souder. Balandine, vêtu d'un paletot bleu foncé au col d'astrakan usé, ressemblait à un brigadier de kolkhoze. Il portait sa veste d'uniforme sans pattes d'épaule et le pantalon rajusté dans les bottes en youfte qu'il s'était procuré à Kiev avec sa carte de ravitaillement. « Pourvu que la neige n'encombre pas la route », dit Balandine en guise d'adieu. « Ça fait rien, nous parviendrons, répondit l'instructeur. Nous avons des pelles. A demain ». « Oui, à midi. D'accord. N'oubliez pas le désinfectoire ! » cria Balandine.

Ensuite il avait visité les khatas avec le vieux Zénon Chepta qui avait terminé l'école des aides-médecins militaires à Vienne en 1909. Ils n'avaient que trois thermomètres et étaient obligés de rester longtemps dans chaque famille. Ils avaient trouvé encore neuf malades. Une cruelle épidémie de typhus avait gagné toute la région. Les désinfecteurs manquaient. Chepta avait proposé d'aménager un tue-poux dans la khata vide de Gnate Khatsko fusillé par des Allemands en 43. La nuit était tombée brusquement. L'obscurité glaçante avait entouré Balandine et Zénon Chepta. Le corps de Balandine lui demangeait comme si c'étaient des poux. Balandine n'avait pas peur de se contaminer, il avait été vacciné, mais il se sentait mal. Ils cheminaient ainsi à travers le village. Le vieux s'adressait à Balandine en le nommant « pan ». Il parlait une drôle de langue, en mélangeant l'ukrainien, l'allemand et le polonais. Dans une khata il avait trouvé une femme âgée dans un état très grave. Elle avait un teint ba-

sané mat et les sourcils en ailes d'oiseau. Elle délirait : « Je suis une belle fille... ne me touchez pas... vous voyez, j'apprends à faire du vélo... bon, bon, mon brave... » Balandine lui fit une piqûre de camphre. Il ne pouvait plus rien pour elle. Ils sont revenus chez Chepta à onze heures. Le vieux vivait seul, mais il était propre au-dedans et on s'y sentait à l'aise.

Zénon avait placé sur la table une poêle avec du boudin, s'était frotté les mains et avait apporté, de l'entrée, une bouteille embuée de gnôle infusée dans le zeste de citron.

A peine avaient-ils porté à la bouche les verres de liquide jaunâtre que l'on frappa à la porte.

— Jésus-Marie ! leva les bras Chepta. Entrez !

Un garçon de quelque seize ans entra dans la pièce. Il portait une longue capote allemande et un haut chapeau d'astrakan.

— Bonsoir, dit-il en enlevant son chapeau. C'est vous, pan docteur ? s'adressa-t-il à Balandine.

— C'est moi.

Zénon Chepta se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda dehors en mettant ses mains en visière.

Le garçon agita vivement sa touffe blonde :

— Il y a un malade pas loin d'ici. Il lui faut un docteur.

— Qu'a-t-il ? demanda Balandine.

— Il a mal au ventre. Un mal fou. C'est tout près d'ici. La Closerie de Marie. L'oncle Zénon connaît bien. Oncle ! appela le garçon.

— Oui, oui, secoua la tête Chepta.

— Je vous déposerai vite. J'ai un cheval, insistait le garçon en se couvrant du chapeau.

— Bon, dit Balandine. Il faut partir. Et vous, Zénon Markovitch ?

— Il restera, intervint le garçon.

— D'accord, acquiesça vivement Chepta. Il se peut que ce soit vraiment...

— Il se peut, approuva le garçon ne quittant pas des yeux le visage du vieux.

Balandine était prêt en quelques minutes. Il n'avait qu'à prendre la seringue, le vaccin et le camphre.

— Allons, dit le garçon en ouvrant la porte.

Il avait regardé Balandine avec ses ronds yeux d'oiseau. Il avait un nez nerveux finement dessiné et un sourire courtois mais cruel. Il portait un ceinturon de soldat soviétique.

Ils étaient sortis dans la cour. Balandine avait grelotté en suivant le garçon. La neige craquait sous leurs pieds. Près de la haie il y avait un traîneau avec un cocher en touloupe noir.

— Vas-y, Mikola, avait dit le garçon en s'installant à côté de Balandine. Le traîneau s'était mis en route.

C'était le 17 janvier 1947. La mission de Balandine allait se terminer dans une semaine. Son passeport et tous les documents se trouvaient dans le coffre-fort de la station épidémiologique. Il n'avait sur lui que la liste des malades et l'ordre du Ministère de la santé de l'Ukraine sur les dispositions à prendre contre les rechutes du typhus. Le froid avait piqué plus dur. Balandine avait levé le col. Tout le monde se taisait. Seul homme en touloupe noir marmonnait parfois en s'adressant au cheval. Ils avaient suivi la grande route. Les étoiles scintillaient, le cheval s'ébrouait, le village semblait mort. « Tels devaient être les villages pendant les épidémies de peste », avait pensé Balandine. Le garçon en capote allemand se taisait obstinément. Balandine ne pouvait pas comprendre où se trouvait cette Closerie de Marie. Le traîneau s'était engagé dans le champ. Balandine se tourna.

— Restez tranquille, dit le garçon. Pan se trouve

dans la disposition du détachement UPA *. Je vous demande de rester tranquille.

Il tenait une mitrailleuse.

« Donc, je me rappelle tout. Ou presque tout, pensait Balandine. Je me rappelle nettement qu'en 1950, je travaillais alors à l'hôpital central de Temlag, un petit homme au nez de travers m'approcha et dit d'une voix atone : bonjour, pan docteur. Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi, Yourko Gomon. On m'avait pris en 48. Je travaille à l'abattage ».

Il avait un autre visage. Et un autre sourire. En 47, il souriait comme un vainqueur. Il savait que j'avais peur. Il savait que je ne sauterai pas dans la neige pour courir dans le champ parce que j'avais peur d'un coup de feu dans le dos... »

...Le visage de Balandine s'était engourdi, ses doigts étaient convulsés de froid. Ils étaient en route depuis déjà une demi-heure. Mais voilà que l'homme en touloupe noir avait arrêté son cheval, était descendu du traîneau, avait uriné, avait sorti de la poche de son pantalon ouaté un chiffon et avait bandé les yeux à Balandine. Le chiffon sentait la makhorka. La route ne finissait pas. Quand le vent se fut calmé et le craquement des branches se fit entendre, Balandine avait compris qu'on se trouvait dans la forêt. Le traîneau s'était arrêté. Le convoyeur s'était levé. Balandine avait entendu des voix étouffées. Quelqu'un avait pris sa main. A peine avait-il posé le pied sur la neige, qu'une branche lui avait éraflé le visage. Les gens qu'il ne pouvait pas voir, l'avaient pris par les bras et l'avait amené quelque part. Il glissait, trébuchait, mais on le tenait bon. Enfin il avait senti sous ses

* La prétendue « Armée insurgée ukrainienne » — bandes nationalistes créées et armées par les fascistes hitlériens. (N. d. T.).

pieds les marches d'un escalier, avait humé l'odeur d'une demeure, la porte avait claqué, la lumière s'était tamisé à travers le bandeau. Tout d'abord, il n'avait rien vu : ses yeux pleuraient. Il avait dû attendre quelque temps avant de regarder autour.

Il se trouvait dans un sous-sol qui ressemblait à un bunker aménagé : les murs étaient blanchis, bien qu'avec des taches cadavériques de moisissure. Il y avait un poêle, trois mitraillettes dans le coin, deux couches en briques dont une était occupée par un homme qui dormait sous un caban, une étagère, une table et quelques tabourets. À part l'homme qui dormait et le garçon-convoyeur, il y avait encore deux personnes : un solide gaillard roux vêtu d'un chandail gris en laine rustique, d'une culotte noire et des bottes cirées et un homme âgé à poitrine étroite et un visage blanc et flasque comme trempé pendant une lessive. Il avait une moustache anglaise bien soignée, une culotte bouffante, des bottes feutrées et une veste khaki d'une coupe étrange, à grandes poches-revolvers. Une lampe à pétrole jetait sur la table un reflet rond.

— Eh bien, Yourko, dit tendrement l'homme en bottes feutrées. T'as faim ?

Sans attendre la réponse, il avait sorti un sac, en avait tiré un guignon de pain noir, un morceau de lard et une tête d'ail.

— Assieds-toi, dit-il.

Le garçon s'était immédiatement attablé et s'était mis à avaler du lard en frottant la croûte de pain avec de l'ail.

Le gaillard roux avait jeté un coup d'œil à Balandine :

— Il faut faire une révision au camarade soviétique.

— Attends, répliqua l'homme en bottes feutrées.

Il avait toisé Balandine des pieds à la tête, sans hâte, en toute conscience professionnelle, comme

estimant le prix du paletot, du chapeau, de la tête et des bras de Balandine. Ensuite, il agita les doigts :

— Enlevez votre paletot. Il fait chaud ici. Asseyez-vous.

Tout le monde dans cette région avait un accent. On chuintait : au lieu de dire « asseyez » on prononçait « acheyez ». Balandine avait aperçu sur l'étagère « Le cours abrégé de l'histoire du PC(b) de l'URSS ».

— Voilà quelle affaire, dit l'homme en bottes feutrées. Vous devez soigner cet homme. Il avait fait un signe de tête vers l'homme étendu. C'est une personne importante, un héros. UPA tient beaucoup à lui. Il doit vivre. Il faut le sauver. Vous comprenez ?

— Je comprends, prononça Balandine.

L'homme en bottes feutrées portait son pistolet à la manière des Allemands, du côté gauche. Un trident taillé en plaque de cuivre ornait la boucle de son ceinturon.

L'homme avait allumé une lanterne électrique. Balandine s'était approché de la couche, avait rejeté le caban. Il avait vu un homme blême, encore jeune, aux poils noirs, aux mains croisées sur la poitrine comme celles d'un mort. L'homme avait ouvert lentement les yeux. Ses paupières raides couleur d'albâtre se déplissaient peu à peu, enfin les blancs avaient éclaté. Ses doigts longs ressemblaient aux moules qu'on expose dans les vitrines des salons de coiffure. Il portait une chemise khaki et un keptar* graisseux, ses jambes étaient enroulés dans une couverture de laine aux lettres rouges « Kriegsmarine ».

— Quoi ? Une rafle ? chuchota l'homme.

— Du calme. C'est un docteur.

L'homme avait baissé les paupières avec indifférence.

* Sorte de gilet. (N. d. T.).

— Découvrez-le, dit l'homme en bottes feutrées. Et vous, pan docteur soviétique, regardez ses jambes, s'il vous plaît.

Le caleçon ensanglanté du blessé avait été coupé au-dessous des genoux. Les deux jambes avaient été maladroitement bandées. Balandine avait soulevé une jambe et s'était mis à enlever les bandes. Les bandes s'étaient collées là où le sang avait suinté. Avec chaque spire de la bande la tache brune s'élargissait. Le blessé avait perdu conscience dès que Balandine avait touché à sa jambe. La cheville gauche était cassée, les deux os étaient brisés. Le pied se tenait à peine sur un morceau de cuir.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— La blessure est très grave, dit Balandine. Il a perdu beaucoup de sang. Maintenant il est en état de choc. Il faut amputer la jambe. Mais je ne suis pas un chirurgien. Je n'ai aucuns instruments. Je suis un épidémiologue.

— Mikola Péetrovitch, on vous demande, dit Lila en ouvrant la porte.

Balandine traversa la pièce sans voir personne.

— J'écoute. Sergui Serguiovitch ? Oui. Tout va bien. Nous venons de terminer la réunion. Oui. Non, encore rien. Quelle humeur ? Très bonne. Demain nous allons vérifier le vaccin. Oui. Allô ! Il se tient bon. Je n'espère même pas. Lui aussi. Non. Aucun besoin. Merci. A propos, Sergui Serguiovitch, dites qu'on n'oublie pas les cigarettes. Quatre paquets de « Bélomor ». Non, je fume « Jebel ». D'accord. Bon, bon. Faut se déshabituer. Un acte ? On va dresser. Sans faute. Merci. Oui. Donnez-nous vos nouvelles.

Balandine retourna dans son bureau et se coucha sur le divan. Il entendit claquer la porte, des voix. « On a apporté des lits... Qu'est-ce que j'ai fait ? » pensa-t-il avec désolation. Une douleur atroce lui perça la poi-

trine, comme si on l'avait pendu à un crochet métallique. Il s'immobilisa en s'efforçant de ne pas bouger. « Pourquoi ne suis-je pas seul aujourd'hui comme naguère, en quarante-sept ? » pensa-t-il. Seul dans cette forêt, dans ce sous-sol. On dit que l'être humain se distingue de l'animal par le sens de responsabilité. Dans ce cas, je ne suis pas encore un être humain. Ce sentiment se réveille seulement en moi. Pavlov a mille fois raison : il faut que le but soit parfaitement réalisable mais inaccessible. Je rêvais de CAMB, en pure perte... Le but doit rester inaccessible. Absolument inaccessible. Une fois réalisé, il prend un aspect inattendu, imprévu, qui nous étonne par sa forme, ses couleurs, son visage, sa voix, qui ne sont pas de notre ressort et qui nous font peur.

« Il fallait aller à Batoumi. Monter à bord d'un bateau et... se faire du mouron en écoutant un imbécile qui te traitera de grand-père. Qu'elle est mignonne, votre petite-fille ! Morveux ! Mais comme il faisait bon malgré tout. L'air était merveilleux. Que c'est bête, la vie. Mais j'ai eu de la chance. J'étais heureux. Maintenant je comprends ce que c'est le bonheur : c'est Velta, Marinka et la mer. Il fallait goûter chaque minute ».

...Balandine fourra les cinq doigts dans les cheveux de Marinka. Son visage sérieux était sans sourcils, aux joues teintées de rose comme celles d'une jeune pêche.

— Comment ça va ?

— Vingt-trois, répondit-elle sans sourciller.

Sur le quai, il y avait foule. Les gens regardaient un bateau étranger à trois tubes qui quittait le port en avançant lentement sur la surface bleue de la mer. Le bateau se déplaçait si doucement qu'il ne laissait même pas de sillage. A la poupe, un fanion bleu-blanc-rouge flottait indolemment.

« Mer bleue, mer bleue. Quel ennui. Ils portent les chemises aux dessins exotiques en espérant qu'on les prenne pour des étrangers. Ah ! hier on m'a pris pour un Allemand ! Pas possible ! Evidemment ! Avec cette coupe et ces lunettes. Les cheveux courts sont à la mode. Je connais pas un seul mot en allemand. Une foule d'Allemands. Des démocrates ? Divers. T'as vu les Françaises ? Des filles du tonnerre ! Comme toutes les autres. Les montagnes bleues, la mer bleue, la capitale des amours estivaux sur les affiches des assurances sociales... »

— Je regrette Jora Ordyntsev, dit-il. J'ai fait sa connaissance en quarante-six. Avant mon histoire. Il est un garçon très bien.

— Etait-il toujours aussi...

— Oui, dit Balandine. Il a commencé avant la guerre.

— Regarde comme il fait beau, dit Velta, sa femme. C'est incroyable. Et maman m'a raconté... comme si elle y était. La Mer Baltique est tout autre.

— Maman, mamie, achète-moi de la glace, pleurnichait Marinka, papa, dit à maman, je n'ai pas encore mangé aujourd'hui.

— Allez-y, dit-il. Moi, j'en veux pas.

« Que c'était bon, pensa-t-il en rappelant Velta et Marinka qui sautillaient en bas vers le kiosque de glaces. On se rappelle des jours pareils quand on est obligé de patauger. La terre mouillée, la pluie. C'est alors qu'on comprend ce qu'est un jour au bord de la mer, un jour de liberté, l'eau salée, les vains bavardages, les discussions traditionnelles sur la couleur de l'eau marine, c'est alors qu'on comprend, avec une clarté effrayante, ce qu'est le bonheur. Chacun doit avoir un rêve pour s'en rappeler en mourant dans la boue, pour savoir qu'il y a du soleil quelque part. Mon rêve s'est réalisé. Je vois le soleil et la mer, alors

pourquoi je ne peux pas me calmer ? Laisse, Balandine, regarde quelles belles filles te sourient. Elles ne savent pas ce qu'est l'escorte de Vologda. Elles ne savent pas ce qu'est l'escorte tout simplement. Lève ta tête, Balandine. Personne ne te prendra plus ton soleil. Ni celui de Velta. Ni de Marinka.

C'était le bonheur, le bonheur, le bonheur, alors pourquoi, imbécile, j'étais mécontent ? »

Il sentit un coup, comme assené de l'intérieur avec un poing, il ferma les yeux en s'attendant à la chute dans la cage de l'ascenseur qui descend dans le tréfonds de la terre. Un vide se propageait dans sa poitrine. Il rejeta la tête en attendant le coup suivant. Il se tâta le pouls. « Oui, c'était le bonheur, je le sais, pensa-t-il. Je ne serai jamais aussi heureux. Faut que je prenne le validol ».

Il se leva avec précaution, enleva sa blouse et sa chemise et se coucha de nouveau en plaçant sous sa tête la veste de pyjama qu'il mettait toujours en allant dans le contage.

« Et si Makhov a raison ? Je ne pensais pas à l'avenir des enfants de Dorochenko, ni à elle-même, ni à Lozitski, ni à Lila, ni à Makhov. J'ai passé la frontière de la zone interdite où commence la vie d'autrui, cette vie unique en son genre qui n'est pas de mon ressort, je n'ai pas le droit d'attenter à cette vie, c'est un assassinat quel que soit le nom qu'on va lui attribuer ensuite : expérience, exploit ou sacrifice. Je devais être seul. Dieu, que ce serait simple si j'étais seul ».

« Non, je ne suis pas coupable. Le sens de responsabilité distingue l'homme. L'histoire de Stéfanivka ne doit pas se répéter. Nous en sommes responsables. Nous étions obligés de faire cette expérience et nous la ferons, tous sentiments n'y peuvent rien, personne ne peut nous décharger de la responsabilité de la vie des gens. Et notre sort n'y est pour rien également.

Le vaccin doit être fait. Et tous nos raisonnements ne sont qu'une lâcheté dissimulée. La panne est un pur hasard. Et il ne doit pas cacher la régularité : notre responsabilité devant l'humanité. Makhov ment ».

Il s'étendit sur le divan. Dans le tiroir de la table il y avait une cartouche avec la seringue stérile et deux ampoules de platifiline. Balandine prêta l'oreille au crépitement de la pluie et au bourdonnement du frigo, mais il n'entendait déjà rien : son cœur lui faisait mal, il n'en pouvait plus, il n'avait qu'un visage devant ses yeux, un visage brun-foncé, comme taillé en bois nouveau, le visage de Loukéria Ivanivna Levtchenko qui se tenait au milieu d'un cimetière, les bras croisés sur la poitrine, il n'entendait que sa voix douloureuse : Mon fils... mon petit... mon malheur... Fi-i-ils !

9

L'homme vêtu d'une chemise sale brodée donna un coup de tuyau rouillé sur la vitrine. Les éclats jaillirent sur le trottoir. L'homme avait le visage fatigué. Il essuya son front trempé de sueur et fit quelques pas le long du trottoir. A chaque pas, le verre cassé craquait sous ses pieds. L'homme portait des souliers en toile, autrefois blancs, à lacets noirs. Il releva son tuyau et cassa le reste de la vitre. Ensuite, il jeta la ferraille, un fracas se fit entendre, il essuya avec la paume sa main tachée de rouille, se pencha avec précaution à l'intérieur, pour ne pas blesser son ventre, et prit un paquet de farine. Les bords du paquet étaient ourlés comme les manches de la chemise.

— Mikolka, viens ici, appela-t-il.

— La farine de blé, dit une femme en robe de chambre qui rajustait ses cheveux avec des gestes nerveux, la farine pour de bon !

Un adolescent au visage rond et plaintif ouvrit le sac. L'homme en chemise brodée prit quelques paquets dans la vitrine et les jeta dans le sac. Ensuite, il passa la main sur sa joue et regarda les gens qui se tenaient sur le trottoir.

— Et vous, qu'est-ce que vous attendez ? Prenez ! Tout va périr. Prenez, bonnes gens ! Les autorités se sont sauvées, on peut se la couler douce. Prenez tout ! Le socialisme est arrivé !

Il cligna gaiement et endossa son sac. Ses mains étaient blanches de farine.

— Allons, dit sa mère en prenant la main de Lila, ce sont des rats.

Elles tournèrent le coin. Lila ralentit le pas pour voir encore une fois cet homme gai en chemise brodée.

— Ce sont des rats, répéta la mère en lui serrant la main.

La ville était vide. Les affiches incongrues des salons de coiffure se détachaient en bleu ; Bogdan Khmel'nitski, figé sur son cheval noir de suie, tenait sa masse d'armes d'un air impuissant ; la vitre cassée se tenait sur des bandes de papier ; les ordres de l'état-major de la défense anti-aérienne jaunissaient par endroits ; les gramophones des haut-parleurs se taisaient. Dans les rues, on voyait des gens aux visages las qui portaient sur leurs dos des sacs lourds. Près du magasin d'étoffes, rue Komintern, il y avait foule. Grâce à cette foule silencieuse, la rue paraissait encore plus vide. Lila, étonnée, pressa le pas : les gens mutilés, amputés des bras, se figèrent sur le trottoir comme des statues. En s'approchant, Lila comprit la cause de ce phénomène insolite : tout le monde tenait des pièces d'étoffes. Les manchots ne s'en allaient pas, ils ne pouvaient détacher les yeux haineux de la porte du magasin. Enfin une grosse femme y apparut. Elle serrait dans ses bras un corps nu. La femme poussait

les gens en se frayant le chemin avec ce corps rose sans défense. Sur le trottoir, elle appuya le corps à la rampe de la vitrine, sortit de la poche un morceau de tissu rouge et essuya son visage. Le corps nu aux yeux bleus se tenait en garde à vous. « Mais c'est un mannequin ! » comprit Lila avec horreur.

La femme prit le mannequin à bras-le-corps et se dirigea vers la rue Saksaganski.

— Le bien ne doit pas périr, marmonna-t-elle fiévreusement en se frayant un chemin à travers la foule. Sa main dodue soutenait le derrière rose du mannequin.

— Mon Dieu, dit la mère, qu'est-ce qui se passe ? Mon Dieu...

Un garçon excité faillit se heurter à elles. Il était maigre, aux cheveux coupés ras, bronzé, vêtu d'une chemise bleue, un insigne d'Assoviakhim se balançait sur sa poitrine.

— Ils arrivent ! cria-t-il, grand bien me fasse !

Il traîna un seau plein de caramels multicolores. Le garçon s'éloignait rapidement et Lila entendait encore quelques instants le tintement métallique de l'anse contre le seau.

Lila et sa mère montaient la rue. Les caramels craquaient sous leurs pas. Au coin du boulevard Chevchenko la mère s'arrêta pour reprendre haleine. Un petit vieux en paletot au col de velours passa à leur côté. Le vieux n'était pas pressé, il regarda attentivement Lila avec ses yeux de lapin. Sa barbiche ressemblait à un flocon de coton collé à son menton à la hâte. Son paletot était boutonné, un croix d'argent balançait à son revers comme un pendule. Le vieux portait un bouquet de dahlias blancs.

— Mon Dieu, enfin, marmonnait-il.

Il avançait, cambré, la tête droite comme s'il avait oublié l'existence de son cou, il marchait, humble et

pieux, en tenant son bouquet comme on tient un cierge le soir du jeudi saint en rentrant de l'église.

— Mon Dieu, dit la mère. Ils arrivent, ils arrivent.

Depuis le Marché Juif avançaient les gens avec des mitraillettes. Ils marchaient en jetant autour les coups d'œil furtifs, ils avaient tous les mêmes têtes gris-bleu. « Ils ont chaud », pensa Lila. Ces personnes avaient la même couleur que des lézards. Quatre garçons les suivaient timidement en marchant à côté sur le trottoir. Ils ne détachaient pas les yeux des soldats. Un soldat leur fit signe d'approcher. Les gamins s'adosèrent, effrayés, au mur blanchi de la maison à un étage, au coin du boulevard et de la rue Komintern, qui ressemblait à un fer à repasser. La maison avait été blanchie avant la fête du Premier Mai (Lila connaissait bien cette maison : c'était celle de sa grand-mère, la maman de son papa). Un gamin prit son courage et s'approcha du soldat. Le soldat lui ordonna avec des gestes de prendre une caisse plate et verte.

Le vieux en paletot s'arrêta et se mit à crier en agitant son bouquet, mais personne n'y fit attention. Les soldats avançaient indifféremment en s'approchant de Lila. Des casques aux aigles blancs, des jugulaires, des fioles vertes qui ressemblaient à des thermos, des vestes déboutonnées, un ricanement étouffé. La mère s'adossa à l'enceinte du jardin botanique. Lila avait soif, elle savait que plus haut, près du mur rouge de l'université, il y avait un kiosque avec de l'eau gazeuse. Mais la mère s'accrocha aux épaules de Lila et l'attira contre sa poitrine. Le garçon qui traînait la caisse aux cartouches passa devant elles et regarda la mère avec frayeur.

— Cours chez toi, petit, lui dit la mère doucement, mais il continuait à marcher sans se retourner. Le vieux agitait toujours son bouquet, mais les soldats ne l'apercevaient pas, ils se déplaçaient d'un pas ca-

dencé et las, en serrant les mitraillettes contre leur ventre. Un soldat, souriant, aux babines molles, se détacha de ses camarades et s'approcha de l'enceinte. Il s'arrêta pas loin de Lila, mit sa mitraillette sur son dos et écarta les jambes. Lila vit sur le trottoir un ruisseau jaune. Elle voulait pleurer.

— Ne regarde pas, dit la mère, tu m'entends ? Ferme les yeux.

Le vieux marchait déjà à côté d'elles. Il tenait son bouquet comme on tient un fouet : les têtes de fleurs, qui touchaient le trottoir, balottaient sur les cordons des tiges.

— Madame, pan Krassovski est un menteur. Je vous assure, madame. Ils ne sont pas ceux qu'on attendait. On a dupé la Russie encore une fois. Et moi, je tenais pan Krassovski pour un officier honnête. Nous sommes des camarades de promotion... Croyez-moi, madame.

— Voulez-vous passer, dit la mère.

— Le corps de cadets se trouvait tout près de la gare. Je connaissais, par cœur, les sifflets de tous les trains. Le rapide de Pétersbourg...

— Laissez-nous tranquilles, dit la mère.

— Pan Krassovski a menti, madame, continuait le vieux. Le flocon de coton tressaillait, outragé. Est-ce que vous ne voyez pas ? Ils ont des fausses pattes d'épaules. Les pattes d'épaules doivent être plus larges. A part cela, les fantassins ont un liséré rouge. Avez-vous compris maintenant ? Fausses !

— Passez, dit la mère. Je ne vous touche pas.

— Madame, je veux que vous soyez mon témoin, marmonnait le vieux en s'éloignant. Il jeta son bouquet sur le trottoir.

« Plus que vingt ans sont passés, pensait Lila Riznik, mais cela restera en moi comme une maladie incurable, cela restera en moi et mourra avec moi. Je ne laisserai

cela en héritage. Que c'est bon, d'ailleurs, que ces choses-là ne peuvent être héritées ».

Lila prit dans le dessicateur un petit morceau de cerveau et le mit dans le blendeur. En y versant un peu d'eau, elle mit la fiche dans la prise. Le blendeur, tel un mixer à cocktails, se mit à chanter d'une voix aiguë et désagréable.

Les tendres cellules du cerveau humain se déchaînaient. Lila s'approcha du robinet, fit couler l'eau sur ses mains, sentit la fraîcheur à travers le caoutchouc transparent des gants. Ça allait mieux. Elle débrancha le blendeur.

— Evdokia Ivanivna ! appela Lila. Ça y est !

— Bien, répondit Dorochenko. Placez-la au frigo.

Lila transvasa l'émulsion dans le verre. « C'est bien, quand même, que je ne les connaissais pas, pensa-t-elle. C'est plus facile de travailler. Il n'y a qu'une inscription sur le verre : I. Levtchenko. Plus rien. I. Levtchenko, 26 ans, Stéfaniivka. Date de la mort. C'est bien de ne l'avoir jamais vu. Et c'est bien d'avoir son cerveau dans la seringue. Il se peut que ce morceau contient son amour, cinquante grammes d'amour transformé en suspension. J'y pense chaque fois en mettant du cerveau dans le blendeur. J'ai des univers dans ma seringue. Lozitski a raison : ce sont les mots prononcés par cet homme, par lui seul, sa tendresse, son sourire, ses rêves, ses secrets, ses souvenirs... Arrête, c'était il y a quelque trente ans... » Mais il est tard. Le souvenir s'empare d'elle comme les premières feuilles jaunes au mois de juillet, ces premiers symptômes de l'automne, s'emparent de l'été. Elles sont encore peu nombreuses, les gens ne les aperçoivent pas ou ne veulent pas les apercevoir. L'automne commence imperceptiblement, implacablement par des petits signes mystérieux : malgré les blés qui mûrissent et les abeilles rassasiées qui bourdonnent dans les vergers,

les gens veulent croire que l'été ne fait que commencer, ne fait que commencer, que le temps des vacances est devant eux, que tout est encore devant eux : les camions-citernes remuent leurs moustaches d'eau ; les trottoirs humides transpirent ; les feuilles mortes se ramassent dans les gouttières. Elles sont encore rares, ces précurseurs de l'automne. Au mois de septembre elles bruissent sous tes pas, tu marches dessus et l'odeur de feuilles mortes te bouleverse. Chaque fois quand tu penses à l'automne et à la chute de feuilles, tu te rappelles ton père. Parfois tu as envie de pleurer mais tu connais l'impuissance de ce remède contre les maladies de ce genre. Les larmes empêchent. Comme autrefois elles empêchaient à ta mère.

— Yacha, qu'est-ce que nous deviendrons ? Mon Dieu, qu'est-ce que nous deviendrons ? sanglotait ta mère.

Le père serrait les ficelles du sac-à-dos.

— Est-ce que je sais ? Pourquoi me demandes-tu ? Tout va s'arranger. Schneider dit qu'ils organisent des artels.

— Fais attention, Yacha ! Tu vas casser le bol.

— A quoi bon tout ça ? demanda le père. A quoi bon ces fraises ? Une fois en ville, je t'écrirai. Schneider dit qu'on nous déposera en Subcarpatie.

— Mon Dieu, sanglotait la mère.

Le père prenait son temps à faire le sac-à-dos. Enfin il palpa les flancs lisses du sac et le posa sur la table.

— Pleure pas, Vérotchka, pleure pas. Et ne songe pas à m'accompagner. Schneider dit que tout peut arriver. On ne sait jamais. Vous ferez mieux de rester à la maison.

— Papa, dit Lila. La Subcarpatie, c'est loin ?

— Deux paires de chaussettes. Mon Dieu, que c'est peu. Mais je t'ai donné du linge neuf que j'ai acheté

ce printemps au marché. Tu n'as pas oublié tes mouchoirs ?

— On est bien là-bas. Schneider y était en trente-neuf. On vous donnera peut-être la permission de venir me voir.

— Pourquoi tu as mis ce moignon ? Pourquoi pas la prothèse ?

— C'est mieux comme ça. La prothèse est lourde. T'en fais pas, Véra. Je t'écrirai. Tu verras, je t'écrirai aussitôt. Vous me l'enverrez dans un colis. Je m'en passerai les premiers temps. Tu vois, Véra, je ne m'en vais pas tout entier. Je vous laisse ma jambe.

Il sourit d'un air coupable, mit sa casquette, vieille, à la mode d'autrefois, une blanche casquette d'été avec une visière noire.

— Yacha, essaie de trouver ta mère.

— Je n'en suis pas sûr, dit le père. Elle prendra peut-être Brest-Litovski et la Kérossinna ensuite. Comment pourrai-je la gagner ? As-tu vu ce qui se passe dans les rues ?

— Essaie quand même, sanglota la mère.

Il s'approcha de la table, s'affala sur la chaise en écartant maladroitement son moignon, passa les bras à travers les sangles de son sac.

— Mais non, que tu es drôle. Comme si je ne voulais pas la trouver. A la rigueur, je peux leur demander. Schneider dit que les Allemands ont un ordre idéal.

— Yacha ! Lila ! cria la mère. Qu'est-ce qui se passe ?

Le père enleva son sac, le mit sur la chaise, dénoua les ficelles, en sortit le bol de confiture.

— Je m'en passerai, dit-il. Il n'y a que deux jours de route. C'est à Lila. Où est-ce que vous achetez maintenant des fraises ? Véra, je te prie, ne permet pas à Lila de sortir dans la rue. Tout le monde sait

qu'elle me ressemble. Eh bien, mon petit oiseau, au revoir.

Il avait embrassé Lila. Son visage était humide, poilu, effrayé, vingt ans, il y a plus de vingt ans qu'il est parti et Lila et sa mère s'étaient serrées contre les vitres pour le voir boiter à travers la cour. Son moignon laissait une longue trace dans les feuilles mortes. Sa jambe en cuir, aux articulations métalliques, reposait sous le lit jusqu'à l'automne 43, quand un Sonderkommando mit le feu à leur maison, mais en 43 elles étaient loin de sa maison, elles se cachaient à Kanev, chez la sœur de sa mère. Lila brisa le bol de confiture une demi-heure après le départ du père. La mère pleurait sur ce bol comme on pleure sur un mort. Le liquide doux et visqueux s'étala sur le plancher et Lila, en essuyant le plancher, se mit à lécher les doigts. « Arrête, cria la mère. Il y a du verre là-dedans ».

Il y avait une photo, jaunie comme une feuille d'automne. Même dans les rêves de Lila le père avait un visage jaune, figé comme sur la photo. Il semblait se serrer contre une fenêtre en plaque de mica pour mieux voir Lila, contre une fenêtre terne, éclaboussée par des longues pluies, l'unique fenêtre à travers laquelle il pouvait voir le monde. « Les photos de la mère jauniront également, pensa-t-elle. Il faut les refaire. Le jour de paie je ferai faire leurs portraits. Le jour de paie ? J'en doute ». La voix de Dorochenko perça les broussailles de souvenirs :

— Lila, cachez l'émulsion et lavez-vous. Il est tard. Il faut se coucher.

...Ce jour gris, irréel, humide et infini touchait à son terme. Dorochenko ne faisait pas de feu ; de temps en temps le thermostat bourdonnait doucement ; sur la table luisaient, dans la pénombre, trois cloches de verre qui cachaient les microscopes MBI-2 aux tubus

obliques serrés contre leurs corps d'acier aux dos courbés. Sur un escabeau à côté du lit de Dorochenko il y avait une centrifugeuse. Son couvercle était enlevé et on pouvait y voir les récipients en plastique qui servaient à tenir les éprouvettes. Dorochenko toucha au petit levier. La centrifugeuse se mit à bourdonner, les récipients se hérissèrent, indécis, la vitesse accrût et une roue brillant se forma au milieu. Dorochenko prit un verre et découvrit son sein.

Les traits blancs se mirent à danser dans le verre. Il lui était agréable de tenir entre ses mains une petite source de chaleur dans cette pièce froide plongée dans le crépuscule. Lila ouvrit doucement la porte, alluma la lumière. Dorochenko plaça le verre sur la table.

— Ça vous fait mal ? demanda Lila.

— Quoi ?

— Quand le bébé... quand il prend le sein.

— Non, secoua la tête Dorochenko. Un jour vous le saurez aussi... Ça fait du bien.

Lila ouvrit le thermostat et se mit à démêler ses cheveux humides en se regardant dans la glace de cuivre (à l'intérieur, les portes du thermostat étaient garnies de cuivre).

— Comment est l'eau ? demanda Dorochenko.

— Elle est chaude. Voulez-vous vous doucher ?

— Non. Je suis lasse... Je peux plus bouger.

— J'ai frappé à sa porte, dit Lila après un silence.

— Et lui ?

— Toujours le même. Il répète qu'on le laisse en paix. Il dit qu'il n'a pas faim.

— Où est-ce que vous avez mis le kéfir ?

— Au frigidaire, répondit Lila.

— Il se peut qu'il ouvre à moi ?

— Il n'ouvrira pas. Il me semble qu'il n'ouvrira pas. Vaut mieux ne pas le déranger.

— D'accord, acquiesça Dorochenko.

Lila sortit de son sac un pot de crème. En la prenant avec ses doigts, elle se mit à tâter son visage comme le font des aveugles.

— Voulez-vous de cette crème? Elle est nutritive.

— Non, merci.

— Les nerfs, soupira Lila. Après la guerre tout le monde vit sur les nerfs...

— Non, Lila, il ne s'agit pas des nerfs... Il s'agit de Makhov. Jamais je ne le croyais comme ça...

Lila ferma le thermostat, mit le peigne et le pot dans son sac.

— Ce dimanche ma tante va venir... Elle n'a pas de clé. Où va-t-elle descendre?

— Vous avez une bonne chambre?

— Trop de voisins. Nous l'avons occupée après la guerre. Notre appartement avait été brûlé.

Dorochenko mit la tête sur l'oreiller, passa les bras sous le matelas et serra de toutes ses forces les bords du lit. Elle dit ensuite sans ouvrir les yeux :

— Ilko toussait ce matin. Il ne fallait pas le laisser aller à l'école. Je ne peux pas me le pardonner. Et Ivassik a une éruption... Fédia périra sans moi.

— Vous... qu'est-ce que vous lui avez dit?

— Qu'est-ce je pouvais lui dire? J'ai menti. J'ai dit que nous exécutons la nouvelle instruction du ministère.

— Et lui?

— Il a compris, je crois. Je ne peux pas mentir. Il le sait. Il dit que j'ai une drôle de voix quand je mens...

— Et qui va rester avec les enfants?

— Il a donné le télégramme à sa sœur. Qu'elle vienne.

— Vous... vous êtes heureuse... avec votre mari? demanda Lila.

— Oui. Très heureuse.

— Je ne sortirai pas d'ici, dit Lila, je le sais.

Son visage blême et luisant se figea comme si ses pommettes et son nez busqué, son grand menton, ses lèvres pâles (Balandine interdisait de mettre du rouge à lèvres dans le laboratoire) étaient taillés dans un os.

— Je le sais, répéta Lila. Pourquoi ils se chamaillent? Cela n'a plus aucune importance. Coupable, innocent... Nous périrons tous. Sans exception. Mais moi, je ne peux pas maintenant. Je ne dois pas... C'est injuste... Voulez-vous comprendre enfin... J'ai...

Elle n'acheva pas et sortit en courant de la pièce. Dorochenko entendit les gémissements.

Dorochenko se leva, vida le lait dans l'évier et remplit le verre d'eau froide. Lila rentra en trébuchant et s'affala sur le lit. Elle sanglotait.

— Laissez, Lila. Vous ne devez pas. Calmez-vous. Rien ne vous arrivera. Vous m'entendez? A vrai dire, je ne crois pas que nous soyons contaminés. Balandine est un alarmiste. Vous le savez, n'est-ce pas?

— Oui, dit Lila en frémissant.

— Laissez, rien ne vous arrivera, vous verrez. Nous sortirons d'ici dans trois jours. Et nous en rirons ensuite. Buvez de l'eau.

— Pour vous, c'est rien. Vous avez des enfants, un mari. Et moi... Qu'est-ce que vous pouvez en savoir? Pourquoi voulez-vous me dissuader? Il n'est pas alarmiste. J'ai vu moi-même que le tube a sauté.

— Calmez-vous, sinon cela va recommencer.

— Qu'est-ce que vous en savez? répétait Lila en cachant son visage dans l'oreiller. Elle pleurait. L'oreiller et les draps sentaient les souris. Lila se mit à pleurer plus fort.

— Vous... ne comprenez rien, sanglotait-elle dans l'oreiller. Vous avez... des enfants... des enfants... Est-ce que vous pouvez comprendre? C'est pas pour moi que j'ai peur... pas pour moi... Vous comprenez?

Dorochenko écoutait cette voix altérée et étouffée.

Les mots tombaient dans l'oreiller mouillé, Lila s'étendit en plongeant la tête dans ce fouillis de paroles, en écartant les bras comme autrefois sur cette île, comme autrefois sur cette île...

...Toutes ses paroles sur les antibiotiques, la musique, les films qu'il aimait, les sonneries nocturnes des tramways, toutes ses paroles étaient fausses, elle le comprenait maintenant. S'il ne mentait pas, s'il parlait d'autres choses et pas de son amour des chansons populaires (qu'est-ce qu'il trouvait de beau dans ces vociférations soûles ?), ce n'étaient pas des mots qu'on devrait murmurer une nuit d'amour... C'est alors qu'il prit la main de Lila et dit doucement :

— Allons, j'ai la clé du canot. Et les rames sont cachées au bord de l'eau.

Les rames se trouvaient dans l'oseraie, l'eau sentait les algues, il faisait sombre. Lila jeta un coup d'œil à sa montre, mais les aiguilles n'étaient pas phosphorescentes, elle ne vit rien. Lila entra la première, elle s'assit à la poupe et plongea la main dans l'eau. Son compagnon ramait, en faisant une pause languissante à la fin de chaque coup de rames qui glissaient à la surface de l'eau sans faire de bruit, alors il se penchait en avant, levait les rames et les plongeait ensuite, doucement, comme par hasard, juste ce qu'il fallait, après quoi il se rejetait en arrière, tirait sur les rames de toutes ses forces, de tout son poids, et le canot volait vers l'île à travers les sons confus de la rivière et la fraîcheur de la nuit. Lors de l'amarrage, il laissa les rames et enlaça Lila, maladroit.

— Ouste ! sourit-elle, mais la peur et l'attente s'emparaient d'elle. Elle plongea de nouveau la main dans l'eau. L'eau était chaude. « On peut se chauffer dedans », pensa-t-elle.

Elle comprenait qu'il faudrait se déshabiller en ca-

chette, pour qu'il ne la voie pas, il est trop excité et ne lui permettra pas de plonger, elle accrochera sa robe à un osier, et le matin, quand elle démêlera ses cheveux, le doux bruissement du sable remplira la chambre.

Toutes ses paroles sur les antibiotiques se terminaient ainsi, par le doux bruissement du sable à l'aube.

Quand le nez du canot s'enfouit dans le sable, il se mit à arracher la robe de Lila.

— Attends, tu es fou, attends un instant, murmura-t-elle et disparut dans l'oseraie. Il faisait sombre, l'île était déserte et il l'attendait, ému et courroucé, il voulait courir en obéissant à l'instinct de la nuit, grimper, écraser les buissons (il se leva et regarda autour), il savait que cette île n'était qu'à lui (il ne voyait pas Lila), à lui seul, jusqu'à l'aube, et cette pensée le grisait. En ce moment, il entendit un plouf sonore.

— Diable ! pesta-t-il et se mit à courir en se frayant un passage à travers l'oseraie. Il trébucha et aperçut sa robe.

— Diable ! hurla-t-il de nouveau.

Lila résistait, elle était lisse et froide, ses seins étaient petits et durs.

— Laisse-moi, répétait-elle, laisse, tu es fou....

Elle faisait des efforts pour se libérer, mais il ne la laissa pas partir, il la tira sur le sable, il était maître de cette île et rien ne pouvait l'arrêter.

Les vagues déferlaient sur le sable, le cri roque d'un remorqueur se fit entendre, les vagues fouettaient le dos sableux de l'île, les vagues bruyantes, douces, silencieuses...

...Dorochenko s'assit sur le lit à côté de Lila. Lila sanglotait, Dorochenko caressait ses cheveux doux et humides. Le vent jetait sur les vitres des poignées de gouttes. Lila se mit sur le côté, se roula en boule en

cachant son visage entre ses mains qui sentaient la menthe du savon et le miel de la crème.

— Vous en êtes sûre, Lila ? demanda Dorochenko.

— Oui.

— Ils peuvent se tromper.

— Non, sanglota Lila. J'étais chez Vilégjanine. Il a vérifié sur les grenouilles. Combien elles m'ont coûté, ces sacrées grenouilles... Il fallait les acheter au magasin zoologique. Et il y avait foule. Je devais faire la queue et il me semblait que tout le monde me regardait.

— Et le résultat ?

— Positif.

— Sale type, dit Dorochenko. Il sait tout au moins ?

— Oui. Mais qu'est-ce que cela peut changer ? Je regrette de lui dire cela. Pour moi, ce n'était qu'une humiliation.

— Qui est-il ?

— De l'université. Ils font toujours leur stage à Kanev.

— Je le sais, dit Dorochenko. Voilà une affaire. Mais on ne peut pas abandonner. C'est un sale type. Il faut aller à l'université.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'effraya Lila. Elle sortit un mouchoir de son sac et se mit à essuyer le visage. Je n'irai nulle part. Jamais de la vie. Non, non. Jamais. Il est marié, deux enfants. C'est impossible !

— Alors il faut faire quelque chose avec vous. C'est pas trop tard ? Quel est le délai ?

— Deux mois.

— Il faut se dépêcher, dit Dorochenko. Vous êtes encore jeune, toute la vie est devant vous. Dès que la quarantaine sera terminée, je téléphonerai à Chenfalde. Il vous aidera.

— Chenfalde ? Qui est-ce ?

— C'est une de mes connaissances. Un chargé de cours. Les mains d'or.

— Non, secoua la tête Lila. Non, Evdokia Ivanivna. Je ne ferai pas cela. Pour rien au monde.

Dorochenko se leva, s'approcha de la porte, l'ouvrit, regarda dehors, ferma la porte et dit en retirant son pull par la tête :

— C'est ton affaire. Tu regretteras après. C'est un crime, de priver à l'avance un enfant de son père.

— Eh bien, dit Lila avec haine. Cela ne vous regarde pas. Ce n'est pas votre malheur. Je n'ai pas le droit de priver mon enfant de père. Et pourquoi je dois me priver d'un enfant ? De quel droit ? Vous êtes bien placée pour donner des conseils, vous avez tout ce qu'il faut à une femme : un mari, des enfants. Et moi ? Notre chef ne sait que porter les toasts : que Lila se marie. Et Lila ne peut pas se marier ! Personne n'en veut ! Lila n'est pas une beauté. Et son âge par-dessus le marché... Est-ce qu'aujourd'hui on se marie avec des telles comme moi ? On se marie avec les filles nées en 43. Et moi, en 43 je portais de l'eau. Le puits était loin, il faisait froid, il y avait un tonneau plein d'eau sur la luge. Les cordes étaient raides, couvertes de glace, mon paletot était déchiré... La semaine passée j'étais au théâtre. Devant moi il y avait une fille. Dix-huit ans environ. Un cou mince et duveté, les cheveux châtons. Ses cheveux étaient couverts de poudre. D'une poudre d'or. Et son cou était couvert de cette poudre et même la robe. Sa robe était en laine rouge. Pouvez-vous imaginer cela ? La tête dorée... On lui offrait des fleurs en entracte... Puis-je rivaliser avec ?

Dorochenko se déshabillait. Maintenant, vêtue d'une courte combinaison bleue, elle paraissait plus jeune, comme si elle avait rejeté avec son vêtement quelques années de sa vie. Elle était encore toute fraîche. Son

corps était souple et léger. Le vêtement liait ses mouvements. Maintenant ils étaient dégagés, doux, spontanés, pudiques. Dorochenko se glissa vite sous la couverture.

— Je ne peux pas me comparer à elles, dit Lila. J'étais seule et je le resterai. Cent et deux cents ans je serai seule... Je n'ai rien à espérer. Un prince ? J'en avais un. Un serrurier. Volodia. Une fois il m'avait invité au parc du 1er Mai. Il y avait un concert symphonique. J'aime ça à pleurer. Et lui, il avait dit : tout ça, c'est de la faribole. Allons plutôt quelque part dans l'ombre. J'ai failli pleurer. Celui-là, il parlait au moins de la musique. J'aime les chansons populaires, les disques de Gigli, disait-il. Et il me bourrait le crâne avec ses antibiotiques. Il travaille à l'usine des antibiotiques.

— Et l'université ? s'étonna Dorochenko.

— Il suit des cours du soir. Ils font aussi leur stage à Kanev. Il disait que nous faisons l'union de la science et de la pratique. De grâce. Vous me croyez malheureuse ? Non, Evdokia Ivanivna. Je suis heureuse, me croyez-vous ? Eh, oui, heureuse. Je le remercie. Malgré mes espérances, malgré tous ses mots que je croyais, malgré toutes ses promesses. Est-ce que je l'obligeais de me dire tout ça ? Au bout du monde... A quoi bon ? Mais je suis heureuse malgré tout. Je ne suis plus seule. Je ne suis plus seule, c'est ce qui compte. Nous sommes deux. Quand je pense à lui, la joie me donne le tournis.

— Couchez-vous, dit Dorochenko. Couchez-vous, Lila. Il vous faut dormir maintenant.

— D'accord, dit Lila docilement. Mais je ne pourrai pas. Je ne songeais jamais de passer la nuit dans mon laboratoire. Chez moi, j'ai une veilleuse accrochée au mur. Je me couche, je fais marcher la radio et

j'écoute. J'ai une belle chambre. Un sofa, une étagère. Il est vrai que j'ai trop de voisins. Mais ce sont des gens bien. Nous sommes en bons termes. Et voilà... Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant? Penser à la mort?

— Laissez cela, Lila, dit Dorochenko brusquement. L'être humain n'a pas le droit d'accorder une telle importance à la mort. Il manquerait de dignité.

Il y eut un silence. Dorochenko demanda :

— Vous n'avez encore rien acheté? Pour le petit.

— Non, dit Lila.

— J'ai vu une très belle couverture. Bleue, en laine de chameau. Pour un garçon.

— Et si ce serait une fille?

— Prenez la bleue. Vous pourriez la changer à la rigueur. Et où est-ce que vous le baignerez?

— Dans ma chambre, dit Lila. Y a toujours des courants d'air dans la cuisine. Et dans la salle de bain on garde les pommes de terre.

— Tout ça, ce n'est rien. Quand mon Ilko est né, nous habitions un foyer. Savez-vous où? Près du planétarium. Mais je le baignais chaque jour. C'était un vrai polisson. Il regimbait de toutes ses forces. Comme il tapait du pied dans l'eau! Tous les murs étaient éclaboussés. Nous avions une cuve en zinc... Un vrai polisson.

Elle rit.

— Je n'aime pas des cuves en zinc. Lila enleva son pull. Je préfère une baignoire émaillée. Elle est plus belle. Nous en avons une dans le couloir.

— Les meilleures sont en bois... Elles gardent la chaleur... et elles sentent si bon!

— Cela se voit déjà? demanda Lila en se tournant devant Dorochenko, ses bras potelés serrés contre les seins.

— Allez vite au lit. Vous prendrez froid après la douche. Votre taille est tout à fait normale. Telle une guêpe. Couchez-vous.

Quelque temps elles gardaient le silence en écoutant siffler les trains.

— J'aime voyager, soupira Lila. J'aime les gares. L'odeur de sciure, de tabac, le va-et-vient des porteurs... Les gens achètent dans les kiosques les bouquins inutiles... Je voudrais tellement aller quelque part.

— Andri était allé dans la région de Nikolaév, dit Dorochenko. Tous les étudiants de l'université étaient allés dans un kolkhoz.

— Quel temps fera-t-il demain ?

— Je l'ignore. J'ai dit à Fédia que demain Ilko ne doit pas sortir. Ilko m'a dit quelques mots... il toussait.

— Je voudrais tellement qu'il fasse soleil !

— Et dans la région de Nikolaév il fait beau. Andri a écrit une lettre.

— Oui, soupira Lila. C'est le sud. Voulez-vous que j'éteigne la lumière ?

— Je ferai ça moi-même. Restez au lit. Il fait froid.

Dorochenko se leva et coupa la lumière. Avant de se coucher, elle regarda par la fenêtre.

— Il ne dort pas. Il faudrait quand même lui donner du kéfir. Il n'a rien mangé depuis le matin.

— Personne ne peut l'obliger à faire quoi que ce soit, répliqua Lila. Il est si têtû... Rien ne lui arrivera. Bonne nuit.

Dorochenko se glissa de nouveau dans le lit, contente de retrouver le chaud conservé par les couvertures. Elle resta longtemps à veiller, les yeux grands ouverts ; les larmes qui coulaient vers les commissures de ses lèvres réchauffaient ses joues.

...Igor ne dormait pas. Il était trois heures du matin. Makhov ronflait et Igor pensait que ce ronflement sonore se serait fait entendre sous toutes les tentes pendant le bivouac de nuit. Ils prenaient toujours en montagnes les tentes de percale dont les parois argentées laissaient passer les sons aussi bien que l'eau. Tout le monde serait fâché contre Makhov, on pourrait même le caricaturer sur un journal mural ou bien une bonne dizaine d'artistes amateurs imiteraient son ronflement et l'écho se répandrait dans les montagnes dont les contours nets se devineraient dans la nuit (le ciel au-dessus du camp des alpinistes est toujours un petit lopin aux bords raboteux parsemé d'étoiles lumineuses).

...« Voilà une sérénité de l'âme, pensa Igor avec respect. Voilà un vrai courage. Une trempe de guerre. Il dort. Pourquoi ne puis-je pas faire autant ? Il existe un sommeil léthargique. Moi, j'ai une insomnie léthargique. J'ai peur. De quoi ? Manquer le début ? »

Il passa en revue les symptômes de la maladie de Jossier : l'affection se développe successivement, la température monte, un malaise, le mal de tête, troubles de déglutition, une hydrophobie. Tout cela ressemble à la rage. Ensuite, c'est la paralysie... Et ensuite...

Igor essaya de ravalier la salive, mais la langue lui râpait la bouche. Il sentit qu'il transpirait. La gorge était sèche. Igor rejeta la couverture, se leva. Tâta, sur la table, la bouteille avec le reste de kéfir. La porta à la bouche. Le liquide acidulé remplit sa bouche. Igor prit quelques gorgées avec avidité et remit la bouteille sur la table. Il se coucha à nouveau, rassuré et presque heureux. Makhov ronflait toujours. « C'est un vrai homme, pensa Igor, il s'est montré un homme fort. Il s'est conduit en brave ».

« J'aime sa force, son aplomb, son indocilité, puisque l'homme doit savoir protester contre... cela n'a pas d'importance, mais l'homme ne doit pas se soumettre et Balandine l'a enfin senti. Makhov appelait les choses par leurs noms, rien de plus. Il n'a pas tous ces sentiments derrière lesquels les autres cachent leur veulerie et leur faiblesse. Mais son immobilité, c'est trop. Il peut contracter une hypertension. Ce visage impassible avec une incendie à l'intérieur. Un vrai homme ».

Igor se leva, mit ses souliers froids et sortit dans le couloir. Il faisait noir, le froid était humide, quelques points scintillaient sur le mur. Igor s'approcha : c'était la lettre «T» et les chiffres du cadran. « Un vrai sous-marin », pensa-t-il en décrochant (la lampe rouge clignota) et composa le numéro B4-75-60.

Igor attendit longtemps. Il imaginait Sotnikov se réveiller, regarder le téléphone, gratter sa poitrine poilue, descendre du lit et se traîner à travers la chambre.

— C'est toi, misérable ? entendit Igor une voix de femme. Veux-tu enfin me laisser en paix ? Retiens-toi bien : tout est fini entre nous et pour de bon ! Fini ! Et si tu téléphones encore une fois, j'appelle la milice. Compris ?

Elle raccrocha.

Igor se remit en route en tâtant le mur. L'angoisse qui s'empara de lui pendant qu'il écoutait la voix de cette femme inconnue ne s'était pas apaisée : il comprit que cette incertitude, cette marche à tâtons avaient une explication. Non, il n'avait pas peur de trébucher. C'était un sentiment connu, presque mystique, il l'éprouvait parfois en descendant dans une cave : il avait peur de heurter un corps. Igor tâtait convulsivement le mur en cherchant l'interrupteur, mais n'y parvenait pas. Un long gémissement se fit entendre. Ce n'était pas un cri strident, mais une plainte, la douleur et la

peur de la mort. « Balandine ! » comprit Igor en appuyant sur la porte fermée du bureau. Elle ne cédait pas. Igor savait qu'il y avait une clé, il passa sa main du haut en bas et faillit crier de douleur : il toucha un clou. Enfin il tâta la clé. Il la tourna de droite à gauche, mais sentit que la porte se ferma (il oublia que la serrure était montée à l'envers), alors il tourna la clé dans le sens de l'aiguille d'une montre et la porte s'ouvrit. Igor entra dans le bureau (l'obscurité y était accablante) et se heurta contre un corps. Il ne s'étonna point, il était préparé à cela. Un nouveau gémissement, court et désespéré, se fit entendre dans l'obscurité. « Il agonise », s'effraya Igor. Il appuya le bouton de la lampe.

Il vit Balandine prosterné sur le plancher entre le divan et l'étagère. Ses jambes molles aux talons jaunes et aux orteils osseux étaient pliées sur le divan. Il était en pantalon de pyjama et en maillot de corps bleu, ses yeux étaient grands ouverts, il regardait Igor d'un œil scrutateur sans sourciller et son visage plat au nez épaté et aux sourcils touffus ressemblait à l'image impassible et insouciant d'un dieu païen.

— Mikola Pétrovitch, murmura Igor en s'agenouillant devant Balandine. Il prit son bras lourd et lui tâta le pouls. Le rythme cardiaque était régulier. Qu'avez-vous, Mikola Pétrovitch ? Vous m'entendez ?

Balandine ne disait rien, ne bougeait pas, son regard était fixe. Igor essaya de le soulever. Balandine se mit à gémir en serrant ses mains contre la poitrine, s'accrocha à son maillot et tira de toutes ses forces, le maillot craqua. Le corps de Balandine était mou, moite de sueur, Igor s'efforçait de le lever mais n'en arrivait pas.

— Laissez, gémit Balandine, c'est le cœur... ne me touchez pas....

— Un instant, dit Igor, je vais appeler Sergui.

— Il ne faut pas, marmonna Balandine en haletant. Je suis bien comme ça... Je ne veux personne... Je ne veux pas lui...

Igor le prit par le dos, le souleva avec effort (les jambes tombèrent sur le plancher avec fracas) et le reversa sur le divan. Ensuite, il leva ses jambes. Balandine haletait en portant la main gauche à la gorge comme si un spasme l'étouffait.

— Mikola Pétrovitch, vous m'entendez ? Qu'est-ce que je puis faire pour vous ? Avez-vous de la nitroglycérine ?

— J'ai mal, bougea Balandine.

Igor s'élança vers la table. Il y avait quelques livres, l'aperçu dédicacé de la thèse d'Assia Zelditch, un briquet et une grande photo des gens souriants sur le fond de l'université de Moscou.

— Dans l'armoire, prononça Balandine.

Igor trouva une cartouche d'acier, en sortit la seringue et cassa le bout de l'ampoule. Il tira la peau du bras de Balandine et y introduisit l'aiguille de la seringue remplie de platifiline. Balandine ferma les yeux et s'étendit sur le divan ; respiration calme, pouls 54, rythmique, remplissage faible ; Igor ramassa la couverture et couvrit Balandine. Il aperçut que sa paume était couverte de peinture sombre. « Du sang », comprit-il.

— Rentrez, dit Balandine. Je me sens mieux.

— Je n'irai nulle part, bougonna Igor.

— Allez. Je peux rester seul.

— Taisez-vous, dit Igor.

— Il aurait fallu prendre du validol.

— Oui. Il aurait fallu.

— Mais je n'en ai pas.

— Et du pantopon ?

— Non plus.

— Dommage. Et si ça recommence ?

— Je ne supporterai pas... Je n'ai plus de forces.

— Vous supporterez, dit Igor en s'installant dans le fauteuil.

Balandine somnolait. Igor ne le quittait pas des yeux. La couverture se soulevait régulièrement.

« Notre profession est incompatible avec la force, pensa Igor. Au fond, nous sommes voués à la défaite. Nous étions restés pantois devant les moribonds de Stéfanivka. Nous étions des observateurs indifférents dans la salle de dissection quand le prosecteur sciait le crâne et en tirait le cerveau. En choisissant le métier du médecin, nous sommes condamnés à l'impuissance : l'homme est mortel. Et nous sommes voués à faire face aux souffrances, à la défaite inévitable. Mais je veux vaincre ».

Balandine somnolait toujours. Igor tâta son pouls. Tout allait bien. L'action de platifiline se faisait sentir.

« Vaincre ! songeait Igor en ramenant ses genoux contre la poitrine et en serrant ses jambes dans ses bras. Celui qui avait respiré l'air des sommets au-dessus des nuages déchirés par des roches aiguës, qui avait vu sous ses pieds les aigles pareils aux petits points noirs, qui avait admiré les bosses ciselées de l'Elbrouz et le bleu de la mer au loin, qui avait entendu les éclats de rire de ses camarades et le hurlement du vent, celui-ci savait vaincre. Vaincre ! »

— Vous dormez ? demanda Balandine.

— Je n'ai pas sommeil.

— Je n'ai plus mal, dit Balandine en respirant. Allez vous coucher.

— Je ne veux pas.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures vingt.

— Quel temps fait-il dehors ?

— Il pleut à verse.

Balandine scrutait le plafond. Il tira la couverture jusqu'au menton en découvrant ses pieds momifiés. Igor voyait son profil jaunâtre, son cou fort et la pomme d'Adam qui remuait.

— Ne croyez-vous pas, dit brusquement Igor, qu'il existe déjà trop de gens qui ont appris à passer au-dessus de tout : fût-ce un homme ou leurs convictions ? D'après moi, c'est la plus redoutable arme du vingtième siècle. Et pas la bombe atomique.

Balandine tourna sur le côté pour mieux voir Igor. Il plia ses jambes en les cachant sous la couverture.

— Que tu es naïf, dit-il en forçant un sourire. Ces gens-là ont toujours existé.

— Donnez-moi votre pouls, dit Igor.

Il comptait en suivant la trotteuse.

— Soixante dix-huit.

— Bon, fit Balandine. Couchez-vous. Vous voyez que je vais mieux.

— Je resterai un peu avec vous. Je n'ai pas sommeil. Un froid de canard.

— Demain on fera marcher le chauffage. Bilan m'a promis. On a installé un fourneau à gaz automatique, mais il ne fonctionne pas.

— Voilà ce qui me met en colère, dit Igor en allongeant ses jambes engourdies. On parle de l'ère des spoutniks, du cosmos, de l'électronique, de l'atome. Et nous sommes ici à cause d'un sacré tuyau... J'ai des copains, des physiciens. Protons, neutrons, réacteurs... En trente ans ils deviennent les docteurs ès sciences. Ils se moquent de moi. Ils disent que nous sommes des couturiers et pas des hommes de science. « Nous découvrons de nouveaux éléments et vous êtes incapables de guérir un rhume... »

— Qu'ils causent ! s'enragea Balandine. Je ne les supporte pas, vos physiciens. L'ère du cosmos ! Coquins ! Dans les villages, les enfants meurent de la

diarrhée... Il manque de chiottes. Et les bains sont presque introuvables. Voilà un cosmos ! Pour eux, les choses sont cent fois plus faciles. Deux cents fois. On construit une ferraille et on y fait danser des particules. Et on en est fier. Et nos lapins crèvent pour des raisons inconnues. Nous ne savons rien. Et vos physiciens en ont plein le dos... Et le fric en pagaille. Est-ce qu'on peut comparer... Moi, pour ma chambre, j'ai couru toute la ville comme un chien enragé. Je mendiais chaque vis, chaque tuyau. Combien d'alcool pour un seul caoutchouc ! Mais nous devons être fiers ! Ne me parlez pas du complexe d'infériorité. Nous sommes les gens qui pratiquent un métier le plus utile au monde. Surtout les pédiatres. Passez-moi une cigarette, s'il vous plaît.

— Vous ne devez pas.

— Donnez. Quelle différence.

Il frotta une allumette et alluma sa cigarette en protégeant la flamme par le geste coutumier contre le vent. Il sourit.

— Ma Marinka est impayable... Quand elle avait deux ans, elle m'appelait oncle maman. Elle me voyait pas souvent. Tantôt les déplacements, tantôt la bibliothèque. Mais à Yalta nous étions inséparables.

— Je n'aime pas Yalta. Y a trop de monde là-bas. Je préfère Miskhor.

— Et moi, je m'y plaisais. Un endroit merveilleux.

— Miskhor est meilleur.

— Nous étions bien à Yalta. Ma femme en était ravie.

— Avez-vous été au Grand Cañon ?

— Non.

— La truite y est du tonnerre.

Il s'était souvenu comment c'était : Svetlanka marchait en avant, son pantalon lui moulait les cuisses à merveille. Igor portait son sac-à-dos. En descendant

la Yaïla ils s'étaient approchés d'un ruisseau, s'étaient agenouillés, avaient plongé leurs visages dans l'eau et avaient apaisé leur soif. Ensuite, ce fut le déjeuner sur l'herbe. La pierre au milieu du ruisseau était couverte de barbes vertes qui flottaient autour, sa tonsure rouillée qui sortait de l'eau était chauffée au soleil. Igor avait jeté des cailloux dans l'eau. Les gouttes qui étaient tombées sur la tonsure s'étaient évaporées en un clin d'œil. Après ils s'étaient mis en route. Le défilé s'était rétréci à tel point que ses parois abruptes ressemblaient aux meules géantes. Igor et Svetlanka avaient eu la chance d'y entrer à un moment unique et exceptionnel de silence total, il y régnait un silence profond et humide des vieilles roches, des broussailles et du ruisseau qui, à peine visible, remplissait les bains ellypsoides creusés au fond du défilé dont les rondeurs étranges avaient évoqué les formes idéales des certains êtres fuselés. L'eau avait été limpide. Il avait appelé Svetlanka et ils s'étaient arrêtés devant un bain. Igor avait caressé les cheveux chauds de Svetlanka qui sentaient la douceur de la vigne qu'ils venaient de quitter. Les petits poissons argentés avaient plané dans l'eau.

— J'ai rencontré à Yalta mon chargé des opérations.

— Lui avez-vous parlé ?

— Non.

Balandine dévisageait la vitrine de l'atelier de photographie. Velta et Marinka achetaient des pêches. « Les gens adorent se faire photographier, pensait Balandine. Ils aiment paraître beaux ». Il s'était souvenu de la photographie en prison. Profil. Face... Au suivant ! Et là, c'étaient les douces femmes aux visages retouchés, sans aucun défaut : ni boutons, ni rides, ni commissures, aucuns détails qui font l'individualité humaine. Je deviens bilieux, se dit-il, ça m'est égal. Quels braves marins. Et ce garçon, quel beau visage

il a. Si c'était le mien ! Mais pourquoi faire ? C'est bien que Marinka tient de Velta. A Dieu ne plaise une fille-boxeur. Encore des cheveux bouclés. Une chemise, tel un jardin botanique. Une cravate nouée de travers. Une vareuse. Oh ! quelle beauté ! C'est presque anormal. Il dirigea son regard et tressaillit : les fentes des yeux perçants, les lèvres minces, un visage standard comme une pièce de cinq kopecks. Et le toupet, ce toupet lissé soigneusement. Les oreilles décollées. C'est lui. Qu'est-ce qu'il fait ici ? Se repose après ses activités justes ? Il était venu régulièrement pour l'analyse des urines. Avec la même régularité il avait procédé aux perquisitions. Albumine, 5-6 érythrocytes dans le champ visuel ».

— Il vous a soumis ?

— Oui.

— Il croyait peut-être que tout ça se faisait en bonne justice.

— Peut-être, haussa les épaules Balandine. Il faisait son boulot. Et nous faisons le nôtre. L'essentiel, c'est ne se douter de rien. Le doute est l'ennemi numéro un. Il faut avoir un but. Et rejeter le secondaire. Chacun doit avoir un but. Un rêve. Fût-ce qu'une chimère. Et y avancer sans craindre rien. Tels sont les vainqueurs. On ne les aime pas, on les déteste, mais on les estime.

— Comme il fait froid, soupira Igor.

— Allez-vous coucher, dit Balandine. Il fait jour.

— D'accord, se leva Igor. J'éteins la lumière ?

— Non. Allez. Mais faites attention à ne pas réveiller les femmes.

— Voulez-vous de l'eau ?

— Non.

— Je m'en vais. Bonne journée !

— Merci, Igor. J'avais un mal de chien. Merci...

— De rien. Vous m'avez fait peur.

Igor, tout gelé, sortit doucement du bureau de Balandine.

Makhov sifflait doucement du nez. Igor se coucha dans le lit froid, il n'essayait même pas de se pelotonner. Il mit les bras sous la tête, s'allongea, en appuyant les pieds contre les barres nickelées et se mit à étudier la carte de l'Ukraine : un rectangle sombre qui se distinguait déjà dans la lumière grisâtre du matin. Igor essayait de deviner les contours écumeuses de la Mer Noire et le lopin de Crimée sur cette surface limpide. Il évoquait la traverse de Djougourtoulutchat, les braves gars de « Spartacus » qui avançaient sans se retourner. Qu'est-ce qui les faisait avancer ? C'était autre chose que le désir ambitieux de « faire » maître ès sport et obtenir un petit insigne argenté. « Et qu'est-ce que fait avancer Balandine ? Quelle est cette force, d'où vient-elle ? »

11

Igor se réveilla à huit heures trente. Devant lui, c'était l'Ukraine, aux couleurs rose et verte de ses régions, traversée de chemins de fer, de routes et de rivières, pointée de villes et de villages. Igor tira son œil du doigt : les contours flous de la carte devinrent nets. Igor comprit où il se trouvait, rappela les événements d'hier et de cette nuit.

Le lit de Makhov était vide.

Igor aperçut par-dessus sa couverture une veste ouatinée qu'on mettait lors des grands froids pour faire la navette dans la cour.

L'air était lourd. Quelqu'un tapait sur les tuyaux de chauffage central.

— Réveillé, constata Makhov en entrant dans la pièce. Il était en maillot de soie et se frottait les épaules si énergiquement qu'elles étaient rouges.

— Quoi de neuf à la maison ?

— Monsieur est servi. Mais la garniture est moche. Les pâtes, informa Makhov. Y a aussi du cacao et des gâteaux.

— Alors, c'est fini. Si on commence à nous nourrir de cette façon...

Makhov étendit la serviette sur le dossier du lit et enfila sa chemise rayée. « Où est-ce qu'il trouve des chemises aussi moches ? se demanda Igor. A moins qu'on les lui offre ».

— Bien dormi ? demanda Makhov.

— Hélas ! grimaça Igor. La nuit, c'était une asile d'aliénés.

— Pourquoi ?

— Notre chef a failli clamser. Accès de sténocardie.

— Ah ! fit Makhov.

Il boutonna soigneusement sa chemise, rectifia le col et jeta sur son cou une cravate grasseuse. Le lit de Makhov était déjà fait à la militaire. Les coins du coussin se dressaient, fanfarons, comme les cornes de la papakha d'un colonel.

Igor posa ses pieds nus sur le plancher, s'étira et annonça :

— Non, messieurs. Je n'ai pas l'intention de faire mon lit.

— Laisse, dit Makhov.

— Procédons à l'hydrothérapie, déclama Igor.

— Que tu es maigre, dit Makhov avec envie. Tu bouffes comme un éléphant et tu es efflanqué comme un hareng saur. Et moi, je dois me refuser du farineux. Je ne touche pas aux gâteaux.

— Bravo ! Tu es un dur à cuire. Une volonté de fer. On pourrait te lancer dans le cosmos. Tu es mûr pour cela.

— Tu es trop gai, sourcilla Makhov, soupçonneux. Prends garde, ça ne promet rien de bon.

— As-tu jamais fait une assension ? demanda Igor. Même une seule fois ?

— Non.

— Alors tu ne comprendras pas.

— Peut-être.

Igor mit sa chemise de laine, se frappa le ventre et dit avec un soupir :

— Curieux de savoir, qu'est-ce qu'on va écrire après dans les journaux ? Né dans une modeste famille de paysan... Les mérites du feu S. O. Makhov ont été hautement appréciés, il a été décoré d'un diplôme d'honneur du comité local d'une société civile... J'ai des doutes seulement sur la formulation : ce sera à la suite d'une longue maladie ou d'une mort subite ? Et l'une et l'autre est fausse. Une longue maladie veut dire un cancer et la mort subite suggère la pensée d'une épidémie d'infarctus. La mort tragique pas meilleure. On dira que les ivrognes sont tombés en panne. Ils se donneront de la peine à formuler...

— T'en fais pas, conseilla Makhov.

— Si tu savais, Makhov, comme je me maudis.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai quitté Dombaï. On m'y proposait un emploi. Médecin du camp d'alpinistes. Un chalet dans les montagnes, les edelweiss, les prairies alpestres, les belles filles modernes, la teneur élevée en rayons ultraviolets. Une vie ! Et un salaire. J'aurai pu vivre cent-cinquante ans. Imbécile !

— Mais pourquoi tu te maudis ?

— Laisse, Makhov. Je connais la chanson. C'est à devenir fou.

— Il a réussi à t'apitoyer ? sourit Makhov, compréhensif. Et toi, tu deviens larmoyant. Un alpiniste... Un mouflon !

— Un mouflon, moi ? D'accord. Au moins, c'est un animal noble. Mais j'en ai marre des fortes persona-

lités. Toi, Gengis khân, Balandine... La race canine. On est mieux dans les montagnes... On se sent plus pur... Sans vous.

Makhov ne répondit rien. Il arpentait la pièce en diagonale, ça faisait quatre mètres et demi, il comptait machinalement ses pas, il se déplaçait sans hâte entre ces murs blanchis aux panneaux gris, dans cette pièce éclairée de la lumière tamisée du matin automnal, garnie de meubles colorés en blanc. Les lits y étaient incongrus, surtout le lit défait d'Igor. Makhov s'arrêta, regarda Igor.

— Dans la vie, on ne peut pas être un Jésus Christ. Un jour Chourka Smirnov et moi, nous avons fait un prisonnier. En quarante-cinq. Il nous montre une photo. Frau, Kinder. Nous versons les larmes d'attendrissement. Eh bien, c'est la victoire après tout. Allons, va jouer de tes jambes... Il trotte, il trotte dans le bois voisin. Et y décharge sa pétoire. Chourka tombe raide mort. Compris ?

— Qu'est-ce qu'il a déchargé ? s'intéressa Igor, railleur. Son rectum ou son doigt ? A d'autres...

— La mitrailleuse. Mouflon. C'était son copain... Il l'attendait.

— Maintenant c'est mon tour. La soirée des mémoires. On était à Bilalakaï. Cet été-là. Guila Pogrébniak était le premier de cordée. Il ne pouvait pas prévoir. La neige s'était effondrée tout d'un coup. Epais-ses ténèbres ! Il n'avait pas mesuré. Il avait cru qu'on passerait. On s'était blotti, on respirait à peine. Guila dit : « Sus ! Tabassez-moi. Une baffe au moins. Vous regretterez ça si on va clamser ». On se taisait. Un jour, deux jours, le troisième, ce fut l'anniversaire de Guila. Il y avait avec nous une fille, Galka Kalaïduk. Première classe. Elle sort une boîte de lait condensé. « Guilechka, bonne anniversaire ! » Elle l'embrasse. Nous le félicitons. Nous ouvrons la boîte avec du piolet

et nous buvons sa santé chacun son tour... Le quatrième jour, il y avait du soleil. On s'était remis en route.

— Une romantique bon marché, dit Makhov avec mépris.

— Quelle romantique ? Mouflon. Nous sommes reliés par une corde. Nous devons nous tenir ensemble... Je vais me laver.

Dans le couloir, Igor rencontra Balandine. Sa blouse était tachée de rouille, ce qui étonna Igor : la blouse du chef était toujours d'une blancheur impeccable. Balandine avait les traits tirés, les cheveux ébouriffés et la barbe d'un jour. Balandine regarda Igor sans le voir, passa à côté, se retourna :

— Vous... n'avez pas raconté ?

— Quoi ?

— Les événements de cette nuit.

— Non, mentit Igor.

— Ne dites rien à personne.

— D'accord.

Balandine baissa la tête pour montrer que la conversation était terminée et reprit son chemin vers la pièce sérologique. Igor s'aspergea le visage avec de l'eau qui sentait le métal et s'essuya.

— Bonjour, dit-il en apercevant Dorochenko. Elle sortit du contage avec un support à éprouvettes. Elle portait sa blouse blanche, un fichu enfoncé cachait ses cheveux. Elle avait mauvaise mine.

— Avez-vous bien dormi ?

— Le toit coule, soupira-t-elle.

— Il faut le réparer.

— Oui, je vais téléphoner à la ferblanterie. Sa voix et ses gestes révélaient la fatigue.

— Je ferai ça. Makhov me donnera un coup de main.

— Bon, s'anima Dorochenko. Essayez, je vous prie. Le plafond est tout mouillé. Il peut s'écrouler d'un moment à l'autre. Le chef va devenir fou.

— D'accord. Ne vous alarmez pas. Qu'est-ce que vous avez là ? Le vaccin ?

— Le vaccin. Une nouvelle série. Aujourd'hui nous allons immuniser d'après le nouveau schéma. Ossadtchy l'a proposé. Je lui ai dicté le protocole pendant une bonne heure.

— Etiez-vous au vivarium ?

— Bien sûr, dit Dorochenko.

— Vivants ?

— Pour le moment.

— Ils survivront, dit-il.

— J'ai peur qu'on fasse de vains efforts.

— Non, ils ne sont pas vains.

— Prenez garde, avertit Dorochenko, l'échelle est mouillée.

Igor appela Makhov et ils sortirent dans la cour derrière la maison. La cour était petite, entourée d'un grillage, en été on y faisait paître les lapins, et maintenant c'était un stock de cages cassées, de restes de caisses qui avaient contenu des thermostats venus de Berlin (Apparatenbau, Schulz und K°), il y avait aussi des cartons qui avaient servi à emballer des œufs et le vieil appareil Koch qui avait fait ses 60 ans de service. Igor et Makhov traînèrent l'échelle boueuse vers la porte du grenier.

— Assure-moi, dit Igor. Mais en toute conscience.

— Comment ça ?

— Quand je vais dégringoler, cours chercher un matelas.

— D'accord, grimaça Makhov. Mais fait vite, j'ai froid.

Igor grimpa en haut, ouvrit la porte et plongea dans le noir du grenier. Il sentit l'odeur d'argile brûlée, ce relent d'incendie des vieilles maisons. Au faîte, il se redressa. La lucarne tamisait une lumière diffuse. Igor aperçut le trou ruisselant. Le toit résonnait sous

le roulement de pluie. Igor regarda autour en examinant le bric-à-brac qui pourrait servir. Enfin il trouva un morceau de fer-blanc.

— Makhov, cria-t-il. Est-ce que tu sais quelle est la différence entre un optimiste et un pessimiste ? As-tu participé jamais à des fouilles archéologiques ?

— Dépêche-toi, bougonna Makhov. Je suis congelé.

Igor apparut sur le toit. Le panorama d'une ville éternelle, millénaire s'étendait en bas. La ville était parcourue par des voies ferrées, telles les cordes tendues en acier chromé qui gardaient l'écho des trains qu'on ne voyait plus. Le haut du panorama était rempli d'air, dont la masse lourde, percée par des trajectoires vitreuses du pluie, n'avait pas de limites. Igor reconnut le contour de l'église catholique : deux tours, élancées comme deux crayons bien taillés. Il s'y était trouvé tout garçon, après la guerre. A l'intérieur, l'abandon sonore, le crottin, la paille pourrie et, dans le nef, un ange sculpté au visage beau et douloureux. Dans les couvertures il y avait des trous béants qui ressemblaient aux traces des bombes non-explosées, mais ce n'étaient pas des bombes, c'étaient des cœurs arrachés des cloches qui avaient percé la maison de Dieu de part en part, comme des flèches vindicatives des païens. Igor reconnut le Mont Tcherépanov et le saut-de-ski qui dominait bêtement la ville au climat tempéré où l'hiver est doux et où il n'y aurait jamais de bons skieurs. Igor était monté une fois au sommet de cet ouvrage qui grinçait et chancelait et s'était extasié alors en voyant les vastes espaces blancs. Et là, derrière la montagne, coulait Dniepr, c'était son domaine. Le vent d'en bas refroidissait la rivière renfrognée, elle se couvrait de petites rides grises qui ressemblaient aux ardoises. La rivière, cachée sous ce toit écailleux, fonçait ses eaux, comme elle le faisait aux temps les plus reculés, le long des escarpements

touchés par la rousseur automnale avec des points verts et dorés des coupoles de la Laure.

Igor ajusta à la diable le fer-blanc et sauta de l'échelle. Il laissa passer Makhov devant lui et ferma la porte du vivarium. En arrivant devant la pièce des laborantins, il frappa.

— Entrez, dit Lila.

— Eh bien, ça va ? demanda-t-il. Le plafond n'est pas tombé ?

— Pas encore.

— Maintenant il va tenir.

— Attendez un instant. Je vais servir le déjeuner.

Lila, devant le microscope, examinait les préparations du cerveau. Lila était irremplaçable lors de la fixation du complément et la rétention de l'hémagglutination, elle était le chef des cultures des tissus, ces cellules-saintes nitouches placées dans les vaisseaux-matelas. Elle dirigeait les virus qui pénétraient dans le tissus étalé sur le verre et qui l'exterminaient comme une horde barbare, acharnée et impitoyable. Elle connaissait le fonds et le tréfonds du comportement des embryons de poules, ces petites citernes biologiques qui gardaient les réserves de virus. Elle avait des mains de fée, personne ne pouvait mieux qu'elle faire un prélèvement de sang à partir du cœur d'un cobaye ; elle avait les gestes précis et un toucher infailible ; elle sentait le battement du petit cœur en plaçant le doigt sur la poitrine chaude du cobaye, tâtait la peau entre les côtes, introduisait l'aiguille. Une fois dans le cœur, l'aiguille commençait à battre en mesure et un filet épais et indolent de sang rampait dans la seringue.

Pourtant, Balandine houspillait Lila qui refusait de passer les examens d'entrée à l'institut de médecine. Les années passaient et elle restait toujours une préparatrice qui touchait 75 roubles par mois, et il fal-

lait manger, payer la chambre, se rendre au conservatoire et les escarpins italiens couleur cerise aux bouts pointus et aux talons éguisés comme des instruments de torture coûtaient 45 roubles...

Lila répétait : « Je ne veux pas. Je ne sais rien. Je suis incapable de retenir les formules. Je ne sais pas où il faut mettre les virgules ».

Les lits longeaient le mur en dégageant l'accès à la table. La pièce sentait une odeur de parfum fruité. « Dans une semaine, ces femmes vont décorer leur chambre de broderies », pensa Igor en prenant du pain.

...Makhov, à sa table, broyait du noir devant sa célèbre chemise « Mes propres études ». Makhov y gardait les protocoles des essais, le bouquin effiloché sans couverture de Maupassant, les photos d'Irina Skobtseva et de Marina Vladi, l'article dédicacé d'Ossadchy « Les bases théoriques de liquidation des maladies contagieuses », les brouillons des thèses et quelques articles de journaux consacrés à l'économie de la production : Makhov suivait les cours des problèmes économiques. Tous les médecins fréquentaient le séminaire « Matérialisme dialectique dans la biologie et la médecine », mais Makhov s'inscrit au cercle économique dirigé par Isiaslav Ivanovitch Kizimenko qui fermait les yeux sur son absence aux cours.

Il noua les ficelles de la chemise.

Igor entra en sifflant.

Makhov ne bougea pas. Il resta assis, son menton appuyé contre le poing. Derrière la fenêtre, la vie continuait son train-train habituel : le palefrenier patageait avec ses bottes de caoutchouc et son chapeau de feutre taupé ; un poulain, fou de joie, bondit de l'écurie et galopait dans la cour ; deux préparatrices passèrent sous les fenêtres du laboratoire en secouant mélancoliquement les bouteilles remplies de sang de

mouton ; les boulettes de verre destinées à empêcher la coagulation, dansaient à l'intérieur ; les ballots de foin, apportés il y a quelques jours, traînaient sous la pluie, perdant leur arôme de miel.

« Comme je voudrais tout quitter, pensa Igor, m'en aller sans me soucier de rien, sauter par-dessus les flaques, respirer les odeurs de sciure, de crottin, de terre mouillée ». Makhov s'immobilisa devant la chemise « Mes propres études ». Gorobéitchik, le vétérinaire ventru aux joues roses et une grosse femme en blouse froissée et au visage rouge sortirent de l'écurie. Ils rigolaient en gesticulant, Gorobéitchik fit à la femme une tape au-dessous du dos et ils se quittèrent, contents.

« Il faut agir, ça ne peut plus durer, on peut devenir fou », pensa Igor. Quelques curieux se tenaient à l'écart en jetant des regards sur Igor. « On dirait qu'ils sont venus à notre enterrement, pensa-t-il en se retirant de la fenêtre. Il faut agir ».

— Sergui !

— Que veux-tu ? demanda Makhov sans se retourner.

— Allons, il faut les aider.

— Je n'irai pas.

— Allons, calme-toi. Il ne s'agit pas de lui.

— Je n'irai pas, répéta Makhov. J'ai un travail urgent.

— Tu m'entends ? Il faut les aider.

— Tu ferais mieux de faire ton lit, dit Makhov. On dirait de l'écurie.

Igor regarda sa montre.

— Il nous reste juste 24 heures. C'est pas la peine.

— Ne t'en va pas.

— Non, Makhov. J'irai. Je dois les aider.

— Tu es une lavette, dit Makhov. Où est ton amour-propre ? Mouflon.

— L'amour-propre ? demanda Igor en s'approchant tout contre la table de Makhov. Et qu'est-ce que ça veut dire ? Explique-moi, Makhov.

— Tu n'as rien compris. Makhov tourna enfin son visage vers Igor. Tu comptes à vivre ta vie en prenant tout à la blague ? On t'a rentré dedans, on t'a contaminé, on t'a foutu une baffe... Et toi ? Tu vas les aider ?

— Eh bien, Makhov. Igor endossa sa blouse aux initiales IL. Il nous reste très peu de temps. Mille quatre cent quarante minutes. Pas de temps de se chamailler. Il ne s'agit pas de Balandine. Je m'en fous. Mais je veux crever comme un homme. Moi ! Compris ?

Il quitta la pièce sans presser son pas, comme s'il attendait que Makhov allait le suivre. Makhov ne bougea pas. Il ne quittait pas des yeux la chemise en carton avec une inscription faite il y a deux ans : « Mes propres études ».

Balandine et Dorochenko travaillaient dans la pièce sérologique.

Balandine s'affairait auprès de la pompe à vide BH-461-M. Il remplaçait le moteur grillé. La pièce était en désordre : il y avait le moteur usagé et des instruments un peu partout. Sur le plancher, près de CAMB, traînaient trois capsules aux têtes dévissées. Balandine et Dorochenko essayaient de ne pas se regarder. Parfois ils échangeaient les courtes phrases chiffrées qui n'avaient pas de sens pour un non-initié. Dorochenko colorait les cobayes avec de la fuchsine qui laissait des traces mauves sur leurs têtes, leurs pattes avant, arrière, gauches et droites, sur leurs dos et leurs ventres.

— Il faut changer la conduite, dit Balandine.

— Ça va, le moteur ?

— Je vais le brancher.

Il ajusta le faisceau de fils de la ligne de puissance

aux vis de serrage et Igor vit de nouveau ce que n'avait pas de précédent : Balandine travaillait dans sa blouse blanche, tandis qu'auparavant il avait toujours mis sa blouse bleue qui le faisait prendre pour un contre-maître d'un atelier mécanique. Igor plissa ses yeux myopes, couleur fauve, comme ceux d'un jeune chien, et dit :

— Ça vous plaît, cette idée ? On va placer l'atomeur et les animaux dans la chambre. On va en construire une nouvelle, hermétique. Et les gants de caoutchouc seront à l'extérieur. Sûr et simple.

— Suranné, bougonna Balandine. Une telle chambre était construite par Rosberry. En cinquante-trois. Celle-là est meilleure. On visse la capsule et on travaille. Il faut prévoir seulement un dispositif d'alarme qui débranchera automatiquement le moteur.

— Ça peut aller, acquiesça Igor, frappé par la simplicité de cette conception.

Il n'entendait absolument rien à la technique, à tout ce qui avait rapport à la mathématique. Il aimait répéter que c'était la négation et non pas l'approbation qui l'avait poussé à faire de la médecine : la négation de la mathématique. Il était déconcerté par la nouvelle mode : traitement statistique des données. Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, l'épée de Damoclès se trouvait portée sur les têtes des médecins : notion impartiale de l'authenticité. L'impitoyable appareil mathématique réduisait en poussière les plus nobles idées bâties sur terrain mouvant des mots emphatiques (Pasteur ! Koch ! Metchnikov ! Pavlov ! Mitchourine !) et des calculs arithmétiques. Bon gré mal gré Igor s'était inscrit au cercle de la statistique variationnelle.

Dorochenko travaillait silencieusement. Depuis la nuit, elle souffrait d'un mal de tête, mais les mouvements monotones l'absorbaient : elle injectait aux

cobayes la suspension de virus de Josser (il fallait tirer la peau sur le ventre et y introduire l'aiguille : une petite enflure qui ressemblait au petit pois duveté apparaissait immédiatement). Les cobayes avaient été vaccinés il y a deux semaines.

Balandine sortit.

Dorochenko leva la tête.

— Où est Sergui ?

— A sa table.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il finit sa thèse. Il veut mourir en candidat en médecine.

— Aidez-moi. Tenez.

Balandine entra. « Un vrai boxeur émérite de la République, pensa Igor. Est-ce possible qu'il n'ait jamais pratiqué la boxe ? Il doit mentir. Il en a la gueule ».

— Je pense qu'il faut appeler Makhov, dit Dorochenko sans s'adresser à personne. Tout est prêt. Elle ferma la cage dans laquelle galopaient les cobayes comme les chevaux de cirque.

— On n'attend plus personne, dit Balandine. Surveillez le système de vidange. On se passera de lui.

Balandine brancha l'interrupteur. Les moteurs se mirent en marche.

...Le bourdonnement des moteurs tira Makhov de sa torpeur. Il regarda tout autour. Tous les objets semblaient avoir un rapport à sa mort. Deux lits aux matelas bosselés, un thermomètre sur la table et, à côté, un mensuel à la couverture lustrée « Journal of American Medicine Association » (Igor l'appelait Ji-Ei-Em-Ei). Il y avait un article de Mr Forrest Josser D. M. (Département de la virusologie, Université de Tennessee, Noskville, Laboratoire National, Oak Ridge, Tennessee) qui parlait de la rechute d'une nouvelle maladie qui avait gagné cinq fermes et avait donné une mortalité cent pour cent. Sur la carte de l'Ukraine, on

pouvait distinguer le nom d'un village en lettres minuscules : Stéfanivka. Ce que l'irritait surtout, c'était le lit d'Igor. Le coussin froissé, une couverture rejetée dans un élan de colère, un drap arraché (une chemise rayée du matelas était apparente) et la veste ouatinée qui traînait sur le lit, tout ça avait rapport à la mort de Makhov, à cet accident absurde, même s'il avait su prévoir beaucoup de choses, même le nom de son dirigeant scientifique. Il fit tout pour que ce soit Ossadtchy, cette médiocrité, et pas Verkhratski, un brillant homme de science, entouré toujours d'une foule de compétiteurs. Makhov, instruit par la vie, savait prévoir et il en était fier. Il avait choisi Ossadtchy. Son choix était justifié par l'âge du professeur (Ossadtchy n'avait que 52 ans), par sa santé (Verkhratski avait subi un infarctus) et quelques autres raisons particulières sans équivoques.

Makhov mit une feuille de papier propre sur la couverture du mensuel, ferma le tiroir, cacha le thermomètre. Ensuite, il se mit à faire le lit d'Igor. Il rabattit la couverture, accrocha la veste à une patère. Dans la pièce sérologique les moteurs bourdonnaient.

12

Makhov était le dernier à déjeuner. La soupe était froide. Sur sa surface verdâtre flottaient des taches dorées de graisse. Makhov enlevait ces taches en plongeant sa cuillère dans l'assiette. Bientôt toutes les gouttes furent retirées.

— Quel est le plat de résistance ? demanda-t-il.

— Bifteck aux frites, répondit Lila. Il y a des cornichons. Et de la compote.

Lila était penchée sur une bassine métallique : là, dans l'eau chaude, il y avait des éprouvettes avec des

supports. La pièce sentait l'agar brûlé. Lila suivait attentivement le thermomètre.

Makhov reposa sa cuillère.

— Vous n'en voulez plus ?

— Non... si ça avait été le borchtch...

— Prenez de la viande.

Lila ajouta de l'eau chaude dans la bassine. Le filet de mercure monta jusqu'à 38. La fixation du complément imposait une température de 38 degrés.

— Et vous, avez-vous mangé ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ça me reste en travers de la gorge, dit Lila. Comment pouvez-vous tous avoir de l'appétit ?

Ce matin, son visage était étrangement pâle. Elle ressemblait à une actrice de pantomime, toutes les couleurs étaient nettes, sans demi-tons, un schéma de visage : cheveux noirs, sourcils noirs, yeux noirs, visage blanc, et la bouche d'un rouge carmin.

— Pouvez-vous me donner un conseil, Sergui Onisimovitch ? Je voudrais entrer à l'institut. Si je me prépare, je passerai les examens. Même en physique. Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce que je dois choisir ?

— Mais la médecine, bien sûr, dit Makhov en regardant Lila avec étonnement.

— Pour rien au monde !

— Alors l'université. La biologie.

— Non, hocha la tête Lila. Je ne sais moi-même ce que je veux. Je rêvais du théâtre et je suis entrée à l'école de médecine.

— Le théâtre, c'est difficile, dit Makhov. Il faut avoir du talent. « Et être belle », pensa-t-il. Non, choisissez la médecine.

— Oh, je sais ce qu'il me faut, l'institut des sports. J'ai mon premier degré en volley-ball. (« Volley-ball, songea-t-elle, dans trois mois, je ferai des efforts pour

marcher, pour ne pas glisser en montant la colline, j'aurai peur de tramways bondés, de mouvements imprudents »).

— Connaissez-vous ma réaction au ballon ?

Makhov s'approcha de la bassine. Les éprouvettes placées dans l'eau chauffée à 38 degrés Celsius contenaient du sérum des cobayes vaccinés. Si le sérum contenait des albumines protectrices contre le virus de Josser, elles s'alliéraient à l'albumine portant le nom pompeux de « complément » ; alors les érythrocytes, les globules garnis intérieurement de cette substance rouge, resteraient intacts et tomberaient au fond des éprouvettes. Sinon, ils devraient périr. C'était une drôle d'équation à une seule inconnue inventée par des ingénieurs Français au début du siècle d'après toutes les règles d'un drame. Elle et Lui, le mari dupé et l'amant jaloux, le sort de tous les personnages de la pièce dépendaient d'une mystérieuse et tout-puissante Voyageuse : la fraction globuline de l'albumine, capable de tenir face aux virus de la maladie de Josser.

Makhov mit les mains sur les bords chauds de la bassine.

— Pour moi, le ballon, c'est tout, continuait Lila. Quand j'étais petite, je passais des heures à jouer au ballon. Je l'attrapais les yeux fermés.

— J'ai passé mon enfance à la campagne, dit Makhov. Nous n'avions pas de ballons. C'est aujourd'hui que tous les gosses sont des footballeurs.

— C'est étonnant, mais je le voyais même les yeux fermés. Mes mains ne se trompaient pas. J'étais aussi le gardien. Les garçons me plaçaient entre deux briques et essayaient de marquer un but. Ils continuaient jusqu'à la nuit. Le ballon devenait invisible, mais je l'attrapais. Sans le voir.

— Chouette, alors, dit Makhov poliment.

Lila se pencha pour mieux voir le thermomètre. Les lourdes hémisphères de ses seins touchaient les bords de la bassine. Makhov fourra ses mains dans ses poches.

— La température ne tient pas. Il faut encore en ajouter.

— J'en ajouterai.

Makhov prit le matras placé sur le réchaud à gaz et le vida dans la bassine.

— Assez, s'effraya Lila. Maintenant ajoutez de l'eau froide.

Makhov ne pensait jamais à Lila. Le travail terminé, elle cessait d'exister pour lui. Il connaissait sur elle beaucoup moins que sur Lindon Jonson, Jack Rubi, Léonide Jabotinski, Konrad Adenauer, Edith Piaf, Mikhaïl Cholokhov, le général de Gaulle ou Jacqueline Kennedy. Les soirs, dans sa chambre au quatrième à Tchokolovka, il étudiait tous les journaux du matin auxquels il était abonné : « Pravda », « Krasnaïa Zvezda », « Sovetski Sport », « Sportivnaïa Gazéta », « Trud », « Méditsinskaïa Gazéta », son journal du soir « Vétchirni Kiev », les magazines « Ogoniok », « Krokodil », les hebdomadaires « Bloknot Aguitatora », « Za Roubéjom » et « Ecran » (polonais). Il allait au cinéma une fois par semaine, le dimanche. Il mangeait à la cantine (borchtch, escalope, une bière), le soir, c'étaient les pelménis accompagnés d'oignons frits. Il ne pensait pas à Lila les jours de fête, quand les murs de son immeuble vibraient au grondement des électrophones et le plancher tréssillait sous les pas de danseurs de charleston et de rock'n-roll, de polka et de twist. Même la nuit, quand il fumait sa cigarette en prêtant l'oreille aux voix tardives de la rue, même la nuit, quand il évoquait les noms de femmes qu'il rencontrait dans la vie (elles étaient peu nombreuses et

les souvenirs étaient très précis), il ne pensait jamais à Lila.

Elle tenait encore sa main.

— Oui, j'y vais, dit-il sans bouger.

Elle avait les bras forts. Quand elle se déplaçait au numéro quatre, l'équipe savait : une passe du numéro trois, un saut et le ballon envoyé par Lila tombera dans le terrain de leurs adversaires ; un point ou gain du ballon ; parfois le ballon touchait le filet, le filet tendu vibrait et résonnait ; les amateurs s'échangeaient des regards entendus. Lila avait les bras forts : on redoutait ses passes retorses.

Lila regarda Makhov et laissa sa main.

Il se leva, remplit la tasse d'eau et revint près de la bassine. Maintenant il se tenait à côté de Lila, il la frôlait, il lui vint à l'esprit que son corps devait être beau et ferme. En été, il traînait des heures devant la clôture en fonte au coin de la rue Vladimirska et du boulevard Chevtchenko en regardant les entraînements des volley-balleuses de l'Académie de sciences. Il se reprochait de ne pouvoir passer indifférent par cet endroit où on voyait toujours les hommes entre deux âges et les garçons pubères. Et lui, Makhov. Cela le mettait en colère.

— Faites attention, dit Lila.

Elle pensait souvent à cet homme taciturne. Il était apparu dans le laboratoire il y a trois ans. Il avait déplu à Balandine immédiatement puisqu'il était l'aspirant d'Ossadtchy, donc une personne autonome et indépendante dans l'hierarchie du laboratoire. Makhov était indépendant. Balandine ne pouvait pas lui offrir un tel cadeau. Lila plaignait Makhov, elle connaissait tous les dessous : Balandine procurait pour son laboratoire les animaux en supplément de la norme (il pratiquait la politique du bâton et de la carotte : le rôle du bâton était joué par ses discours cinglants pro-

noncés aux conseils scientifiques et l'alcool, la devise négociable dans l'institut, tenait lieu de la carotte). Il ne les donnait jamais à Makhov. Mais Makhov avait également les alliés puissants : Isiaslav Iakovitch Kizimenko qui croyait dans l'étoile de Makhov et le voyait le directeur de l'institut. Lila connaissait tous les dessous de la vie de l'institut, elle y travaillait depuis huit ans. Quand elle était entrée au laboratoire pour la première fois, il n'y avait ni Balandine, ni Dorochenko, ni Makhov, ni Lozitski. La nuit, quand les cris d'enfant malade derrière le mur ne lui permettaient pas de dormir, Lila, qui se tournait et se retournait dans son lit, songeait souvent à Makhov, à cet homme aux gestes indolents et aux cernes sous les yeux. Mais Balandine avait attaché à Makhov une autre assistante, Maroussia, inexpérimentée et timide. Lila était l'assistante préférée de Balandine, il ne lui avait pas permis de travailler avec les autres.

— Vous savez réciter des fables ? demanda Makhov.

— Des fables ?

— Des fables. C'est obligatoire pour entrer à l'institut théâtral. Vous avez de l'étoffe pour le théâtre. J'ai vu récemment une pièce « Deux sur une balance ». Cette actrice vous ressemble terriblement. Très belle.

— La pièce vous a plu ?

— Pas mal. Mais pessimiste. Y a beaucoup de Remark. Mais la jeune femme n'est pas tuberculeuse, elle a une maladie gastro-intestinale. Pas mal. Mais je préfère la peinture. La galerie de Dresde. Je l'avais visitée quand j'étais en Allemagne pour la deuxième fois. Avez-vous vu la Madone de Sixtine ? Elle est exposée au palais de Zwinger. Devant le palais, il y a une fosse. Plein d'eau. En hiver, les enfants y patinent. Et le palais est orné de coupes dorées, comme nos églises. Imaginez-vous, Lila, vous entrez dans la salle et une femme vous regarde du mur, ses yeux

sont grands, tristes et beaux... ça vous tourne l'âme. Les anges... quels visages ont-ils ! Lila, si vous pouviez voir ces visages ! C'est incroyable ! C'est que moi, je peins aussi un peu. Ce sont des caricatures de préférence. C'est plus facile. Je suis un autodidacte, et dans la peinture, Lila, l'essentiel, c'est savoir peindre les mains, c'est le plus difficile. Tout le reste, c'est une bagatelle. Et les mains, je ne peux pas les peindre. Pour cette raison, je fais des caricatures. Les gars de notre régiment les aimaient.

— Et la musique ? Aimez-vous Gigli ?

— Mais bien sûr ! Gigli ? Qui est-ce ? Un compositeur ?

— Un chanteur. Italien.

— Non. Je préfère la musique classique. J'étais à Leipzig. Il y a une église catholique là-bas. Je voudrais tant que vous la visitiez un jour. Quelle musique j'y ai écoutée !... Elle vous soulève, vous volez sur des vagues argentées...

— Je vous envie, dit Lila. Vous avez vu tant de choses...

— Oui, je ne plains pas, dit Makhov.

Il frôla son épaule en pensant qu'elle s'écarterait, mais elle ne bougea pas : Makhov resta immobile, son bras près du sien.

— Et moi, je n'étais nulle part, dit Lila. Seulement à Kanev, aller et retour.

Elle mélangeait tranquillement l'eau dans la bassine. « Tu es en retard, pensait-elle. Tu es en retard pour m'apercevoir. Nous sommes en retard pour préparer le vaccin. Je suis en retard pour comprendre qu'il ne fallait pas aller à Kanev. Maman était en retard pour passer une radioscopie. Tout le monde est en retard... »

Dans les éprouvettes, le dénouement de drame approchait (on ne savait pas encore si la Voyageuse mystérieuse, la fraction de l'albumine qui pourrait proté-

ger l'organisme contre le virus de Josser, participait au spectacle). Makhov se figea, il sentit que Lila se serra contre lui pour un petit instant. Lila débrancha l'électricité et se détacha de la table.

— Lila, quelle peinture avez-vous ?

— Trente huit, répondit-elle, étonnée. Pourquoi ?

— Comme ça. Il me semble qu'il se passe quelque chose déjà, dit Makhov, bien qu'il ne pouvait pas voir les éprouvettes. En tirant le support de l'eau, on verra si les hématies ont disparu en colorant le liquide en rouge. Cette transformation porte le nom d'hémolise.

— J'aime cette réaction. Lila lissa ses cheveux noirs. C'est très beau.

— Ça bourre le crâne.

— Mais c'est très beau.

Cela se voyait toujours le lendemain. Le liquide dans les éprouvettes devenait limpide et au fond, telle une fleur aquatique, se formait un globule pourpre : une colonie de globules rouges.

— Et à quoi ça sert, cette beauté ? Mon frère me disait : « Il faut être pratique. Le coucher du soleil, c'est beau ? Et qu'est-ce qu'il annonce ? Le vent sec ? Ou bien des souliers. Très beaux. Mais pourquoi faire ? Une fois à la ferme, tu vas rêver de bottes ». C'est mon frère aîné. Ivan Makhov. Ne l'avez-vous pas entendu par hasard ?

— Non.

— Allons donc, dit Makhov amèrement. Si vous l'aviez connu !... Quel homme ! Une vigueur. On l'avait avalé. Il n'en reste plus rien. Son nom retentissait jadis dans tout le pays.

— Où est-il maintenant ?

— Dans une petite ville de région. Il est directeur d'une briquetterie.

— Lila, ça va la réaction ? demanda Dorochenko en entrant dans la pièce.

— On peut tirer.

Dorochenko s'approcha de la bassine, en tira le support ruisselant d'eau. Toutes les éprouvettes contenaient du liquide rouge. Dorochenko posa le support sur la table avec le bruit.

— Ne vous en faites pas, Evdokia Ivanivna, dit Lila. Il faut répéter. La bassine ne tient pas la température.

— Fais la réaction à froid, conseilla Makhov. C'est plus sûr.

— Ah ! Un conseiller, s'assombrit Dorochenko. Pourquoi n'es-tu pas venu avec tout le monde ?

— Doussia, veux-tu comprendre une chose, dit Makhov doucement. Je ne veux pas me quereller avec lui. Surtout avec toi. Pourquoi faire ? Je ne participerai pas à ce travail. C'est facile à comprendre. Je ne participerai pas. Par principe. C'est un crime de travailler avec cette chambre défectueuse. Nous n'avons aucun droit moral de faire ce travail. Voilà tout. Si tu veux, je ferai la réaction. Je t'en prie. Mais je ne travaillerai pas avec la chambre.

...Au mois de septembre 1947, en arrivant pour la première fois dans l'amphithéâtre d'anatomie au cours du professeur Spirov, elle s'était assise à côté d'un garçon à la tête ronde vêtu d'une vareuse et d'un pantalon civil ajusté dans les bottes en box-calf. Il portait une courte plaque de décorations. En clignant d'œil, il imitait le professeur, sa manière de hocher la tête. Il s'appelait Sergui. Il était du sixième groupe. Leur classe était très unie, il y avait beaucoup de soldats démobilisés, de gars simples, gais, affamés mais insouciantes. Où les mettait-on à l'époque : à l'abattage de bois, aux entrepôts de légumes, à la récolte. Et pendant qu'ils vivaient dans les tentes où les moustiques se posaient en tas, ils apprenaient l'un sur l'autre tant de choses qu'ils n'avaient pas soupçonnées aupara-

vant. Il y avait parmi eux Sachko Touchko, un villageois agile aux yeux malins, au derrière pendant et au sourire coupable sur un visage rose. Son père, président d'un kolkhoze, envoyait à Sachko des colis richissimes : du lard, de l'oignon, des pommes de terre, de la farine, du sarrasin, du boudin. Touchko bouffait tout lui-même. Les gars de la chambre 47, excédés, l'écoutaient la nuit s'empiffrer avec du lard. Touchko gardait tous ses trésors dans un coffre en contre-plaqué fermé toujours au cadenas. Dans ce temps, Makhov formait la force de caractère. Il s'était passionné pour l'hypnose. Sur sa table de chevet il y avait quelques vieux bouquins aux photos défraîchies représentant les hypnotiseurs aux yeux de bœuf, les médiums réputés, les dames exaltées. Partout, où il se trouvait, Makhov entraînait son regard : les yeux dans les yeux, sans sourciller, à n'en plus pouvoir. Les gens ne le supportaient pas. Mais il devint une célébrité après la séance hypnotique sur Touchko. C'était le jour quand Touchko reçut son colis. Makhov et Touchko s'enfermèrent dans la chambre d'où parvenaient des phrases courtes mais volontaires, ensuite Touchko apparut dans le couloir avec un sourire de condamné. Il tenait le colis ouvert. Somnolant, il passait d'une porte à l'autre et distribuait la nourriture aux étudiants ébahis. Makhov, tel un dompteur, le suivait d'un air content. Plus tard, quand Touchko avait repris ses sens, un scandale avait éclaté. Après cet incident qui avait fait l'objet d'une discussion au comité du Komsomol, la passion de Makhov s'était refroidie. Après l'institut, il s'en alla en Allemagne comme un médecin de régiment et Dorochenko n'entendait plus rien de ses expériences hypnotiques.

— Tu as bien changé, dit Dorochenko. Tu as vieilli peut-être. Je ne te reconnais plus.

— Et toi, tu rajeunis. Et plus un être humain est jeune, plus il est naïf.

— Qu'est-ce qu'il faut faire avec le sérum ? intervint Lila.

— Lila, vous travaillez très mal, dit Dorochenko d'une voix crissante. Il fallait suivre la réaction au lieu de bavarder avec ce... conseiller. Vous avez gaspillé du temps. On punit pour de telles choses. Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ? s'en prit-elle à Makhov. Va-t-en. Tu déranges les autres. On se passera de toi. Occupe-toi plutôt de ta thèse.

Makhov, vexé, fit claquer la porte. Dorochenko se mit à étudier les éprouvettes remplies de sérum, le liquide ambré qui émergea au-dessus de la masse épaissie de globules rouges. Les seins lui faisaient mal, elle songeait à Ivassik, à peine réveillé, clapant des lèvres, à sa bouche chaude et avide, aux menottes qui pressaient ses seins tandis qu'il sifflait tranquillement du nez.

Lila prit le support et vida le liquide rouge dans l'évier. Elle entendit les pas lourds. Balandine entra dans la pièce.

— Evdokia Ivanivna ! dit-il à voix haute. Lila ! J'ai une telle nouvelle à vous annoncer...

Il s'approcha de Dorochenko, prit de ses mains l'éprouvette et la jeta dans la boîte à conserves.

— Bilan vient de téléphoner, dit-il. Vous m'entendez ?

— Oui, dit doucement Dorochenko.

— Une histoire extraordinaire s'est passée. Vous m'entendez ou non ? C'est à n'en pas croire !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'effraya Dorochenko.

Lila, qui travaillait près de l'évier en tenant dans ses mains les éprouvettes mouillées qu'elle voulait

laver, avait peur de toucher au robinet pour que l'eau ne couvre pas la voix de Balandine. Mais il parlait très haut, même le bruit de l'eau n'y aurait rien pu.

13

Velta n'entendit pas les premières sonneries. Elle passait à l'aspirateur les vêtements d'hiver et n'entendait que le bourdonnement de l'appareil. Enfin il lui a semblé qu'on avait sonné. Elle débrancha l'aspirateur et sortit dans l'antichambre. Elle ouvrit la porte sans demander qui était là.

Elle vit une femme âgée vêtue d'un imperméable vert au col de velours. Sa tête était couverte d'un fichu gris. L'expression de son visage était vive. Ses lèvres étaient tristement serrées. Les yeux noirs dévisageaient l'hôtesse sans façon.

— Que vous êtes jeune, prononça-t-elle enfin.

— Que voulez-vous ?

— C'est vous que je veux, dit la femme en franchissant le seuil.

Velta, déconcertée, fit un pas en arrière.

— Je ne me trompe pas. C'est vous que je veux voir. Je suis la femme de Mikola Pétrovitch Balandine.

— Entrez, dit Velta en n'arrivant pas à fermer la porte. Débarrassez-vous.

— J'ai oublié de dire : ancienne. Excusez-moi, dit la femme.

— Ce n'est rien. Entrez, s'il vous plaît.

— Je ne resterai pas longtemps, dit la femme. J'ai une affaire à régler. Puisqu'on en est là, faisons connaissance. Je m'appelle Valentina Mikolaïvna.

— Velta.

— Un prénom étranger.

— Je suis née en Léttonie.

— Je sais, dit la femme.

Elle jeta un regard circulaire. Des vieux meubles d'occasion. Il était toujours indifférent au confort. Les rayonnages en planches pleins de livres. C'était sa passion, les livres. Dans le coin, il y avait un étui à violon couvert de poussière. Était-il possible qu'il ait abandonné la musique ? Oui, il n'a plus de temps. Un lit d'enfant au filet blanc. Il a un enfant. Un grand bureau bizarre, des papiers épars, des protocoles, des monographies. Rien n'avait changé. Près de l'encrier, maquette bleu-foncé d'une installation quelconque. C'est nouveau. Et à côté, un objet-souvenir souple, vert, les reflets de soleil sur les rochers de Crimée, sa jeunesse, quand ses jambes légères l'emportaient loin de lui, et lui, il la rattrapait. Un tronc souple touchait le plafond, sa jeunesse éphémère, sa solitude qui avait pu être mesurée par la taille de cet arbre : une graine de cyprès jetée dans la terre humide d'un pot avait donné la première pousse quand on avait pris Mikola. Les reflets de soleil et la mer bleue qui avait une couleur rose à l'horizon, elle n'y était plus jamais revenue, mais la merveille de ces jours, le soleil couchant sur les rochers et les vagues aux dos courbés de dauphins l'obsédaient dans sa chambre close. Quand il était revenu, elle avait mesuré le cyprès : 59 cm. Sa solitude avait duré donc aussi longtemps. Lors de leur dernière rencontre, elle avait remis l'arbre à Balandine.

— Je vous écoute, dit Velta.

— Ne vous alarmez pas. Je vous apporte une mauvaise nouvelle.

— Mikola ! s'écria Velta. Qu'a-t-il ?

— Il est contaminé d'une maladie grave. Maintenant ils sont en quarantaine. Personne n'est admis à pénétrer.

— Depuis quand ?

— Depuis hier. J'ai une connaissance à l'institut. C'était une panne.

— Il m'a téléphoné hier, dit Velta, se laissant tomber sur une chaise. Il m'a téléphoné. Il m'a dit qu'il allait à Jitomir. Au séminaire. Il y va souvent. C'est une erreur probablement.

— Je regrette. A proprement parler, je savais que Mikola Pétrovitch ne vous dira pas la vérité. Il faut faire quelque chose.

— La maladie de Josser ?

— Peut-être. Je n'en sais rien... On dit que c'est un virus. Je n'y comprends rien.

— Je crois que c'est Josser, dit Velta. Il travaillait avec, ces derniers temps.

— Je ne sais pas.

Velta sa leva, s'approcha du téléphone et se mit à composer le numéro.

— Occupé, dit-elle, désespérée. Toujours occupé. Autant téléphoner au bon Dieu.

Valentina Mikolaïvna prit les épaules de Velta.

— Il ne faut pas téléphoner. Allons à l'institut, dit-elle en poussant Velta doucement dans le dos.

— Pourquoi il n'a rien dit ?

— Habillez-vous. Nous perdons du temps. Il faut aller à l'institut. Il faut donner l'alarme. Habillez-vous. Il sera trop tard.

Velta ressentit tout à coup le froid, comme si elle se retrouvait face à un vent glacial. Elle s'habillait rapidement. Valentina Mikolaïvna l'aida à enfiler son manteau. Velta mit son chapeau blanc, mais se ravisa, jeta le chapeau sur la table et couvrit la tête d'un fichu sombre.

— Allons, dit-elle.

— J'ai sali votre plancher, dit Valentina Mikolaïvna.

— Ce n'est rien. Je nettoierai demain. Allons.

Velta ferma la porte et elles descendirent l'escalier à toutes jambes.

— Et où est votre fillette ? demanda Valentina Mikolaïvna avec précaution.

— Au jardin d'enfants.

— Et vous la laissez là !

— Je travaille, dit Velta.

— Vous travaillez ?

— A l'hôpital Jovtnéva. Je suis infirmière.

« Et dans deux heures je dois prendre ma garde. J'aurai une nuit difficile », pensa Velta.

— Si vous voulez, je peux vous aider ces jours-ci. Vous n'avez probablement personne pour soigner la petite ?

— Personne.

— Vous pouvez me la laisser. Je ne travaille pas.

— Comment cela ?

— Je donne des leçons de musique.

« C'est donc cela. Elle est une pianiste. Il m'avait raconté. Ils avaient fait connaissance à la philharmonie. C'est elle qui lui avait copié les notes ».

Elles longeaient la rue Tchervonoarmiïska. Les passants étaient rares. Les gens avaient des postures frioleuses.

Les vitrines embuées, couvertes de pluie, reflétaient leurs ombres. Elles passèrent devant le magasin de tissus. Velta prit conscience que Valentina Mikolaïvna lui parlait depuis un certain temps.

— ...ces colis m'avaient donné du fil à retordre... A la poste, c'était toujours une queue à n'en pas finir. Quinze ou vingt personnes. Et chaque colis devait être pesé, ficelé. Ça durait, ça durait, je n'avais plus mes jambes. Je tenais toujours mon colis de façon à ce que l'on ne voie pas l'adresse. Vous savez, les gens sont si curieux. Et à la poste aussi. Il y avait deux employés. L'un était un homme très gentil. Intelligent, aux cheveux gris. Le type d'un maître d'école. Il avait fait ses études au lycée. Il disait toujours :

« Si vous saviez combien de colis pareils au votre étaient passés entre mes mains. Vous n'êtes pas la seule ». La norme était dix kilos. Je me trompais parfois. Un kilo de plus. Kiril Matviovitch ne disait rien. Il lui arrivait de hocher la tête à la rigueur. Et l'autre, c'était un cerbère enragé. Dès qu'il voyait l'adresse, il se rebiffait. Pas un gramme de plus. J'avais été en mauvaise posture quand Kiril Matviovitch était tombé malade. Il avait été absent pendant quelques mois d'affilé... J'avais une norme pour Mikola : deux kilos de lard et un kilo de saucisson...

« Je le sais, pensa Velta, je sais ce que tu avais mis dans ces colis, Mikola me transmettait les provisions avec des aides-médecins de confiance : deux kilos de lard, un kilo de saucisson fumé, deux kilos de sucre, vingt paquets de cigarettes « Prima », un kilo de gallettes, un kilo et demi de sarrasin. Parfois une plaque de chocolat ».

— Excusez-moi, dit Velta en s'arrêtant près d'un kiosque. Un moment. Avez-vous des cigarettes « Jabel » ? Donnez-moi quatre paquets. Non, je n'ai pas de monnaie.

Valentina Mikolaïvna prit le paquet, le regarda sur toutes les coutures et le rendit à Velta.

— Comme les goûts se changent. Avant la guerre, il fumait « Kazbek ». A la guerre, makhorka. Après la guerre, « Katoucha ». Dans les colis je mettais toujours « Prima ». Et maintenant...

Sur la place près du stade jouait une fanfare. Les cuivres humides brillaient d'une lueur terne. Au signe du chef d'orchestre les musiciens de l'école militaire se mirent à extraire de leurs tambours un roulement solennel. Les rangs de capotes grises se figèrent en prêtant l'oreille à ce rythme éternel.

Et de nouveau, les paroles de Valentina Mikolaïvna avaient échappé à Velta.

— ...les plus belles. Et je le remercie pour cela. Si vous aviez pu le voir avant la guerre : grand, svelte, une bonne carrure. Très beau. Nous nous sommes mariés en 37. Nos meilleures années. Je travaillais à la philharmonie de Saratov. Il venait parfois aux répétitions, s'asseyait dans la salle, écoutait. Et il me disait après : « Valucha, Chopin est tout autre. Dans ton interprétation il est très concret. Et lui, il s'étonne de tout sur terre : de nuages, de routes, de carrosses, de femmes... Il voit tout comme pour la première fois... » A cette époque, il se bourrait déjà le crâne avec les microbes. Il y avait un institut à Saratov. Il se nommait justement « Microbe ». Son père était un professeur très connu. Un médecin légiste. Pétro Mikolaïovitch Balandine. Un homme gros, barbus, imposant. Tout le monde le redoutait. Mais il était une bonne âme, tel un enfant. Comment est-ce qu'il pouvait s'occuper de cette médecine, je ne comprends pas. Toujours la même chose : assassinats, accidents, incendies. La milice le connaissait, le saluait. Et lui, il tirait. A bout portant ou de loin. Il expérimentait. Il écrivait un livre : « Expertise des blessures causées par une arme à feu ». Il avait de la sympathie pour moi. Il ne me permettait pas de sortir sans gants. Quand je donnais des récitals, toute la famille était dans la salle. Les sœurs aînées de Mikola avec leurs maris. Ils s'asseyaient tous au deuxième rang. Je me rappelle cela comme un rêve. Je jouais List, Chopin, Rakhmaninov. En été, on allait à la Volga. Mes parents y avaient une datcha. Lors des crues, la Volga déborde, on n'y voit pas des rives... Et quels couchers du soleil... Le samovar sifflotait doucement. J'aimais l'odeur du charbon de bois. Il y avait aussi un piano. Pétro Mikolaïovitch m'avait parfois demandé : « Valucha, jouez-nous quelque chose ». Je refusais. Je disais que je voulais me reposer. Alors il se mettait au piano

et entamait la valse de chiens. Une ruse. Il savait que je ne pouvais pas supporter longtemps. Mes années les plus heureuses... J'ai peine à croire à cela. Mais je ne garde pas rancune à Mikola. J'avais le cœur gros, rien à dire, mais moi aussi, je suis coupable... Nous n'avions pas d'enfants, et il voulait tellement avoir un petit... Nous n'en parlions jamais, mais je comprenais très bien. Dès qu'il apercevait un bébé, même dans la rue, il se renfrognait. Je lui demandais : « Qu'as-tu ? » Il ne disait jamais la vérité. « Je suis tout simplement de mauvaise humeur. Des ennuis à l'institut ». Mais je comprenais tout. Son père me faisait consulter les meilleurs gynécologues, mais cela ne servait à rien. J'allais dans les meilleures stations balnéaires...

Les bouches des trompettes firent jaillir la marche à mille voix des cuivres. Les sons frémissaient dans la caisse de résonance humide qu'était la ville. Le grondement des tambours soumettait la mélodie à son rythme neutre et lourd comme des coups de marteau.

— C'est ma faute, à moi seule, continuait Valentina Mikolaïvna. Sans moi, il ne lui serait rien arrivé. Je me suis mise dans la tête de rentrer à Kiev. Je suis née à Kiev. Je rêvais du Dniepr. Je ne pouvais plus voir la Volga, je ne l'aimais plus. A l'époque, on venait de libérer Kiev. On disait que le Krechtchatik était en ruines. La Laure avait été dynamitée. Mon Dieu. Que mon cœur était lourd. Kiev, rien que Kiev. Si je pouvais le voir, fût-ce du coin de l'œil. Comment était-il ? A peine Mikola avait été démobilisé, je me suis mise à forcer la main : allons à Kiev. Allons, sans réplique possible. Il a cédé, il a arrangé sa mutation, il a été nommé et nous sommes partis. Les parents de Mikola n'étaient plus en vie. Nous sommes venus à Kiev le 8 mars. Je me rappelle ce jour-là. Je me suis mise à pleurer à la gare. On nous a donné un

appartement. La ville lui a plu. Si je savais quel malheur nous attendait...

Les sons de fanfare s'éloignaient. Les frêles clochers de l'église catholique étaient déjà proches. Les trolleybus qui se dirigeaient vers le marché Vladimirski étaient bondés. Les roues arrières grinçaient en laissant dans l'air l'odeur de caoutchouc brûlé. « Je n'irai pas à l'hôpital, décida Velta. Je ne laisserai pas Marinka avec elle. Pour rien au monde ».

...et maintenant, l'école de Beyer. Autrefois, je travaillais à l'école musicale. Mais j'ai abandonné. Je n'y arrive pas. Les enfants me fatiguent. Toujours du chahut, des bousculades. Les leçons particulières, c'est plus tranquille. Et je loue un coin à deux étudiantes de l'université. Des filles très bien. Qui ne se baladent pas la nuit. Des filles honnêtes. Hier soir une de mes connaissances est venue me voir. « L'institut est pris de panique. Cinq personnes se sont contaminées comme une seule. Et ton Mikola Pétrovitch est parmi eux ». J'ai passé une nuit blanche. Que faire ? Il faut faire quelque chose. Avant qu'il ne soit trop tard. J'ai décidé de venir chez vous. Je savais qu'il ne vous dirait rien. Avec lui, c'est toujours comme ça. Il ne m'avait rien écrit même quand il avait été blessé. J'ai appris cela après la guerre... J'y ai réfléchi jusqu'à midi. J'avais peur de vous. De notre rencontre...

— Merci d'être venue, dit Velta.

Près d'un stand de tir, une longue caisse qui servait autrefois à l'emballage du tracteur américain Caterpillar, placée au début de la route qui serpentait vers l'institut, il y avait un scooter bleu. Près de la palissade, déambulait un garçon en veste de cuir noir.

« Un rendez-vous, pensa Velta. Comme ils sont heureux. Chacun a ses occupations. On n'y peut rien. La loi de la vie est cruelle. Avant-hier, des parents de malades me regardaient avec la même envie. Et moi,

en ce chapeau incongru, je m'étais lancée à toutes mes jambes au théâtre en oubliant immédiatement tous les gens qui s'étaient trouvés là. Et voilà une jeune femme. Elle est pressée. Où est-ce qu'ils peuvent aller par un temps pareil ? Et avant-hier, est-ce que nous n'étions pas heureux ? Sainte Vierge ! Si cela pouvait l'aider, je ferais une prière ».

— Où allez-vous ? demanda le vieux dans la guérite.

— Chez Taran, répondit Velta froidement.

— Quel Targan ?

— Taran et pas Targan. Il faut connaître ses collaborateurs, coupa Velta.

Elles se dirigèrent vers le corps Principal, dont le portail était orné d'un méandre et de fausses colonnes corinthiennes. Sur une plaque d'albâtre entourée de moulures astucieuses (elle était accrochée au fronton), on pouvait voir des chiffres dorées : 1896.

Le portier les suivait d'un regard soupçonneux.

14

L'homme le plus lent de l'institut était certainement Sergui Serguiovitch Bilan. Ce n'était pas une quelconque qualité. Mais Sergui Serguiovitch avait également encore deux qualités uniques en leur genre qui le distinguaient des autres directeurs des instituts de recherches. Primo, il ne signait jamais les articles sortant des murs de son institut s'il ne participait pas aux études. A vrai dire, il n'avait pas le temps de s'occuper de science. Pour cette raison, il n'avait que onze études scientifiques et sa thèse de candidat en médecine. Secundo, son bureau était ouvert à tout le monde, chacun pouvait y entrer quand il voulait. Parfois, on y voyait une dizaine de visiteurs à la fois.

Sergui Serguiovitch Bilan avait été promu en 1937. Bilan, qui venait de terminer l'institut de médecine, avait été désigné comme chef du département régional de la santé publique. Dans le comité exécutif de la région il était triste et calme. Les carreaux vitrés sur les portes ne portaient pas de noms. Les chefs changeaient avec une telle vitesse qu'il ne valait pas la peine de donner leurs noms. Quelques employés du département de la santé publique essayaient de ne pas tomber sous les yeux du nouveau chef. Dans leurs regards obliques on devinait la compassion : c'est ainsi que les bien-portants regardent les cancéreux. Mais Bilan se comportait comme s'il ne voyait pas ces regards. Il annonça tranquillement la date d'ouverture de la conférence régionale des travailleurs médicaux.

La salle du palais de la culture était bondée. Le rapport sur l'état des soins médicaux avait été prononcé par le médecin-chef de l'hôpital régional, Nikifor Stépanovitch Pouchkine, un homme rondelet, blond, qui appuyait les « o » et portait une kosovorotka noire et des bottes jaunes. Ensuite, on avait donné la parole à l'aide-médecin Kojina, une femme grêle, quelconque, au visage exalté et aux cheveux raides coupés court. « Une vieille fille », pensa Bilan en la regardant se faufiler vers la tribune et ajuster sa jaquette grise qui hérissait sur son dos.

— Camarades!!! résonna sa voix aiguë. Les ennemis du peuple, ces chiens enragés, cette engeance fasciste, ces bandits acharnés, ces traîtres sont démasqués et anéantis !

Elle avait agité sa main desséchée, et la salle, en retenant son souffle, avait suivi ce mouvement comme s'il renfermait quelque sens dissimulé.

— Mais, camarades, continuait Kojina, est-ce que cela veut dire que tous les éléments hostiles sont dé-

masqués ? Non, camarades ! Cette engeance est rusée, les ennemis se cachent jusqu'à présent dans toutes nos organisations médicales. Ils commettent leurs crimes abjects en faisant à chaque pas des serments de fidélité au Parti, au pouvoir soviétique ! Jusqu'à quand, camarades, serons-nous myopes ! Il faut redoubler de vigilance envers les gens qui nous entourent. Voilà, par exemple, le chef de notre section, médecin Charkovski...

Kojina avait pris la carafe et le verre. On pouvait entendre le glouglou d'eau qu'elle versait. Un soupir s'était fait entendre. Les gens s'étaient mis à jeter des regards circulaires. Les fauteuils avaient grincé. Kojina avait vidé son verre d'un trait.

— ...Pour le moment, je ne peux pas concrétiser l'activité nuisible du médecin Charkovski. Je n'ai pas encore d'éléments. Mais regardez-lui, camarades. Sur son visage s'était figée une grimace de mécontentement. Quelle est la cause du mécontentement du médecin Charkovski ? Pourquoi se permet-il des propos malveillants au sujet de la pénurie de médicaments dans notre hôpital ? Qui lui a donné ce droit ? Qui est dans le dos du médecin Charkovski ? Pourquoi dans notre section l'émulation stakhanoviste n'est pas développée jusqu'à présent ? Je pose cette question personnellement à vous, camarade Bilan.

Bilan prit la parole tout de suite. Il avait eu devant lui une masse attentive de gens qui attendaient, qui avaient oublié qu'il n'avait fait dans sa vie aucune appendicectomie, aucune ponction pleurale, n'avait arraché aucune amygdale, n'avait dressé aucun acte sur l'état sanitaire d'une quelconque cantine.

— Je veux faire une déclaration, dit-il à voix haute. Il ne savait pas que faire avec ses mains, fallait-il les laisser sur la tribune ou cacher derrière le dos. Cela vous concerne personnellement, camarade Kojina ! (Il

cria ces paroles dans le dos de Kojina qui rentrait à sa place par le passage central). Je veux faire savoir à tout le monde que Kojina est une putain. Une professionnelle.

La salle avait retenu son souffle.

— Certainement, reprit Bilan, obstiné. Et ne me regardez pas ainsi, camarade Kojina. C'est vrai, je n'ai pas encore d'éléments. Mais regardez, camarades, quels yeux elle a ! Quelle démarche !... Et vous serez persuadés...

Les gens s'étaient tordus de rire. Il y avait eu dans cet accès quelque chose de maladif, d'hystérique. Bilan n'avait pu se retenir, lui aussi. Il avait dit ensuite :

— Allez, cela suffit. Assez de plaisanteries. Et vous, camarade Kojina, vous deviez savoir les conséquences des injections hypodermiques de chlorure de calcium. C'est honteux, ignorer les choses pareilles. Encore une nécrose et vous nous remettrez votre diplôme. Voilà ce que je veux vous dire, camarades : c'en est assez ! Assez de lettres dénonciatrices. Mettez-vous au travail. Les hôpitaux sont négligés, ils ressemblent aux entrepôts. Assez ! (Il frappa la tribune de sa paume).

Après la conférence, un petit chauve aux tristes yeux d'un jaune ambré s'était approché de Bilan et lui avait serré la main.

— D'où tenez-vous de chlorure de calcium ?

— On m'a rapporté.

— Et... ce que Kojina... comment dirai-je... est une personne à la portée de tous ?

— Comment ? s'effraya Bilan. Je pensais qu'elle est une vieille fille. En voilà un numéro !

Il avait fait claquer sa langue, désesparé.

— Merci, dit Charkovski. Ses yeux d'un jaune ambré s'étaient voilés d'une pellicule brillante. Je n'oublierai jamais.

— Mais vous avez l'air vraiment pas en forme...
Qu'avez-vous ?

— Ma femme est malade, se mit à cligner Charkovski.

— Qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous ?

— Vous n'y pouvez rien. Merci pour cette bonne parole, dit Charkovski. Et il s'en était allé.

Vers la fin de l'année trente-neuf Bilan avait été envoyé en Ukraine de l'Ouest comme directeur d'un institut de recherches dont le maître souverain durant plusieurs années déjà était le professeur Adam Bril, un savant mondialement connu, créateur de la théorie de l'immunité. L'institut, qui occupait un immeuble moderne gris-clair, se trouvait dans une rue aristocratique parmi des villas tapissées de lierre et entourées de belles grilles métalliques. A l'institut, on était déjà prévenu contre lui. C'est dans ces années qu'il avait pris l'habitude de prononcer son « bah ! oui », un son, pas plus. Bilan avait visité les laboratoires. Les Polonais étaient corrects, taciturnes. Personne ne parlait ni russe ni ukrainien. Adam Bril n'y apparaissait pas, bien qu'il habitait dans les parages. Alors Bilan s'était procuré un dictionnaire russe-polonais et s'était mis à composer un discours. La composition prit une semaine. Ensuite, il avait appris tout par cœur. Son hôtesse, une petite femme, Stassia Détchinska, qui fumait cigarette sur cigarette l'avait consulté pour la prononciation. Elle avait écouté les mots estropiés prononcés par cet homme têtu au front dégarni et aux joues grêlées. Elle n'avait pas caché son effroi. En agitant sa cigarette (le plancher était couvert de cendre), pani Stassia avait initié Bilan à la prononciation de tous ces « pché », « on », « an » et « l » pareil à un « v ». Ayant surmonté tant bien que mal ces difficultés, Bilan avait mis son complet noir (« une garniture », comme disait pani Stassia) et les souliers

vernis qu'il avait achetés au marché aux puces. Ainsi accoutré, il avait rendu visite à Adam Bril. Celui-là se trouvait dans son bureau. C'était un homme en robe de chambre de soie rouge foncé, grêle, brun (chaque cheveu était minutieusement lissé et la raie était rasée avec soin), avec une bouche de grenouille qui remuait sans cesse. Il regardait Bilan avec étonnement.

Dès que la femme de chambre qui ressemblait à une religieuse (un visage blanc, figé, détaché) eût quitté la pièce, Bilan avait prononcé son premier discours international.

— Pan Adam Bril. J'ai reçu une lettre de mon ami, le professeur Nétrebko de Kiev. Il m'a fait savoir que les données qu'il a obtenu récemment renversent votre théorie de la tolérance sérologique de l'embryon.

Bril avait fait la moue, mais n'avait rien répliqué.

— Je pense que vous, en tant que dirigeant scientifique de notre institut, lui donnerez une réponse bien argumentée.

Une telle quantité de mots insolites lui faisait déjà mal à la gorge.

— A cet égard, je vous garantis le soutien des organes du pouvoir soviétique. Quant à moi, je peux vous assurer que je suis heureux de travailler sous la direction d'un savant aussi éminent que vous êtes, pan Bril. Le professeur Nétrebko désire fortement visiter notre institut, mais je n'ose pas l'inviter sans connaître votre avis...

Bilan s'était embrouillé définitivement dans les terminaisons polonaises et s'était arrêté en se maudissant pour avoir raté la mission d'importance internationale.

Mais Bril s'était levé de son fauteuil, avait fait quelques pas sur le tapis, s'était approché de Bilan et lui avait serré la main avec fermeté.

— Très heureux de faire votre connaissance, avait-il dit en russe avec un accent imperceptible. Je reçois

chaque jour le compte-rendu sur votre activité à l'institut. Votre comportement est magnifique. Je m'imaginai tout autrement un commissaire soviétique.

— Et comment vous l'avez imaginé ? sourit Bilan.

— Jusqu'à présent vous n'avez pas fait aucune conférence sur la situation internationale. A l'institut, il n'y avait aucune... machin... causerie politique.

— Information politique, dit Bilan,

— Justement. Et vous avez lu ma monographie. Sans doute. A part cela, quelques-uns de mes collègues sont des candidats convenables pour votre fameux NKVD. Mais vous les avez laissés en paix. Tout cela me tracasse. Si les bolchéviks ont assez de gens comme vous, ils arriveront très vite à soumettre l'Europe.

— Qu'est-ce que je dois répondre au professeur Nétrebko ? demanda Bilan.

— Demain je serai à l'institut. Nous discuterons avec vous tous ces problèmes.

— Au revoir, dit Bilan.

— Attendez.

Bril avait une main allongée à la peau tendre et aux durillons ronds et jaunâtres sur les paumes. « Il doit faire du canotage », avait pensé Bilan.

Bril s'était approché d'une lourde armoire d'ébène, en avait sorti une bouteille de liqueur dorée et deux verres.

— A la santé du directeur de l'institut, dit-il. Prosit !

— A la santé du dirigeant scientifique de l'institut, répliqua Bilan.

En vidant son verre, Bril lui avait demandé :

— Et maintenant racontez-moi, qu'est-ce que vous a écrit le professeur Nétrebko ?

— Demain, avait dit Bilan. Remettons tous les problèmes au lendemain.

Et de nouveau, durant toute l'année, Bilan avait

marmonné son « bah, oui », avait observé, avait lambiné sans réagir contre l'attitude hostile de ses collaborateurs par rapport à l'Allemagne, bien qu'à l'époque, la bienveillance envers ce pays avait été incontestable. Mais Bilan, d'un naturel méticuleux, avait gardé le silence en écoutant les Polonais, ne le redoutant plus, injurer le Grand Empire Allemand, avoir pitié de la France et de l'Angleterre, s'énerver en discutant les nouvelles cartes sur lesquelles leur pays, qui n'existait plus, portait le nom de la « zone des intérêts de l'Etat Allemand ». Cette année-là, l'institut avait produit trois cents litres de vaccin contre le typhus, une préparation précieuse, faite d'après la méthode du professeur Bril. Bilan avait été décoré de la médaille du mérite du travail. Adam Bril avait reçu une invitation à l'Exposition agricole de Moscou. Bilan n'avait plus besoin de se servir du dictionnaire polonais : la plupart de ses collaborateurs parlait russe (ceux qui avaient fait leurs études dans des lycées russes au Royaume Polonais) ou ukrainien (ceux qui avaient vécu parmi les paysans galiciens).

Néanmoins, en évoquant ce temps lointain, Bilan éprouvait toujours un sentiment contraire à la raison : l'amertume, la brume chaude de cet été, quand la terre avait tressailli brusquement sous les explosions ; l'amertume, les gens qu'il ne verra plus jamais ; l'amertume, l'entonnoir au milieu de la rue Akadémitchna et la vitrine cassée du restaurant « Georges » ; l'amertume, les visages tragiques des anges qui s'étaient envolés au-dessus de Mickiewicz en bronze ; l'amertume, un papillon blanc au fond de l'entonnoir. Bilan s'était montré un très mauvais directeur : ayant dans sa poche un ordre d'évacuation, il s'était arrêté devant la villa du professeur Bril. Une blonde hautaine en peignoir déboutonné lui avait ouvert la porte. Bilan avait fait un effort pour détacher les yeux du pli rose entre les

seins de la femme. Elle ne lui avait pas permis d'entrer.

— Adam nie pojedzie, proszę pana, secoua-t-elle la tête. Nie, nie. Nie boimy się Niemców. My zostajemy. Tak, tak. To nas nie obchodzi. Niemcy mordują tylko Żydów i komunistów. Nie boimy się. (Adam ne partira pas, je vous en prie. Non, non. Nous n'avons pas peur des Allemands. Oui, oui. Cela ne nous regarde pas. Les Allemands ne tuent que les Juifs et les communistes. Nous n'avons rien à craindre).

Elle avait refermé la porte. Elle avait des bas noirs et une combinaison noire aux dentelles blanches.

Adam Bril avait été fusillé par le bataillon « Nachtigall » le lendemain de l'arrivée des Allemands.

Pendant la guerre, Bilan avait été nommé directeur de l'institut de Tchéliabinsk. L'institut produisait du vaccin contre le typhus d'après la méthode de Bril. Grâce à ce vaccin, la rechute de typhus dans les troupes du front de Stalingrad était étouffée sur-le-champ. Bilan avait été décoré de l'ordre « Drapeau Rouge ». En 1944, il était retourné en Ukraine.

Durant ces années, le caractère de Bilan n'avait pas changé : il restait lent, méticuleux, indécis, répondant à toutes les questions à l'ordre du jour par son inexpressif « bah, oui » ou « réfléchissons ». C'était une manière étrange, puisqu'on n'avait pas le temps de réfléchir. Avec une force irrésistible avaient retenti les premières salves de batailles au nom de l'épuration de la science. On avait mis fin aux actions perfides des mendélistes-morganistes qui avaient dompté la mouche drosophile, laquelle, on le sait bien, ne donne pas de lait. Un jugement prompt et sévère avait été rendu aux adeptes de la doctrine métaphysique de O. Bogomolets. En revanche, on avait chanté des hosannas à la découverte qui couronnait l'époque, aux recherches d'un vétérinaire Bochian qui avait fait

honte à Pasteur, à Koch et à toute la science mondiale corrompue.

Mais Bilan s'était montré un homme faible. En ce temps-là, il avait commis une faute. Il n'avait pas su mettre en avant la rigidité de ces principes, ni employer son autorité du directeur au nom de la lutte pour l'épuration. Et il y avait des gens avec lesquels il fallait lutter ! Il y avait à l'institut des partisans mendélistes-morganistes, les adeptes du Gène, encore mystique et immatériel en 1948, dont les contours nucléiques n'avaient pas pu apparaître sur les écrans de microscopes électroniques qu'en 1953. Mais il y avait également les disciples du président de l'Académie des Sciences de l'Ukraine, feu Olexandre Olexandrovitich Bogomolets, qui croyait pieusement en la vertu curative de son SAC (sérum antiréticulaire cytoxique de Bogomolets), bien que le 7 juillet 1952 avait eu lieu une chute d'étoiles et une voix de tonnerre eût proféré de l'Olympe physiologique que seul le système nerveux central était le centre de toutes les vaillances protectrices de l'organisme humain et que seul le chien à l'estomac troué pouvait présenter toute la grandeur de la science consacrée à l'homme. Il est vrai, que malgré cette illumination, les savants japonais et américains qui étudiaient les problèmes dus à l'emploi des armes nucléaires avaient proposé d'utiliser le SAC contre le mal des rayons, tandis que les sceptiques avaient chuchoté que le truc de Bochian n'était qu'une falsification habile d'un aventurier (ce qui avait été prouvé plus tard).

Dans ces circonstances, au lieu d'agir, Bilan avait gardé le silence, avait tousoté, marmonné des choses incertaines, avait réfléchi, ruminé, gloussé, avait essayé de rendre visite au ministère le plus rarement possible pour ne pas tomber sous les yeux d'Ivan Ivanovitch Ossadtchy, en attendant la fin de cette cam-

pagne. Non, il n'avait rien eu de ces jupiters tonnants qui avaient déployé leur zèle à l'époque... Insignifiant et taciturne, Sergui Serguiovitch avait plongé jusqu'au cou dans la prose routinière qui l'avait absorbé du matin au soir : il avait procuré les matériaux de construction, il avait organisé l'élevage de lapins dans le vivarium de l'institut afin de ne pas payer des longues oreilles ; il avait acheté du foin pour des chevaux. Cela avait été un travail pas comme les autres.

Tel avait été Sergui Serguiovitch Bilan, né en 1904, komsomol à partir 1920, fils d'un paysan, école ouvrière, institut de médecine de Kharkov, membre du Parti à partir 1924, participant à la lutte contre les koulaks, président du premier kolkhoze dans la région de Kharkov. Tous à l'institut savaient qu'il aimait aller dans le district de Tokmak de la région de Zaporojié, puisqu'il y avait des parents proches : cousins au deuxième et au troisième degré, neveux et même une tante de 90 ans, sœur de sa mère.

Le comportement de Bilan par rapport à l'affaire de Balandine avait été étrange comme d'habitude. Le jour de l'arrestation de Balandine quelqu'un avait téléphoné à Bilan et avait demandé d'une voix sèche de présider une réunion consacrée au redoublement de la vigilance parmi les collaborateurs de l'institut. Bilan était sorti de son bureau, était passé par la cour couverte de neige, avait soigneusement nettoyé ses bottes au perron et était entré dans le laboratoire. Il n'y avait personne. Les médecins étaient dans la bibliothèque et les laborantins, qui administraient des lavements aux poux, se trouvaient dans les box. Bilan était entré dans le bureau de Balandine, avait ouvert un tiroir de la table, avait sorti la chemise dans laquelle Balandine gardait sa thèse sur l'effet comparatif des différents vaccins contre le typhus, y compris le vaccin fabriqué d'après la méthode de Brill. Bilan

était retourné dans le corps Principal et avait fermé la chemise dans son coffre-fort. En reprenant haleine, il avait ordonné par téléphone de réunir tout le monde dans la salle de conférences.

Neuf ans après, quand Balandine, maigri, se retrouvait de nouveau dans le bureau de Bilan et lui racontait à contrecœur ses pérégrinations, Sergui Serguiovitch avait bougonné son « bah, oui », s'était levé et avait ouvert le coffre-fort. En automne 1956, Balandine avait soutenu sa thèse.

...Bilan se trouvait toujours dans son bureau non-chauffé sous le portrait de Lénine, sa table était vide, il n'y avait qu'un calendrier, un écritoire en marbre ressemblant à une pierre tombale et un vieux prospectus du mensuel « La géographie médicale » sous verre. Le papier d'hier était barbouillé de chiffres violettes, c'étaient des cinq de toutes tailles et de tous types. Bilan regarda par la fenêtre. Deux femmes inconnues se dirigeaient vers le corps Principal. Il dessina encore un cinq : un acutangle romain.

— La femme de Balandine ? fit-il avec étonnement en regardant cette femme jeune, gelée, moche, sans sourcils. Enchanté... Et vous ?

— Une de ses parentes, répondit Valentina Mikolaïvna.

C'est alors qu'il se souvint de la nuit de Nouvel An 1946 et de la valse « Sur les collines de Mandchourie », quand il avait dansé avec elle. Balandine ne savait pas danser.

— Asseyez-vous, les invita Bilan.

— Qu'est-ce que vous faites, camarade directeur, dit Valentina Mikolaïvna en se ruant sur lui du premier mot. Pourquoi n'avez-vous pas averti les familles ? Qu'est-ce qui se passe ?

« Elle me parlait de Skriabine, songea Bilan. Je ne comprenais pas de quel Skriabine il s'agissait. Je

croyais qu'elle parlait de l'helminthologue. Toute la soirée elle me parlait de Skriabine. Nous avons mangé de la salade à la vinaigrette et des conserves de porc ».

— Il s'agit d'une panne sans importance, dit Bilan. Il n'y a aucunes raisons pour paniquer. Mikola Pétrouitch a annoncé une quarantaine. Rien que pour trois jours. Il ne voulait pas vous alarmer. Nous avons voulu vous avertir, mais il a été formel...

— C'est la maladie de Jossier? demanda Velta.

— Oui.

Velta posa sur la table deux paquets de cigarettes avec le troisième au-dessus, comme pour faire le toit d'une hutte.

— Qu'est-ce qu'ils vont devenir?

— Tout va s'arranger. Je l'espère... Bah, oui. Nous venons de leur remettre une préparation très curieuse.

— Un antibiotique? demanda Velta. Elle accrocha maladroitement la hutte et les paquets tombèrent sur le plancher. Bilan se leva, contourna la table, s'agenouilla et ramassa les cigarettes.

— Excusez-moi, dit Velta. Merci.

« Qu'est-ce qu'il a trouvé en elle? » pensa Valentina Mikolaïvna en examinant le visage désemparé de Velta.

— Non, dit Bilan en s'asseyant de nouveau dans son fauteuil. Ce n'est pas un antibiotique.

— Un vaccin?

— Non plus. Nous avons un problème numéro huit... dirigé par un certain Ordyntsev... un homme de talent. Avec ses caprices... mais il a obtenu une préparation miraculeuse. Comment vous expliquer... Quelle est votre profession?

— Infirmière.

— Et la vôtre? tourna-t-il vers Valentina Mikolaïvna.

— Une ménagère, fit-elle à travers les dents.

— Ce n'est ni un antibiotique, ni un vaccin. Les antibiotiques, comme vous le savez peut-être, n'agissent pas contre le virus. Et le vaccin n'existe pas encore. De toute façon, il ne servirait à rien. Il faut l'employer avant la contamination et pas après...

— Je comprends, dit Velta.

— Eh bien, voilà. La préparation que nous leur avons remise diffère en principe des antibiotiques et du vaccin. Cette matière est toujours présente dans l'organisme... Elle empêche la reproduction de virus. Tout finira bien. J'en suis sûr. Ils se portent à merveille, vous allez voir vous-même... Donc, il n'est pas question de vous inquiéter. Pour le moment. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Les komsomols viennent de partir. Ils proposaient leur sang ou leur peau... J'avais du mal à leur expliquer que nous n'en avons pas besoin...

— Et quel est le nom de cette préparation ? demanda Velta.

— Elle est encore inconnue. C'est l'interféron, répondit Bilan.

Et il griffonna sur le papier encore une chiffre qui ressemblait à la lettre S.

15

En 1937, en Grande Bretagne, avait eu lieu un événement qui n'avait éveillé d'ailleurs aucun intérêt parmi le grand public. Il n'y avait eu rien d'étonnant : il avait fallu encore 8 ans pour qu'un groupe de physiciens donnât à l'humanité une leçon funeste en l'obligeant depuis de prêter plus d'attention aux informations scientifiques. Mais en 1937, cette année alarmante et flamboyante, les lecteurs étaient préoccupés par d'autres sujets :

22 corps des pilotes de guerre abattus en Espagne étaient envoyés en Allemagne. Les incinérations avec tous les honneurs militaires avaient lieu à Delmenhorst et à Bremenhaven ;

le monde était abasourdi par des permutations dans l'armée japonaise qui avaient pour conséquence la nomination de l'idole du corps de jeunes officiers Itagaki, chef de l'état-major de l'armée de Kouan-Tong, au lieu-dit Hiroshima ;

les jeunes violonistes soviétiques David Oïstrakh, Liza Guillels, Boussia Goldshtein, Marina Kozoloupova et Micha Fihntengoltz avaient conquis l'Europe par des sons inspirés de leurs violons ;

par ordre de Hitler, 200 officiers supérieurs des détachements SS étaient arrêtés à Munich ;

aux USA, on avait construit le plus grand bombardier quadrimoteur au monde de type « Wasp », modèle perfectionné du bombardier U-17 plus connu sous le nom de « forteresse volante ».

Entre-temps, G. W. Findley et F. A. Mac-Callum (Angleterre) avaient décrit un événement inexplicable sur les diverses théories de l'immunité : les singes contaminés par le virus de la fièvre de la vallée de Rift avaient été immunisés contre la fièvre jaune. Les savants qui avaient découvert ce phénomène avaient lancé un nouveau terme : « interférence de virus ». Si un virus se trouvait à l'intérieur de la cellule, elle devenait inaccessible pour un autre virus. Ce blocage prit le nom d'interférence.

En 1943, Werner et Gertrude Gönle qui travaillaient à l'hôpital d'enfants à Philadelphie, avaient étonné le monde de la virusologie en démontrant qu'une fois dans la cellule, le virus, même mort, empêche l'agression d'autres virus pathogènes parfaitement sains. Ce phénomène était resté une énigme durant 20 années. Ce n'est qu'en 1957, Alik Isaaks et Jean Lindemann

de l'Institut national de recherches médicales en Angleterre avaient obtenu une substance mystérieuse qui protégeait les cellules contre les virus pathogènes. Cette substance, l'albumine (poids moléculaire 63000), avait été nommée « interféron ».

Les touristes américains venus de Philadelphie à Kiev (c'était l'époque des pantalons larges, des porte-avions, des mackintoshs, de la prosperity, des bas nylon, des radars, de la musique swing, des photos couleur, des opérations militaires dans le Pacifique) n'avaient pas soupçonné que dans cette ville affamée et condamnée en 1943 (les cinéastes allemands avaient réussi de tourner au vol rasant le panorama splendide de l'ancienne capitale de la Russie : ruines, ruines, les décombres de la ville rongée par un incendie ; un jour, un cinéaste de Kiev trouva cette pellicule et la fit sonoriser avec « Manfred » de Beethoven) il y avait un homme qui avait décidé de consacrer sa vie à la virusologie, bien qu'en 1943, les gens qui luttèrent avec l'ennemi et avec la faim ne voulaient pas penser à l'avenir, bien qu'il y avait aussi les gens qui spéculaient sur l'or au marché noir ou furetaient dans des appartements abandonnés (ceux-là pensaient à l'avenir). Les Américains de la Philadelphie n'auraient jamais cru que Saint Nicolas ait pu rendre service à la science, mais c'était grâce à lui que Jora Ordynstsev devint un virusologue.

Le 22 juin à quatre heures du matin, chantait-on. La guerre avait éclaté quand il faisait sa quatrième année à l'institut de médecine à Kiev. Son papa-optimiste avait dit que nous serions à Berlin dans trois semaines. Si demain on s'en va-t-en guerre... Sa maman-pessimiste avait sangloté. Il était encerclé à Borispol. On l'avait jeté dans la carrière de la briquetterie qui servait de camps de concentration provisoire. Katucha venait au bord de

l' e a u... C'était une femme au visage débonnaire, aux yeux d'un bleu passé et aux jambes lourdes et éraflées. « Mais c'est le mien ! C'est mon mari ! Ivan Pétrenko ! » battait-elle sa poitrine. On l'avait poussé en haut. Elle venait et chantait... Elle avait dépassé la trentaine. Son Ivan s'était perdu dans le tourbillon de la guerre. La nuit, elle était insatiable, sa tête lourde aux cheveux raides (l'eau du pays contenait beaucoup de sels) avait reposé au creux de son épaule et ses mains de fonte aux doigts courts s'étaient emparées de son frêle corps de garçon : non seulement elle lui avait sauvé la vie, mais elle l'avait rendu homme. A l'aube, il avait poursuivi son chemin sur une route gelée aux flaques d'eau couvertes de glace fragile de l'automne avancé. P o l u c h k o - p o l é... Il avait été arrêté par une patrouille de la Feldgendarmérie. Les gendarmes parcouraient l'Ukraine sur motos Zundap. Mais lui, un faux ausweiss lui avait été délivré par le staroste du village, compère de Maria Pétrenko... Il avait retrouvé sa famille après des aventures invraisemblables : Victor Vikéntiovitch et sa femme avaient trouvé refuge dans une maison rue Novo-Lybédska, près du bâtiment de graduation ressemblant de loin à un grand tonneau plein de choucroute qui surplombait la ville comme le rêve hypertrophié de ses habitants qui songeaient à la nourriture : le tonneau était vide. Dans la chambre il y avait un petit poêle de fonte. Jour et nuit, à 300 mètres d'eux, les trains de marchandises faisaient trembler le sol. Les pinces d'aquarelle faisaient tinter le verre. Son père dessinait pour gagner la vie. Le plus difficile, c'était d'avoir la conscience tranquille : un jour on avait invité Victor Vikéntiovitch à l'hôtel de ville pour lui proposer d'organiser une exposition personnelle. « Vous êtes quand même une victime de bolchévisme ». (C'était l'un de ceux qui lui avaient proposé en son

temps de prêter plus d'attention aux sujets kolkhoziens). Victor Vikéntiovitch avait refusé net. Le plus difficile, c'était de ne pas se salir. C'était aussi difficile que de survivre. Victor Vikéntiovitch avait noué des relations avec un Roumain (d'après des documents, propriétaire de l'atelier de photographie de Trans-Nistrie) qui avait avoué à Ordyntsev son récent passé moldave et avait fait allusion à son lointain passé juif. Il s'appelait Ion Dumitrescu, il avait un œil vivant, fatigué, de couleur marron, à la sclérotique jaunâtre couverte d'un réseau de veinules rouges, et le deuxième d'un éclat de porcelaine neuve, qui donnait à la moitié droite de son visage une expression gailarde. Petit moustachu aux oreilles d'éléphant, Ion Dumitrescu s'était montré un psychologue perspicace : il avait compris que pendant les cataclismes mondiaux, des âmes humaines, surtout celles de femmes, s'adressaient au Dieu tout-puissant. Dans ses ateliers à Odessa et à Kiev, il s'était mis à produire des images saintes imprimées sur le papier d'emballage. Victor Vikéntiovitch en était devenu le chef peintre. Les principes esthétiques de son maître avaient été sévères. Il avait souvent dit à Victor Vikéntiovitch : « Je n'en veux pas de ces foutourismes... Je ne veux pas de barbouillage. Je veux que les gens pleurent... Je donne cette production au peuple et pas aux va-nu-pieds quelconques ».

La plus belle création de Victor Vikéntiovitch avait été son Saint Nicolas-thaumaturge. Le vieux à la barbe grise se présentait avec la main droite levée pour la bénédiction et la main gauche tenant l'Évangile. Il était coiffé d'une mitre dorée ornée d'émail et d'une rivière de diamants ; sa figure aux traits réguliers gardait une expression divine. Mais l'austérité byzantine de l'image était adoucie par un regard bienveillant d'un bleu d'outremer plein d'affection compatissante

et omniprésente. Dumitrescu s'était extasié devant le rayonnement de la chasuble en brocart, devant l'interprétation réaliste des plis de vêtements et sur les demi-tons des doigts séniles levés pour la bénédiction. La fleur dorée du nimbe brillait sur le fond bleu.

Pour éviter l'évacuation en Allemagne, Jora était entré à l'institut de médecine ouvert par des Allemands à Kiev. Il avait passé des journées entières dans la cohue du Marché juif qui s'était transformé en un brouhaha grotesque. On y échangeait de la farine grise broyée avec des meules qu'on faisait soi-même, de l'huile rance, des chandails en laine, des paquets de saccharine, des cigarettes hongroises «Gunnia», des statuettes anciennes, des bouquins usés, des souliers de soldats roumains, des capotes pouilleuses, des coupons de crêpe de Chine d'avant-guerre, de la gnôle de betterave et des billets de banque de l'émission de Rovno d'un couleur de prison qui portaient des inscriptions en ukrainien et en allemand ; la coupure de cinq roubles représentait une jeune paysanne blonde avec un bouquet de fleurs et un aigle impérial à la croix gammée qui se détachait en noir. Une inscription laconique avertissait : « La falsification des billets de banque sera punie par la prison atroce ». Aux abords du marché se pressaient les boutiques, les mesures et les gargotes où l'on pouvait prendre un petit verre, faire une affaire de devise ou s'initier à la morphine. La gargote où Sachko avait joué de l'accordéon était la plus populaire. Sachko était un grand gars muet au visage inspiré d'un morphiniste.

Jora vendait des Nicolas-thaumaturges. Ayant garni sa bourse de roubles d'occupation, il allait de temps en temps à l'établissement de Sachko-accordéoniste. Une fois, il y avait fait connaissance de Boris Olexandrovitch Primak. Celui-là, vêtu d'un ciré noir, se tenait au coin d'une salle puante, ses bras posés sur une

table couverte de taches de vin rouge. Devant lui, il y avait une bouteille à moitié vide. Primak, coiffé d'un chapeau usé, dévisageait les visiteurs avec attention. Il avait tout d'un personnage d'un drame de mœurs ukrainien du siècle précédent : un grand nez, une moustache longue, des sourcils féroces. Mais l'expression de son visage n'était pas bonasse et rusée, mais renfrognée. Il était soûl. Jora s'était attablé près de lui avec son verre. Il avait mis au bout de la table son paquet de thaumaturges non-vendus.

— Qu'est-ce que c'est ? Des pornos ? demanda l'homme en ciré noir sans changer l'expression du visage. Et il avait repris sans attendre la réponse :

— Je fais un repas funéraire. Mon cheval est crevé. Le plus beau étalon de l'Europe. D'un tétanos. Cet idiot avait mal filtré l'anatoxine... L'orgie de la mort. Voilà.

— Il fallait injecter le sérum, dit Jora.

L'homme avait levé la tête, avait regardé Jora. Il avait vidé le reste de la bouteille dans son verre, avait tiré son mouchoir et s'était mis à frotter ses manches trempées de vin. Le mouchoir s'était coloré en rose.

— Son cou était dur comme un bloc de pierre... Rigidité musculaire. Pas un pas en arrière. Comme un vrai soldat. Ensuite, l'œdème du poumon. Qui êtes-vous ?

Ils avaient fait connaissance. Ils avaient trinqué. Jora avait montré des images à Primak. Celui-là avait regardé la face dévote de Nicolas avec mépris.

— Laissez des bêtises, dit-il. Vous avez une profession... Regardez voir comme il est affublé. Les gens sont en loques et lui, en brocart. Il n'est pas permis, jeune homme, de dessiner un Dieu. Ni de l'accrocher au mur. Il faut le porter ici ! Il frappa sa poitrine. Venez plutôt travailler chez moi.

Primak dirigeait la fabrication du sérum antitétanique, du vaccin antivariolique et du vaccin de Pasteur. Le laboratoire se trouvait dans un des immeubles déserts de l'institut bactériologique.

Ainsi ils étaient devenus amis dans la science et dans la boisson. Quand en automne 1943 les Allemands avaient expulsé les gens qui habitaient aux environs de la station et les parents de Jora avaient été obligés de quitter la ville (ils s'en étaient allés à Oumagne), Jora avait déménagé chez Primak, au Mont Baty. Grâce à Boris Olexandrovitch, Jora avait appris à aimer la science, les mystères de la virologie qui incarnait le silence des momies d'Égypte aux marques de la variole sur leur peau, la sagesse des récits d'Hippocrate, le génie de Pasteur et d'Ivanovski, mais il était devenu également alcoolique. Primak buvait énormément, mais il n'était presque jamais ivre. Son regard en devenait plus ferme et les mots et les gestes plus réfléchis.

— Mon foie est le meilleur du monde, disait-il. Olexandre Olexandrovitch Bogomolets s'intéressait personnellement aux propriétés désintoxiquantes de mon organe. Ayez en vue, Jora, c'est pas la vodka, c'est les zakouski qu'il faut redouter. Et le pire, c'est de s'assimiler aux intelligents russes et de chercher la raison de vivre.

Une fois, Primak avait raconté à Jora une expérience étrange qu'il avait pratiquée avant la guerre. A l'époque, il s'était intéressé à la rage, une maladie absolument mortelle. Primak avait décidé de vérifier l'influence mutuelle de la rage et de la fièvre aphteuse, inoffensive pour les lapins. Il avait contaminé des lapins et quelques jours après il avait introduit dans leurs cerveaux une émulsion contenant le virus des rues. A son grand étonnement, aucun lapin n'avait été contaminé. L'expérience n'avait pas eu de suite,

la guerre avait éclaté. Le résultat ayant été incroyable, Jora avait mis en doute la pureté de l'expérience. Boris Olexandrovitch lui-même en avait aussi douté.

Kiev était en flammes. Les nuages de fumée surplombaient la ville, leurs contours coulaient de cuivre fondu. Les roulements d'artillerie venaient de loin. Primak s'était adonné à la boisson à corps perdu. Il apportait de la cave de l'alcool rectifié et le buvait sans diluer en grignotant des pommes ensuite.

— Pourquoi suis-je né au vingtième siècle ? s'était-il plaint à Jora, soûl et affamé. Et pourquoi ici, en Ukraine, et pas en Bolivie ? Pensez donc, dans le passé j'aurais pu faire une découverte sensass. Il y avait assez de maladies. J'aurais même pu proposer un vaccin antirabique. Moi ! Je l'aurais pu ! Mais il eût fallu que je fusse né cent ans après. Que je vois de mes propres yeux la mise en scène de l'Apocalypse jouée par des amateurs sans talent. Les heures paisibles de l'humanité sont terminées, voilà la tragédie. Dès maintenant, nous sommes tous mobilisés... pour toujours. Et celui qui a manqué à son devoir est un déserteur. Nous, Jora, nous sommes des déserteurs. De gré ou de force, mais c'est la réalité. Et il y aura encore des gens qui nous traiteront de traîtres. De bergers allemands.

— Mais nous travaillons pour les nôtres et pas pour les Allemands, disait Jora pour essayer de se justifier.

— Allons donc, mon pinçon, nous sommes des déserteurs. Nous restons au chaud tandis que les petits soldats se noyent dans le Dniepr. Dans l'eau glacée... brr-r-r... Il fallait devenir partisans. Comme les autres.

Jora l'avait détesté à ces moments. Jora avait emporté de cette maison au Mont Baty non seulement une envie irrésistible de vérifier l'expérience de Primak,

non seulement une passion pour l'alcool, mais quelque chose de beaucoup plus important : les remords, un clou brûlant enfoncé dans sa mémoire, une blessure cuisante portée à son âme, une peine cinglante...

...Pendant vingt ans il avait avancé à tâtons à ce moment : les lampes bactéricides allumées, il s'était mis à irradier une culture de tissu contenant les virus de l'encéphalite pour en dégager les gouttes précieuses de l'interféron purifié. Deux années entières y avaient été consacrées, deux ans sans repos, sans congé, sans salaire d'appoint, sans cinéma, sans philharmonie, sans aucune distraction (sans compter les albums de Van-Gogh, de Botticelli et de Toulouse-Lautrec). Deux années, consacrées au problème qui portait le nom « numéro huit », jusqu'au moment où sa laborantine avait pris dans le frigidaire une petite bouteille remplie d'interféron, l'avait enveloppée avec du coton et du papier-parchemin, l'avait portée en bas, vers le laboratoire de Balandine, et l'avait posée sur le perron.

...Lila sautillait sur l'asphalte et ses sandales claquaient avec un bruit sec et sonore. L'asphalte était tracé de cases numérotées, il y avait, bien entendu, l'enfer et le paradis, tout ce qu'il fallait pour jouer à la marelle. Il faisait chaud, le vent de printemps chassait joyeusement les nuages qui volaient comme des ballons et la place brillait après la pluie. Lila courait en riant et le ballon, son premier ballon, sautillait, elle le frappait avec la main, il rebondissait et s'envolait, et Lila, exultée de rire, sentait sur son visage le souffle de vent plein de sève de printemps, elle courait, les yeux brillants, en oubliant tout, puisque le monde entier consistait pour elle en cette sphère vibrante de caoutchouc. C'était son premier ballon, vert avec une ceinture rouge. Et là, au loin, se tenaient son père et sa mère, ils souriaient en regardant la

petite fille aux cheveux bouclés perdue dans l'espace infinie de la place...

Lila ramassa avec précaution la bouteille à pénicilline contenant trois centimètres cubes de substance qui ressemblait à de la colle d'amidon. Il y avait une inscription faite à la crayon de laboratoire : INTERF. Lila s'attarda au perron en écoutant les soupirs du vent. La laborantine d'Ordyntsev montait la colline. Elle agita la main en saluant Lila et disparut en tournant le coin du corps de Microbiologie. Les pentes dégarnies de la colline roussissaient de feuilles mortes. Sur la colline voisine s'élevaient les nouveaux immeubles. Les grues balançaient sans hâte leurs palans. Un ruisseau rapide coulait le long du sentier argileux qui serpentait à partir du corps de Microbiologie. Il gazouillait en se faufilant dans les empreintes de pneus. Lila toucha aux feuilles de vignes qui rougissaient, couvertes de gouttes de pluie, sur les fils des rameaux. Rien ne troublait le silence de nuit, le jour de travail à l'institut était fini.

Lila ferma doucement la porte.

— Voilà, dit-elle en entrant dans la pièce. Je l'ai apporté.

« Trois cubes, pensa Balandine. Zéro six par personne. Pas grand-chose. Et à part cela, est-ce qu'on peut être sûr que cette préparation diffère des milliers de ses prédécesseurs, qu'elle soit plus effective que de l'eau pure ? Jora est un vrai savant, mais lui aussi il n'est pas assuré contre les échecs, contre les illusions.

Il est peut-être trop tard. L'interféron n'arriverait pas à bloquer les systèmes de cellules avant l'interruption des virus de Jossier ; il se peut qu'un processus irréversible ait déjà commencé et nous tous, avec notre volonté, nos pensées, nos blagues, notre trac devant l'ouverture d'une enquête, nos sottises, nous nous soyons approchés de la limite où les lois sociales

cèdent leur place aux éternelles passions biologiques, où les systèmes fermentatifs les plus compliqués périclissent comme des empires corrompus et le chaos et la décomposition annoncent une mort rapide et implacable.

Non, quiconque mais pas moi, je n'ai pas de droit de douter. Je ne peux pas me permettre le luxe de doute. Qui me croirait alors ? L'interféron va nous sauver. Il ne peut pas être autrement ».

...Balandine lançait Marinka en l'air, elle glapissait, riait, plissait son front sans sourcils : encore, encore ! Velta riait aussi, la mer soupirait en léchant les pierres glissantes entre lesquelles nageaient les petits poissons en se frayant le chemin dans les broussailles d'algues brunes avec les couteaux d'acier de leurs dos ; et là, dans l'eau verdâtre remplie de soleil, les planètes transparentes des méduses décrivaient des orbites désordonnées. « Encore ! encore ! » criait Marinka, et il la lâchait, l'attrapait, la lançait de nouveau en l'air. Ensuite, il la prenait à son cou et courait, essoufflé, en sautant par-dessus les pierres et en faisant attention de ne pas tomber...

— Préparez la seringue et les aiguilles, dit Balandine. Le temps presse. Lila, faites vite !

Igor exposa son dos le premier. Balandine vida le stérilisateur, introduisit l'aiguille dans la seringue chaude, vérifia, sans se presser, la marche du piston.

— Ça c'est bien du Jora, dit Igor. Je disais toujours. Un grand homme. Si nous nous dépêtrons de cette vilaine affaire, je lui offrirai une bouteille.

Balandine aspira dans la seringue zéro six centimètre cube d'interféron, frotta la peau de l'omoplate avec de l'alcool et y introduisit l'aiguille d'un geste coutumier.

— Aïe ! fit Igor. J'ai peur de piqûres. Maintenant nous sommes quittes.

— Pourquoi ? leva les sourcils Balandine.

— Puisque c'est mon tour. Piqûre pour piqûre. Homo homini amicus est. C'est tout ? Merci.

— Appelez Makhov.

Makhov leva sa chemise sans mot dire. Une cicatrice rouge et luisante traversait son omoplate droite. Il ne grimaça même pas, ajusta sa chemise et quitta la pièce.

« Et je ne savais rien », pensa Balandine. Il éprouva un sentiment de compassion pour cet homme solitaire et maussade.

— Evdokia Ivanivna ! appela Balandine.

— Je savais que quelque chose allait se passer. Ilko a attrapé une grippe. Une vraie. Fédia vient de téléphoner. Il a perdu la tête. Et sa sœur n'est encore venue.

Elle tourna le dos à Balandine en croisant les bras sur sa poitrine.

« Une paysanne, pensa-t-il, et le dos d'une déesse. Je deviens sentimental. Je vieillis. J'ai aperçu inopinément que ce n'est pas une collègue avec laquelle on s'égosille en discutant le plan thématique de l'année prochaine, mais tout simplement une femme qui a de belles épaules et un dos superbe, et qui est probablement heureuse avec cette nouille de Fédia si elle lui offre des enfants avec une telle régularité, et même si elle n'est plus très jeune et les garçons ne se retournent pas sur son passage, elle peut encore rendre heureux n'importe quel homme. Mais je pense à quoi ? Je reste bouche bée devant un dos de femme et j'oublie l'essentiel ».

Il aspira dans la seringue un virgule deux centimètres cubes d'interféron et introduisit l'aiguille dans la peau tirée.

— J'ai mal, dit-elle.

— Patience ! Le Seigneur a eu de la patience et nous a recommandé d'en avoir.

- Merci, Mikola Pétrovitch.
- Qu'est-ce que vous allez faire maintenant?
- Lila et moi, nous allons préparer le dîner.
- Venez, Lila, cria-t-il.

Il jeta l'aiguille utilisée sur le couvercle du stérilisateur. Il aspira le reste d'interféron dans la seringue, regarda la graduation : zéro cinq. « J'aurais dû verser un dixième. Ainsi, sa chance est diminuée... de seize pour-cent, calcula-t-il. Que faire. Et la chance de Dorochenko j'ai augmenté de deux cents pour-cent. Il se peut que du point de vue de l'humanisme abstrait ces deux femmes soient égales, mais du point de vue du bon sens elles diffèrent. Lila est seule, sa maternité est encore loin, si en générale elle a jamais des enfants. Et Dorochenko... Non, j'ai fait tout en bonne justice ».

— Tournez-vous, dit-il en tenant la seringue toute prête.

— Pourriez-vous me piquer le bras ? demanda Lila.

— Le bras ? Pourquoi ?

— Eh bien... le dos... ça me gêne.

— Dieu m'en garde des femmes, ces péronelles pudiques ! Donnez votre bras.

— Mikola Pétrovitch, et vous, croyez-vous à l'interféron ?

— Mais bien sûr. Je crois en Jora comme on croit en Dieu. On raconte des miracles sur l'interféron.

— Pourquoi ne pouvait-il nous le donner plus tôt ?

— Il l'avait vérifié auparavant sur lui-même. Hier. Pour n'avoir pas de doutes.

Balandine jeta la bouteille vide dans la poubelle.

— Et vous ? Qui vous a fait la piqûre ? demanda Lila.

— Igor, mentit Balandine.

— Je vais laver la seringue.

Balandine resta seul. « La monnaie est jetée. Pile ou face. Mais ça m'est égal, pensa-t-il. Non, il ne faut

pas faire l'hypocrite. Ma chance est diminuée de cent pour-cent. Ma chance est égale à zéro. Et ça me fait peur ».

Il éprouva un mal à la poitrine et un froid à la gorge, comme s'il avait avalé un bonbon à la menthe. Un grand bonbon à la menthe.

16

« Nous sommes au fond de l'océan. Nous, c'est un sous-marin aux murs de briques, au toit troué, aux tuyaux du chauffage central à peine chauds. Les tuyaux se desquament comme s'ils avaient eu la scarlatine : les écailles ratatinées de peinture se détachent et tombent. Nous sommes au fond de l'océan. Quelque part en haut, à la surface de l'océan, on voit des lumières, ce sont des spoutniks et les grands bateaux qui emportent les rêves humains, le pialement de Morse, le frémissement des aiguilles sur le panneau de commande et le silence recueilli des navigateurs. Et nous sommes au fond de l'océan. C'est la deuxième journée que nous y sommes. Une lampe de signalisation s'allume parfois sur l'appareil téléphonique : la terre nous rappelle. Nous sommes cinq dans ce sous-marin qui repose au fond de l'océan. Nous écoutons les voix de nos proches, mais un mur infranchissable nous sépare, c'est la frontière que nous n'osons pas franchir, nos chemins ne se trouvent pas à la même hauteur : le prix de nos petites vies ou la sécurité de la ville avec des milliers d'habitants qui ne soupçonnent rien, qui regardent leur télé, qui mangent, qui lisent leurs journaux de soir, qui embrassent leurs enfants, qui prennent le train ou le car. C'est pour eux que nous restons ici, au fond de l'océan. Nous sommes responsables de cette ville qui est la nôtre,

nos chemins sont incomparables pour parler d'un choix. Notre petit sous-marin est encore en vie : les thermostats et les frigos fonctionnent, les lampes bactéricides versent leur lumière bleue, les bestioles s'affairent dans le vivarium, les gens respirent. Nous avons des réserves de nourriture. Mais nous ne ressemblons pas aux autres. Nous ne sommes plus ceux qui nous étions hier. Et si un jour notre sous-marin émerge à la surface de l'océan, s'il gagne son havre et nous poserons le pied à terre, nous verrons le monde autrement... ..autrement», répéta Igor à part soi en mordant son stylo.

Makhov fumait sur son lit. Le paquet de «Jebel» était à moitié vide. Il n'enleva pas son veston, ne rangea pas son lit. Il fumait en secouant le cendre dans la boîte de Pétri pleine de mégots complètement consumés. Makhov était un homme parcimonieux.

— Un testament ? dit Makhov en tirant sur sa cigarette.

— Un poème, dit Igor. Un tracteur tire un cultivateur. Mon père est un mécanisateur.

— Ça va, tu peux le faire publier.

— D'après moi, c'est écœurant.

On frappa à la porte.

— Peut-on entrer ? demanda Lila.

Makhov sauta du lit et ouvrit la porte.

Lila apporta deux bouteilles de kéfir et les plaça sur la table devant Igor.

— Quelle tabagie ! dit-elle.

— Toujours du kéfir, bougonna Makhov.

— On peut devenir féroce, fit écho Igor.

— Je n'y peux rien. Je le déteste aussi.

— Il nous faut quelque chose de plus chaud, dit Makhov en claquant des doigts. Ça te va, Igor ?

— Je soutiens la proposition du camarade Makhov.

— Et vous, Lila ? Avez-vous la clé ?

— Je peux vous en verser un peu, dit Lila. Mais que Mikola Pétrovitch ne voie pas.

— Parole, sourit Makhov.

— Combien ?

— Deux cents suffira. Pour la prophylaxie. Pour que tous les virus en crèvent.

— Un instant, dit Lila.

— Une femme très bien, dit Makhov quand elle sortit. Elle te plaît ?

— Pas mal. Juste ce qu'on aime.

Igor s'approcha de la poubelle, appuya la pédale. Le couvercle se leva. Igor desserra les doigts et le papier chiffonné disparut dans les entrailles sombres.

— Dommage, dit Makhov. Quel poème !

Igor lâcha la pédale.

— Je ne suis pas un poète, Makhov. Mes vers sont moches. Trop déclaratifs. A l'heure actuelle, la pathétique n'est pas à la mode.

Lila revint avec un matras plein d'alcool.

— Prenez garde, dit-elle. Mikola Pétrovitch me tuera.

— Il ne vous tuera pas, dit Makhov. Merci... Lila.

— Tu as tiré profit de la quarantaine, dit Igor. Galant comme un lord.

— Restez, dit Makhov. On va trinquer.

— Non, refusa Lila. Je ne peux pas. Si c'était de l'eau minérale. Mais cette saleté...

— Restez. On va bavarder.

— Non, non. Et qu'est-ce que vous allez manger avec ça ?

— On va ronger les coudes, répondit Makhov. Vous restez ?

— Merci. Evdokia Ivanivna m'attend. Nous répétons la réaction. Surtout ne faites pas de bruit. Entendu ?

— D'accord, dit Igor. A quoi bon ferait-on de bruit ? C'est notre repas funéraire.

— Revenez quand la réaction sera terminée, demanda Makhov.

— Peut-être, dit Lila en sortant.

— Quelle femme, soupira Makhov.

Il faisait déjà noir. Une nuit humide et agitée s'étendit sur la ville. Le tintement monotone du crochet du vasistas qui claquait au vent se faisait entendre.

Igor s'approcha de l'évier, ouvrit le robinet.

— Attends, dit Makhov, attends que la rouille passe.

— Je sais. On dilue comment ?

— Fais du shnaps.

— Volontiers, mon général. Fifty-fifty. Voilà de la vodka traitée par le chlore pur. Prenez vos verres.

— Qu'elle est chaude, grimaça Makhov.

— Ainsi tu es assuré contre l'angine.

— A quoi boit-on ?

Igor prit son verre, regarda à contre-jour les petites bulbes blanches qui bouillonnaient au milieu, jeta un clin d'œil à Makhov : une cravate nouée comme il faut ; les cheveux bruns soigneusement lissés (il eut le temps de se faire beau en attendant Lila). Le mélange s'éclaircissait peu à peu. Igor dit enfin :

— Je veux boire au bon sens.

— Comment ?

— Au bon sens. Tout ce qui se passe doit avoir un sens. La vie, la mort. Sinon, à quoi bon de vivre. Mieux vaut crever dès le début.

— Je bois à ce qu'on ne crève pas. Je ne vois aucun sens dans la mort. Tu comprends ?

— Je comprends, dit Igor. Je bois au bon sens.

Il avala d'un trait le liquide tiède et écœurant qui lui brûla la gorge.

Makhov but aussi. A deux gorgées. Il gloussa en secouant la tête.

Igor mâcha un morceau de pain et prit une gorgée de kéfir.

— Cocktail du camarade Josser, dit-il.

Ils devinrent gais tout d'un coup. Igor sentit un rayonnement chaud se répandre dans son corps, le monde devint gai et bienveillant, tout changea, comme si ses yeux s'étaient privés d'une étamure et Igor vit tout d'un coup que Makhov était un bon gars, bien que quelque part dans ce chaos ivre quelques centres sensés qui veillaient malgré lui analysaient chaque parole prononcée par Makhov.

— Je lui dis, racontait Makhov, à quoi bon écarquiller les yeux ? Bien que tu sois un adjudant-chef... Veux-tu que je te fasse causer à la patrouille ? Fils de chienne, je lui dis. Et je le secoue. Et il me dit...

— Sais-tu, Makhov, dit Igor. En trente et un à Londres on avait célébré trois cents ans de la découverte de l'écorce de quinquina.

— Quelles bêtises ! sourit Makhov. Dire qu'on invente des choses pareilles... Et il s'est avéré que cet adjudant-chef n'était qu'un sergent...

— As-tu jamais fait cirer tes souliers par un cirreur ? demanda Igor.

— J'avais fait cirer mes bottes. En box-calf. Une marchandise de qualité.

— Et moi, jamais. Je voulais faire ça un jour. J'ai même approché un cirreur. Un Assyrien. Vieux. A la moustache grise. Il cirait les souliers à un gandin. Et il haletait. Un asthmatique probablement. J'ai tourné les talons.

— Ecoute la suite, continua Makhov en versant les restes de l'alcool. Je lui dis...

— Tu sais, Makhov, c'est dommage qu'on doive crever. Je n'étais encore jamais amoureux pour de bon. J'avais des femmes, des filles, mais ce n'était jamais un amour. Cet été j'ai fait connaissance d'une certaine

Svetlana. Une Moscovite. Pendant qu'on était ensemble, tout était bien. Un amour de soldat. Eine soldatische Liebe. Et moi, je voudrais avoir un enfant. Je n'y pensais jamais auparavant. Figure-toi. Un petit garçon aux cheveux blonds... Quelqu'un qui restera après toi.

— Touche pas à un amour de soldat, dit Makhov. Tu n'y piges rien. J'avais un en quarante-cinq... Sais-tu quelles robes on portait en ce temps-là ?

— J'imagine. Au-dessus des genoux jusqu'à la taille. Et on chantait : je t'attendais samedi, warum tu viens mardi.

— Andouille ! dit Makhov. Elle s'appelait Helga. Helga Freidenberg. En 45 nous... nous avons fait connaissance. Sais-tu quelles gares ils ont là ? Souterraines, c'est pratique... J'avais peur d'une patrouille. Nous avons bu de la bière. Schwarzes Bier. Et Helga me regardait. Elle ne comprenait pas le russe. Elle me regardait seulement... C'était à pleurer comme elle me regardait. Et tu dis... Je m'en foutais de tout le monde. Nous sommes allés ensemble je ne sais où. Elle pourrait me pousser dans une impasse et ce serait la fin. Elle me conduisait dans les ruines. Si tu pouvais voir ça ! C'était Sodome et Gomohre. En automne, il fait chaud chez eux. Ils ne portent même pas de chapeaux... Eh bien, nous avançons, je sens l'odeur de briques. De briques humides. Helga était blonde. Ses cheveux étaient clairs et moux comme ceux d'un enfant. Schule, dit-elle, meine Schule. L'escalier était intact. Et sous l'escalier il était sec. Je ne savais que faire de ma mitrailleuse. Helga l'avait accrochée à la rampe... Et c'est alors que j'ai compris ce que cela veut dire : la dernière fois... La dernière, tu comprends ? On savait qu'on ne se verra plus. La bière était très bien. As-tu jamais goûté de la bière allemande ? C'est cela. La dernière fois. Un mois plus tard on nous a transfé-

ré à Magdebourg. Helga n'exigeait rien. Elle se foutait de tout...

...A qui parlait-il? A lui-même ou à Igor qui se taisait en appuyant la tête sur le bras? Ou à son passé, à l'année 45, à cette ville rouillée dont les murs flamboyaient de mots rebelles FESTUNG BRESLAU. Là, au milieu des ruines de l'usine de wagons, parmi les décombres, dans une impasse formée de wagons brûlés, Makhov tira d'un trou d'obus un homme avec un casque tordu. L'homme serrait à ses joues les mains rouges et poisseuses, il murmurait : parle-moi, pourquoi tu ne veux pas me parler? Pourquoi tu te tais, dis, est-ce que la guerre est finie? Il se peut que Makhov parlait à cet homme qui n'arriva pas à entendre sa voix, ou à Balandine, pour débiter ses offenses, venger le retard de sa thèse inutile, ses échecs et sa solitude; il pouvait aussi bien parler à Lila... non, à Helga, à Helga, vieillie, grossie, qui habite Galle, son mari est professeur à l'université, ils ont une Wartburg gris-clair et deux enfants: Detlev et Eveline qui apprennent la langue russe à l'école; et Helga ne savait qu'un seul mot: « lublu », répétait-elle. A qui parlait Makhov, figé, les dents serrées, devant son verre plein de breuvage chaud?

— Et après? demanda Igor.

— Après? Après je voulais me marier... Mais je n'avais rencontré personne... C'était en Allemagne, et je me suis mis à acheter des chiffons... à ma promesse... C'était un numéro!

Il eut un sourire forcé.

— Comment je pouvais connaître sa taille?.. Les copins m'ont donné un conseil... J'achetais les chaussures de 35 à 37 et les robes de 42 à 44. Les copins disaient que c'étaient les tailles les plus courantes. Tu comprends? Blanc-bec.

— Et Helga... Tu ne l'avait rencontrée plus jamais?

— Non... Pourquoi. Quand j'étais en Allemagne pour la deuxième fois... Nous sommes entrés avec les copins dans un estaminet. Et j'ai vu une Volga noire et une fille en pantalon qui en descendait. Elle avait les cheveux blonds comme Marina Vladi... elle entre dans la salle... et ne nous regarde pas... Elle a un pull chic, les seins... tout ce qu'il faut. Elle commande une bière... Helga toute crachée... Ein Bier... Danke schön. Bitte schön... Je l'approche, je la regarde, elle ne me prête aucune attention... Non, ce n'était pas Helga. Helga serait plus âgée. Et celle-là était très jeune. Dans la voiture ! La colère m'a emportée... Que diable... Nous avons répandu notre sang... Dans notre village les khatas de veuves se délabrent, le pain manque... et elle... elle roule sa bosse. Où est-elle, la justice ? Elle monte dans sa voiture et démarre. Sans se retourner.

— A notre santé, dit Igor.

Makhov repoussa son verre. Ensuite, en apercevant que l'alcool est partagé en parties inégales, il mesura avec les doigts le niveau de liquide et ajouta à Igor un peu de son verre. Il estima à l'œil le niveau dans les deux verres et mit la potion devant Igor.

— Bois.

— A Ordyntsev, dit Igor,

— A nos amours, prononça Makhov sérieusement.

Igor s'esclaffa à gorge déployée d'un rire exécrable qui le répugna lui-même.

— Un toast génial, Makhov. Même au bord de la tombe les jeunes chevaliers boivent la santé des dames. Kram-bam-bim-bam-bouli !

— T'es un mouflon, dit Makhov. Tu comprends rien. Un chevalier. Si nous sortons d'ici... Attends... Ils seront encore tous garde à nous. Tous. Je les prendrai tous entre mes mains. Assez. Tout ce qui était avant... ce n'est pas sérieux. Maintenant je me mettrai au

travail. Je ne suis le même qu'avant-hier... Je suis un savant.

— Tu aspiras à être un commandant de bord ? Vas-y ! Il n'y manque que toi au volant de la science. A côté d'Ossadtchy.

— Je n'aspire pas d'être un commandant de bord, dit Makhov en regardant fixement son verre d'un œil froid, c'est un amiral que je veux être.

La porte grinça. Quelqu'un entra dans le couloir. Igor cacha vite les verres dans le placard.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Makhov. Tu crains quelqu'un ?

— Tais-toi.

Quelqu'un s'arrêta près du téléphone (l'écouteur claqua) et s'en alla ensuite en fermant la porte avec précaution : le numéro pouvait être occupé.

— Qui crains-tu ? cria Makhov. Devant qui courbes-tu la tête ? Devant lui ? Qu'il vienne ! Je lui dirai tout. Je lui ferai danser. Tu verras bien !

— Laisse-le, Makhov, dit Igor en sentant le rayonnement chaud s'éteindre à l'intérieur.

— Et moi, je ne veux pas ! frappa du poing Makhov. Est-ce que tu sais qu'est-ce que c'est planaria ?

— Une femme qui vole sur un planeur, dit Igor.

— C'est un ver. Il a une tête, tout comme cela se doit, mais c'est l'espèce la plus terrible du monde. Tu peux le couper, mais chaque morceau deviendra un ver... Il aura sa tête, son cerveau, sa queue. Compris ? Tu le coupes en morceaux et il se reproduit... Il est immortel. Il ne craint rien. Il est partout chez soi. Et ton Balandine, c'est un planaria. Un planaria !

Igor s'assit devant Makhov.

— As-tu fini ? dit Igor en souriant du bout des lèvres.

— Voilà qui est ton Balandine, continua Makhov tranquillement. Et toi, tu es un mouflon. Chacun peut

t'écorcher. Tu n'en apercevras même pas. Mais dans la vie, on a froid quand on n'a pas de peau. Compris ?

— Compris, dit Igor. Tout est clair. Mais tu n'es pas digne de marcher sur les traces de Balandine. Toi et moi, nous creverons, et lui, il restera dans la mémoire des gens. Que faisais-tu quand tu avais 23 ans ?

— Je faisais mes études. De deuxième... non, de troisième année.

— Tu potassais la pharmacologie... Et Balandine à ses 23 ans avait fait trois découvertes. Demande le premier venu rickettsiologue. Et écoute ce qu'il va te répondre. Et tu dis que la chambre ne vaut rien ?

— Une merde, dit Makhov.

— Que tu es sage... A cause d'un sacré bout de tuyau... C'est rien du tout. On peut le remplacer. Nous y mettrons une conduite métallique et un signal d'alarme. Cela permettra de diminuer la pression au besoin. La conception de la chambre est de première classe. Les Américains peuvent fermer leur gueule. Tu sais quelles lettres Balandine recevait de Stableforts ? Il demandait quoi et comment. Donc, tu peux te taire au sujet de Balandine. Toute la différence entre nous et lui est celle, qu'il fait quelque chose. Avec ses propres mains. Il sait souder, monter, disséquer les cobayes. Et nous, nous ne savons que bavarder. Nous supputons les pour-cent. Qu'est-ce qui restera de toi, Makhov ? Les discours à la conférence régionale ?

— Et de toi, encore moins, marmonna Makhov.

— Oui, encore moins ! Tant pis pour moi. C'est que je portais des culottes courtes. C'est le pire des diagnostics : infantilisme. Les filles, le football, les chemises en nylon : oh ! oh ! où est-ce que tu t'es procuré une telle ? En été, c'est la plage, le Caucase, aujourd'hui on porte les souliers à bouts pointus, demain — à bouts ronds, veux-tu jouer une partie à la préférence ? Et après ? Souffrir d'une athérosclérose ? Gueuler au

stade une fois par semaine ? Non, je suis contre. Mais on comprend cela trop tard. Il me fallait prendre Balandine à la gorge dès mon arrivée au laboratoire : donne-moi, tonton, un vrai boulot. Et moi ? J'organisais les soirées, j'étais le journal mural. Je taillais une bavette avec n'importe qui. Et les années passaient. Sais-tu mon âge ? Vingt-sept. J'ai passé trois ans au laboratoire. Et qu'est-ce que je sais faire ? Supputer les pour-cent ? Lire les journaux ? « La nature », « Les succès de la biologie contemporaine », « Les questions de la philosophie », la cybernétique, la génétique, l'éducation sexuelle. Tout ça est intéressant. Et mon affaire à moi ? Balandine avait compris ça dès le début. Il est rusé. Et fort. Il se peut qu'il voulait aussi se balader. Mais il passait au laboratoire des nuits entières. En 46. On m'a raconté. Il faut avouer parfois sa défaite bien que ça soit peu agréable...

— C'est du verbiage, répliqua Makhov. Tout lui était facile. Un fiston de prof. Et moi, je faisais mes études et je travaillais au secours d'urgence. Essayait-il jamais de passer un examen après une veillée de 24 heures ? Il ferait beaucoup de découvertes. Est-ce que tu le connais ? C'est un traître. On lui a pardonné, mais on n'a rien oublié. Et on n'oubliera jamais. On n'oublie pas des choses pareilles. Sais-tu qui il soignait quand on l'avait admis dans la bande ? Leur chef, Gontar. Cette brute... Pendant la guerre, Gontar était un Sturmführer SS de la division « Galitchina ». En 44, il s'en est allé dans le bois. Il égorgeait les villages polonais. Il écrasait les têtes des enfants contre les murs en les tenant par des jambes. Et Balandine le soignait après. Sais-tu combien de communistes il avait tués ? Combien de sang il avait répandu ? Ne te mets pas en quatre pour Balandine. Ah ! une découverte ! Toi et moi, maintenant nous lui servons aussi pour une découverte.

— Et qu'est-ce que tu chanterais, Makhov, si on appuie une mitrailleuse à ta nuque ?

— Et que fit Zoïa Kosmodémianskaïa ? demanda Makhov en se mordant les lèvres.

Les blanches ossatures des carreaux rayaient l'espace noir de la nuit où sifflait le vent humide en déchirant la couverture de nuages au-dessus de la ville : on y voyait des îles étoilées qui devenaient de plus en plus grandes.

Il y eut un silence. Ensuite, Igor dit :

— J'ai soif. Et toi ?

— Non.

— D'où tiens-tu ça ? Au sujet de Balandine ?

— Je sais, dit Makhov en prenant dans l'armoire les verres qui sentaient l'alcool. Mon frère me l'a raconté. Il s'appelait Vassil. Il avait péri en Ukraine de l'Ouest. En 48. Il a été tué par les gens de Bandera. Un sous-lieutenant. Aujourd'hui il aurait 38 ans. Lave les verres.

Le compteur de gaz claquait sans arrêt. « Qu'est-ce qu'ils font là ? » pensa Igor.

— Je vais voir ce qu'ils font là, dit-il. Veux-tu que je t'apporte du kéfir ?

— Non. Je ne le supporte pas.

— Comme tu veux, dit Igor.

Il se dirigea dans la pièce des laborantins. En s'approchant de la porte, il sentit l'odeur de la viande frite. Il ravalait la salive et frappa. Lila le regarda avec résignation. Elle se tenait à côté de la bassine. Dorochenko s'affairait près du réchaud à gaz. Elle tournait les morceaux de la viande avec une spatule.

— Un instant, dit-elle en jetant un coup d'œil à Igor.

— Quoi, un instant ? demanda Igor, méfiant comme tous les soûls.

— Et on appelle cela du bœuf ! Des tendons pour les dents de loup.

— Je pensais que vous vous occupez de la science.

— Appelez Mikola Pétrovitch, dit Dorochenko à Lila.

— Tout de suite, dit Lila en regardant le thermomètre. Trente huit.

Elle sortit.

— Igor, voulez-vous appeler Sergui, dit Dorochenko. Je veux que tout le monde se réunisse.

— J'y vais.

— Goûtez, Dorochenko donna à Igor un petit morceau.

— Extra..., marmonna-t-il. Je n'ai jamais mangé rien de meilleur.

Balandine entra dans la pièce. Il avait toujours sa blouse tachée de rouge, la vieille blouse de l'aide-médecin au col montant (Balandine ne portait jamais de blouses qui se boutonnaient par devant). Un poil grisonnant couvrait ses joues et son menton.

— Qu'est-ce que vous avez là ? De la viande ?

Ses mains étaient barbouillées de lubrifiant.

Lila, qui le suivait, dit :

— Je mangerai les yeux fermés. Je vais imaginer que c'est du poulet rôti.

— Lila, dit Balandine avec étonnement. Qu'avez-vous ?

— Quoi ?

— Ça vous va.

— Ma blouse ?

— J'ai compris, dit Balandine. Vous avez mis du rouge à lèvres. Vous êtes une vraie beauté.

— Je vais essayer, s'offensa Lila.

— Non, non, répliqua Balandine. Ça me plaît. Sérieusement. Camarades, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Une vraie sex-bombe, dit Igor. D'après la ligne féminine, nous battons tous les laboratoires.

— Vous vous moquez de moi, dit Lila avec un sourire forcé.

— Bon, bon, dit Dorochenko. Igor ! Mikola Pétrovitch ! Je veux que tout le monde s'assemble. Et Makhov. On va dîner.

— D'accord.

— Mais je vous prie de cesser de vous chamail-ler !

— D'accord, répéta Balandine.

— La guerre froide est finie, annonça Igor solennellement. Donnez-nous de la viande et du vin. Et nous ne nous ferons pas attendre. Je vais chercher Makhov.

Dorochenko retourna au réchaud. La graisse écla-boussait de la poêle. Dorochenko tourna la viande qui se mit à grésiller à qui mieux mieux.

— Makhov n'est pas là, dit Igor en rentrant.

Lila regarda Igor. Une assiette tomba : Balandine l'attrapa avec son coude. Dorochenko se retourna. Igor se tenait au seuil.

— Il n'est pas là. Je l'ai cherché partout.

17

La pluie cessa. Seules les bouffées de vent causaient les chutes de gouttes à partir des arbres. Les yeux de Makhov s'adaptèrent aux ténèbres, il montait la colline en tournant autour des arbres, dont les troncs se dessinaient sur le fond du ciel de nuit comme des colonnes de granit. Ses pieds étaient mouillés, il y avait déjà une heure qu'il déambulait dans la cour de l'institut se frayant un passage à travers la broussaille. Il s'approchait du vivarium, des magasins, des ateliers, se cachait dans les combes envahies de bardane. Il ouvrait la porte de l'écurie et écoutait les chevaux endormis respirer dans le noir.

Les promenades dans les parages du vivarium n'étaient pas inoffensives : on pouvait tomber sur les chiens. Les cabots, débonnaires le jour, devenaient féroces la nuit, quand ils se sentaient maîtres de la cour. Makhov entendait qu'on l'appelait. Igor sortit sur le perron et cria à haute voix plusieurs fois : Sergui !

Makhov écouta en retenant le souffle et se remit en marche. En montant au sommet de la colline, Makhov s'arrêta. Il frissonnait sans son pardessus et essayait de cacher ses mains sous ses aisselles. D'ici on pouvait voir toute la ville, une tache noire avec quelques lumières de fenêtres éclairées. Un haut-parleur résonnait quelque part en bas, on jouait une marche de bravoure. Les lumières rouges de la tour de télévision, invisible dans le noir, s'étiraient à la ligne perpendiculaire. Ayant repris haleine, Makhov se dirigea vers la palissade. Il longea les planches épineuses et mouillées en trébuchant et en glissant. Enfin il trouva ce qu'il cherchait. C'était un trou aménagé dans la palissade, ce qui était très commode à ceux qui habitaient là, près du champ, dans les petites maisons de bois, pour raccourcir la route ou emporter des planches, des morceaux de tuyaux ou des pièces de rechange pour les frigidaires sans rencontrer le gardien.

Makhov se baissa et se faufila dans le trou.

— Diable ! cria Balandine en enjambant son bureau. Il faut tuer pour des choses pareilles.

Igor, Dorochenko et Lila se tenaient sur le divan. Igor voulait croiser ses jambes, mais il ne pouvait pas le faire puisque Balandine arpentait la pièce en marchant presque sur ses pieds.

— Voilà le vrai visage de cette personne, disait Balandine. Tout est clair. Il fait rater une quarantaine au moment décisif. Tous nos efforts pour

retenir le virus de Josser dans les limites du laboratoire n'ont plus de sens. Je considère cet acte comme une trahison. Et une lâcheté. Quelles que soient nos relations, c'est une affaire intérieure. Mais s'en aller ainsi... Qu'est-ce qu'on doit faire maintenant ?

— Téléphoner ? proposa Dorochenko.

— Où ? Chez lui ? Il n'a pas de téléphone. A la milice ?.. Procéder à des recherches ? A la commandature militaire ? Pour qu'on quadrille la région de l'institut ? Où dois-je téléphoner ?

— Nulle part, dit Igor. Il fera un tour et il reviendra. Il se sent peut-être mal. Nous avons bu un peu...

— Ah ! Ils ont bu ! se mit en fureur Balandine. Une cuite ? Vous avez fait une fête ? Morveux. Lila ! C'est vous qui leur avez donné de l'alcool ?

— Oui.

— Comment avez-vous pu ? cria Balandine en agitant les poings. Sans permission !

— Lila n'y est pour rien, intervint Igor. J'ai pris la bouteille dans le coffre-fort.

— Taisez-vous ! coupa Dorochenko. Examinons tranquillement ce qui est arrivé. Je ne crois pas qu'il se soit sauvé... Ce n'est pas le cas. Ses nerfs ont lâché.

— Ses nerfs, répéta Balandine en colère.

— Il reviendra, dit Igor.

— J'en doute, lança Balandine.

— S'il ne revient pas dans deux heures, Dorochenko regarda sa montre, nous devons téléphoner à la milice et demander organiser des recherches.

— Pourquoi deux heures ? demanda Balandine en se mettant à califourchon sur la chaise. Pouvez-vous m'expliquer la raison de ce délai ?

— C'est l'intuition. Sergui reviendra. Deux heures, c'est le dernier délai. Il va desoûler...

— En deux heures il peut se trouver à Moscou. Vous pouvez garantir qu'il ne fera pas de bêtises ?

— Il reviendra, insistait Dorochenko. Il va se ressaisir. Rien de grave n'est encore arrivé.

— Encore ! s'écria Balandine. Et si dans cinq minutes il aura les symptômes précurseurs ? Et s'il dégage les virus ?

— Il faut attendre, dit Dorochenko. Nous n'avons pas d'autre issue. A moins de courir après lui. C'est pas le temps de semer la panique.

— Bon, dit Balandine. Il serra ses tempes avec les doigts. Nous attendrons. Et vous, Lila, j'ai à vous parler à part.

— Demain il fera beau, dit Igor.

Dorochenko s'approcha de la fenêtre. Les mains dans les poches de sa blouse, elle dévisageait attentivement son ombre dans le rectangulaire de la lumière sur la terre noire.

— Le 15 janvier Ivassik aura un an. Il marchera. Comme ils sont drôles quand ils marchent... Je voudrais tant le voir... J'ai regretté avant que ce fût pas une fille.

Elle parlait sans se retourner, en regardant son ombre qui chancelait lentement. Sa voix était monocorde et impartiale, comme si elle prononçait un discours à la conférence, quand l'orateur a le droit de n'exposer que les faits.

— Maintenant je ne regrette rien. Mais je voulais tellement avoir une fille. Je pourrais lui coudre des pantalons à dentelles. Je lui acheterais des poupées. Aux yeux de verre. Et avec des cheveux naturels. Mais c'est Ivassik qui est né. Le premier temps, il souffrait d'indigestion. C'était une torture...

— Oui, soupira Lila, avec des garçons on boit la coupe amère. Un jour j'ai vu devant moi dans le tramway une femme avec un petit garçon. Il avait la tête enveloppée d'un fichu. Une tête énorme. On ne pouvait même pas voir ses yeux. La mère le frappait,

Avec le coude. Il pleurait. Mais elle le battait toujours. Et il pleurait. « Monstre, disait-elle, c'est bien ça que tu mérites ». Les passagers n'en pouvaient plus. Un homme à côté de moi lui dit : « Qu'est-ce que vous faites ? On peut dire que nous allons au communisme, et vous battez les enfants. L'enfant doit recevoir une éducation humaine ». Tout le monde se mit à défendre le garçon. Alors la mère enleva le fichu. « Regardez bien ce monstre, dit-elle. Il a bien mérité une raclée. Savez-vous où allons-nous ? Chez un serrurier ! » Et tout le monde a vu que le garçon avait sur la tête un pot de chambre. « Ce parasite voulait jouer à la guerre. Et il ne peut pas enlever cela. On doit aller chez un serrurier... »

— Je vais me coucher, dit Dorochenko. Je me sens fatiguée.

Elle se dirigea à la porte.

— Arrêtez, se leva Balandine. Dans le verre posé sur sa table il prit le thermomètre et le secoua. Prenez.

— Ce n'est rien, dit-elle. Rien que la fatigue. J'ai sommeil.

— Prenez quand même.

Elle enleva sa blouse, la plia soigneusement, passa le thermomètre dans l'échancrure de son pull.

— Asseyez-vous, dit Balandine.

— Comme avant le départ, sourit Dorochenko. Tout le monde est assis.

Balandine regarda sa montre.

— A propos, dit-il, Lila ! Hier Twing m'a téléphoné. Il vous a louée. Il dit que vous êtes sélectionnée dans l'équipe de région. Mes félicitations.

— Merci. Lundi, c'est le tournoi et nous n'avions encore aucun entraînement.

— Ce n'est rien, dit Igor. Vous les écraserez tous avec vos attaques.

— Mikola Pétrovitch, vous savez où se trouvent les notes sur les vaccins ?

— Je le sais.

— Les procès-verbaux sont dans le tiroir droit. Mais je n'ai pas terminé le procès-verbal d'aujourd'hui.

— Vous le terminerez demain.

— Je ne peux pas admettre une seule chose, dit Igor. Les gens oublient tout si vite. Cette année nous avons une ascension. Une monticule pas comme les autres. Sans nom. Et nous nous croyions être les pionniers. Les premiers à découvrir, à explorer, etc. Une bosse, mais à nous. Un sommet gagné. Le soleil éblouissait. Mais on a aperçu quand même un gabion. On a enlevé les pierres et on a vu une boîte à conserves rouillée. Et un papier là-dedans. « L'ascension en l'honneur du vol héroïque des faucons audacieux, glorieux Tchkalov, Béliakov, Baïdoukov, Siniaguine, Korolkov, Vassutinski, participants de l'alpiniade de l'Union, 21 juin 1937 ». Qui étaient-ils, où sont-ils maintenant ? Nos gars l'ignoraient. Je demandais les vieux alpinistes, n'importe qui. Personne ne savait. Et ils ont risqué leurs vies. Les parois y sont du tonnerre.

— Quelle horreur, dit Dorochenko. Et à quoi ça sert ?

— Pour l'un, c'est la montagne, pour l'autre, une vieille. Celle que Raskolnikov a achevée. Pour savoir si tu peux dominer. Tuer une vieille avec une hache, c'est embarrassant. Les empreintes, l'analyse spectrale, le groupe sanguin... Un délai. Et la montagne, c'est une jolie affaire. On t'encourage même. Vaincre une montagne, c'est savoir se dominer, devenir fort et courageux, sourit Igor. Ainsi on peut se prouver à soi-même que l'on est un vrai homme.

— Des sottises, lança Balandine. Vous voulez vous dominer ? Allez au kolkhoze sarcler les betteraves. Dans les champs, on ne voit que des femmes. Et vous

préfèrent les montagnes, les paysages... On a tramé un écheveau de mythes autour de votre alpinisme. Les plus courageux, les plus forts, les plus... L'ascension à Djomolungma n'a pas changé ma vie. Ni la vie de l'humanité. Un seul cheval de notre écurie est plus utile à l'humanité que tous vos Tensing ou Hanti... Un cheval peut sauver deux mille diphtériques.

— J'imagine, Mikola Pétrovitch, quelle société pourriez-vous créer si cela ne dépendait que de vous. Un étalon au centre de l'univers. L'humanité ne domine que les cimes qui ne dépassent pas le Mont Baty. Dans toutes les villes on voit les monuments aux races bovines ou ovines célèbres par des hauts rendements de la traite. Une belle perspective.

Igor brancha le réchaud électrique placé sur l'appui de la fenêtre : une assiette à la surface polie avec une spirale au milieu. L'assiette se remplissait peu à peu d'air chaud. Igor approcha ses mains de l'assiette.

— On peut le retirer, dit Balandine. Eh bien, donnez-le moi.

Il prit le thermomètre, regarda le capillaire brillant.

— Combien ? demanda Dorochenko.

— Trente sept, prononça lentement Balandine. Trente sept et... six. Il secoua le thermomètre et le remit dans le verre. Igor se tenait près de la fenêtre en se rechauffant les mains. Dorochenko prit sa blouse pliée en quatre pour l'enfiler. Lila se précipita pour lui donner un coup de main.

— Ce n'est pas une température, dit Balandine sans s'adresser à personne. Evdokia Ivanivna pouvait tout simplement prendre froid. Il faudrait boire du thé à la framboise. Pour transpirer. Enlevez la blouse. Et couchez-vous. Lila, faites-lui une piqûre d'oxytétracycline.

— Je ne veux pas, dit Dorochenko d'une voix fatiguée. A quoi bon ? C'est Ilko qui m'a contaminée.

Donnez-moi du papier, Mikola Pétrovitch. Deux feuilles. Non, pas plus. Merci.

— L'oxytétracycline est dans l'antichambre. Faites une injection intraveineuse.

— D'accord, dit Lila. Je vais stériliser une seringue.

— Il faut téléphoner à la milice, dit Balandine. Qu'ils organisent des recherches. Je vais faire remuer ciel et terre.

— Attendez, dit Dorochenko. Encore une demi-heure... Il reviendra. Samedi prochain il faut revacciner la 25-ème série. N'oubliez pas...

— Je m'en souviens, coupa Balandine. Allez vous coucher. Immédiatement. Vous devez vous réchauffer.

— Ça va passer, dit-elle. C'est Ilko qui m'a contaminée. Ne vous en faites pas... Bonne nuit.

— Lila, aidez Evdokia Ivanivna.

— Bonne nuit, dit Lila. Je ferai tout de mon mieux. Combien faut-il introduire ?

— Zéro vingt-cinq.

— D'accord.

Dorochenko se retourna.

— J'ai oublié le papier.

— Prenez du blanc, dit Balandine. Non, c'est pas ça. Celui-là est jaunâtre.

Son visage était calme, avec quelques gouttes de sueur ; elle baissa les paupières, ses yeux étaient cernés. Elle tendit la main pour prendre le papier et Igor pensa de nouveau : « les doigts gypseux ».

Elle sortit, Lila la suivait.

— Diable, Balandine frappa du poing sur son genou. Il prit le verre, tira le thermomètre, l'approcha de la lampe et se mit à le dévisager attentivement. Il étudia même l'inscription au verso : МАКC 1/10 °C ГООТ 302-41.

Igor regardait Balandine sans rien dire.

— Elle a 38 et 4, dit Balandine.

- La réaction à l'interféron ?
- Peu probable.
- Je me retire.
- Restez, demanda Balandine. A moins que vous aussi...
- Non, je me porte bien, répondit Igor.
- Restez alors.
- Makhov ne croit pas en interféron, dit Igor.
- Et moi, j'y crois. Puisque tout ça... Balandine approcha la cigarette de la spirale brûlante. L'alluma. S'affaissa lourdement sur le divan, en accrochant la couverture sur le dossier.
- Elle a pu prendre froid, dit-il. Si cela commence, il faudra introduire le ristomicine.
- Il ne faudra pas, dit Igor. C'est une grippe.
- Je le pense aussi, soupira Balandine. Ou un refroidissement.
- Je feuilletais récemment les vieux journaux, dit Igor. Et une photo de Pirquet m'est tombée sous les yeux. Un Français moustachu. Il s'est suicidé. Avec sa femme.
- Quel Pirquet ?
- Celui qui a découvert la réaction. Que tout le monde connaît. Même dans les jardins d'enfant. Mais qui sait la tragédie de cet homme ? Personne. Il y avait un homme qui vivait et dont il ne reste plus qu'une réaction.
- Pourquoi cela vous occupe tellement ? se renfrogna Balandine. Protégez vos nerfs... Dans ma jeunesse, je m'occupait beaucoup du problème de l'immortalité.
- Et maintenant ?
- C'est la même chose que *perpetuum mobile*. Absurde. Vaut mieux vous occuper de la maladie de Jossier.
- Vous êtes bien placé pour dire cela. Vous avez apporté votre contribution. Et de moi, rien ne restera.

— Laissez, dit Balandine. Il ne restera rien de personne. Tout ça, c'est du mensonge. La vérité est autre. Il ne faut pas essayer de devenir Napoléon. Il faut tout simplement savoir faire son boulot. S'il est honnête...

L'œil rouge du réchaud flamboyait dans les ténèbres ; une petite lampe sous l'abat-jour en papier huilé n'éclairait que la table, et la pièce noyée dans l'ombre paraissait plus petite ; le feu de la cigarette illuminait de temps en temps le visage charnu de Balandine.

— Vous n'avez aucune raison de vous plaindre, continuait Balandine. C'est moi qui n'ait plus de temps. Vous avez de la chance avec votre Josser. A votre âge... C'est un bonheur. Je vous envie. Mais si vous voulez savoir, nous sommes condamnés par l'histoire.

— Comment cela ?

— C'est très simple. Acceptez comme dû. Jadis, j'étudiais le typhus. Maintenant il est devenu très rare. Mais dans les années vingt il était le problème numéro un de la pathologie infectueuse. Tous nos travaux sont déjà oubliés. Ils mourront après avoir fait leur devoir. La même chose s'est passé avec le choléra. Donc, il ne faut pas exiger de l'histoire plus que ce que l'on mérite. Les archives de l'histoire débordent... elle n'a plus de place pour les généraux, les leaders, les poètes... Nous n'y arriverons pas. Nous sommes des soldats inconnus.

— Mikola Pétrovitch, dit Igor tout d'un coup. Et là, en Ukraine d'Ouest... vous étiez prisonnier... longtemps ?

Balandine regarda Igor attentivement. En tirant sur sa cigarette, il répondit comme une leçon rabâchée :

— Il était cinq heures. J'ai examiné un blessé. J'ai fait un pansement, une éclisse. Deux heures plus tard il était mort. Une hémorragie. Le matin on m'a recon-

duit. Sans me bander les yeux. Nous marchions le long du ravin. Il y avait du brouillard. J'ai sauté dans le ravin et je me suis enfui.

— On a tiré ?

— On a tiré. Ils étaient deux. Avec des mitraillettes... Allez vous coucher. Je vais travailler encore.

...Makhov ouvrit la porte du vivarium. Il sentit l'odeur des animaux, cet âcre puanteur d'ammoniaque qui lui parut si agréable, si familiale. Il se faufila avec précaution dans le couloir en prenant garde de ne pas accrocher quelque chose, passa la porte du bureau de Balandine (un papier remplaça la vitre cassée par Lozitski). Le frigidaire se mit à bourdonner et Makhov s'enhardit. Il poussa la porte du secrétariat avec le pied.

— Sergui ? s'étonna Igor, radieux. Tu es revenu ?

— Tais-toi.

— Où est-ce que tu te baladais ?

— Dehors. J'ai froid.

Il soufflait sur ses doigts et ne pouvait pas les réchauffer. Il demanda indifféremment :

— Le chef a gueulé ?

— Ce n'est rien, dit Igor. Je lui ai expliqué. Tout est O. K.

— J'ai froid. Il fallait prendre un pardessus...

— J'avais peur, tu sais... Je pensais que tu allais nous jouer un tour. Prendre l'avion. Te déplacer quelque part. Dans la taïga. Comme ça. Au chantier de choc.

— Mouflon, lança Makhov avec mépris. Tu me prends pour qui ? Je connais le service. N'aie pas peur. Je n'ai rencontré personne. Pas un chat.

— Couche-toi si tu as la fièvre. Je te ferai une piqûre.

— Tu connais ce distributeur d'eau gazeuse devant le magasin ? Là, elle est toujours si froide. Et le verre

au-dessus. J'avais soif. N'aie pas peur, je ne suis pas un évadé. Je voulais prendre l'air...

— Veux-tu coucher enfin ? Tu es transi. Allons, déshabille-toi.

— J'avais mal, dit tristement Makhov en enlevant sa chemise. Je ne peux plus vivre ainsi.

Il frappa sa poitrine avec la paume.

— Je ne peux pas. Tu plaisantes et je ne peux plus. Comment le peux-tu ? Je ne savais pas que tu es comme ça... Moi, je suis une lavette. Tu comprends, Igor ? Je sais que tout le monde doit mourir... mais moi... j'ai peur... Les mouches vont grouiller sur mon visage. Sur mes lèvres... Et je ne pourrai même pas bouger.

— Couche-toi, dit Igor d'un ton sévère. En automne, il n'y a pas de mouches. Tu es dingue. Je vais chercher une seringue.

18

Un coq mordoré à la crête ponceau poussa un cocorico en essayant de battre des ailes, mais n'y parvint pas. Les veines de ses ailes étaient meurtries par des aiguilles des seringues, le laboratoire exigeait constamment des érythrocytes d'oiseaux. Sous la peau fine se détachaient des ecchymoses bleus. Le coq poussait des cris frénétiques, passionnés, incessants. Ces cris déchirèrent le voile de silence qui régnait dans le laboratoire.

Igor se réveilla et quitta enfin le dédale des visions apocalyptiques. Les couleurs limpides du sommeil d'avant l'aube, pures comme les souvenirs d'enfance, ont aussi disparu.

Makhov se découvrit, la couverture traînait par terre, il transpirait et respirait difficilement.

Igor ramassa la couverture, couvrit Makhov, s'habilla et passa dans le vivarium. Le laboratoire dormait, les appareils gardaient leur engourdissement d'acier, le remue-ménage quotidien ne se faisait pas entendre. Les lampes fluorescentes éteintes ressemblaient aux tubes remplis de lait. La balance d'analyse brillait dans l'armoire vitré ; un levier spécial protégeait sa sensibilité chromée contre l'influence du milieu ambiant : la balance qui perdait la sensibilité devenait un détail inutile du paysage de laboratoire. Les supports sur la table soutenaient des centaines d'éprouvettes qui réfractaient la faible couleur du jour. Les flacons de l'éosine miroitaient le pourpre.

Le coq mordoré regarda Igor avec étonnement et poussa un cocorico en remuant les ailes d'un air impuissant. Igor s'approcha des rayonnages et se mit à étudier les plaques de carton qui indiquaient les séries des expériences. Il ouvrit une cage. Il y avait sur le foim six cobayes figés, le corps d'un animal se trouvait dans la cuvette remplie d'eau. Alors Igor, ému, examina les autres plaques. En trouvant celle qu'il cherchait, il ouvrit la porte de la cage. Six petites bêtes, drôles et crédules, se remuaient vivement. Igor prit un cobaye, qui s'était tapi sur sa paume et avait sorti ses griffes roses.

— Allons, carotte, dit-il en caressant son dos roux et soyeux.

Il remit la bête dans la cage.

Ensuite, il s'approcha de la porte de Balandine et frappa.

— Entrez, répondit Balandine.

Il se rasait avec un scalpel. Les joues portaient les traces de blessures. Sur le journal étalé se consumaient les bulles de savon. Balandine regarda Igor d'un air interrogateur.

— Ils sont vivants, dit Igor en fixant la goutte de

sang qui apparut sur la joue de Balandine. Balandine essuya le scalpel. Sur le journal, à côté des bulles blanches il y avait maintenant une, teintée de rouge.

— Ils sont vivants, répéta Igor. La série vaccinée... Et ceux de contrôle ont périés. Tous !

La tache rouge sur la joue de Balandine se dilatait, un filet de sang se mit à couler. Balandine fit un pas lourd vers Igor.

— Vivants, dit-il. J'ai vu moi-même.

Ils s'élançèrent vers le vivarium. Balandine saisissait les cobayes, les secouait de toutes ses forces et les jetait dans la cage.

— Il est tôt, dit-il d'une voix enrouée, il est tôt de se réjouir. Encore un jour. Mais c'est déjà quelque chose... Qu'ils vivent au moins un jour, les diables.

Le coq mordoré braillait à tue-tête. Balandine, avec son visage barbouillé de sang, vêtu d'un pantalon de pyjama et d'un maillot de corps avait l'air abandonné et étrange. Il tirait les cobayes à tour de rôle. Enfin il ferma la cage. Il ouvrit la porte du vivarium. Igor et Balandine s'arrêtèrent au seuil en scrutant le contour bleu de la montagne qui devenait de plus en plus sombre.

La montagne fumait. Les fumées amères couleur de tabac montaient dans le silence muet ; elles naissaient dans le cendre, dans le brûlé humide et le pourrissement de feuilles, hérissées par froid. C'était la plus chère des odeurs, inséparable de l'enfance, du lait de la traite, de la mère...

Enfin le soleil languissant apparut dans la lumière enfumée, un lingot brûlant émergea des espaces d'outre-Dniepr comme une bathysphère qui revient à la surface de l'océan. Le soleil inonda d'une lumière frileuse les sept collines de Kïev et la ville qui resplendissait sur ces collines, et la croûte poreuse de sable

sur la rive gauche, et les anses sombres, baignées d'eaux ruisselantes de Dniepr qui se couvrirent tout d'un coup de rides ciselées teintées d'orange. Le sentier de soleil se précipita au-dessus des vagues, glissa sur le goudron humide, les toits gris, les coupoles dorées sous lesquelles le prince Monomakh avait prononcé un jour ces paroles prophétiques : « Ne craignez pas la mort d'où qu'elle vienne, d'une arme ou d'une bête, mais remplissez votre devoir humain ».

UNE PETITE ÉQUIPE DE FOOTBALL

*Oratorio pour voix
et cœur d'enfants*

A la mémoire du jeune poète
Léonide Kisséliov

Points d'interrogation.

Allegro moderato

Comment écrirai-je ce récit ? Comment l'assemblerai-je en ajustant les uns aux autres les lourds fragments de description de la nature et des hommes, les bribes de pensées et les bouts de mots, à la manière d'habiles charpentiers qui dressent les boissages d'une maison en cognant gaiement de la hache, crachant dans leurs mains, essuyant leur front en sueur et jouant de leurs muscles ? Par quoi commencerai-je ? Par le Petit Lac Bleu ou la chasse sous-marine, le match de football ou le concours des fanfares ? A partir de quel épisode devra s'amplifier l'angoissant crescendo, où faudra-t-il introduire les voix pastorales du chœur d'enfants et où, enfin, se feront entendre des contreponts accentués : l'affrontement des thèmes de la vie et de la mort ? Où devra se placer l'Ode au hockey ? Au début de la composition, comme une mélodieuse entrée en matière, une note d'introduction, comme les premiers et joyeux reflets du soleil levant annonciateurs d'une journée nouvelle ? Ou, au contraire, l'Ode au hockey doit-elle couronner l'édifice, achever l'œuvre avec la sonorité pathétique de la glace, l'étonnement des patins, le tintement des crosses et le

craquement des branches emprisonnées par le gel ? Comment tenir compte, d'autre part, des rigides canons de la littérature consacrés par les siècles et découverts, puis formulés par d'éminents chercheurs ? En quoi consistera le nœud de mon récit ? La dose d'intrigue sera-t-elle suffisante ? Et quant à la structure métaphorique ? La composition conflictuelle ? Quelle sera la mesure d'intellectualité dans le sujet ? Et le typage des genres au plan intellectuel ? Le caractère du genre de la nouvelle s'affirmera-t-il suffisamment ? Et, d'ailleurs, sera-ce un récit ? Quelle en sera la dominante ? L'Être sublime ou le vulgaire quotidien ? Où, à quel moment devrai-je, d'une plume décidée, tracer le rejaillissement de la culmination ? Est-il indispensable d'ailleurs ? Comment envisager le dénouement ? Faudra-t-il négliger cet important élément du récit épique ? De quelle façon décrire le Petit Lac Bleu pour que vous puissiez y glisser aussi et y voir la pomme rouge, emprisonnée sous la glace ? Comment parler de Lionia, Bondi, Slavko, Maxime, Ilko, Jurek ? De madame Jeanguyot et du petit caporal ? Comment vous faire plonger sous l'eau en ma compagnie, avec un masque sur le visage et un tube d'aluminium entre les dents ? Et si par hasard vous ne saviez pas nager ? Comment résoudre ce tas de problèmes qui se posent à vous et à moi ? Comment vous faire croire à la réalité de l'existence de l'équipe « All stars » ? Avez-vous entendu parler de la rue Amundsen ? Savez-vous qu'elle a pour embranchement la rue Baïdarotchny ? Comment vous entretenir du Grand Hiver Sans Neige de Kiev ? Des pierres surchauffées de la Grande Fontaine d'Odessa, de la cohorte de glaçons flottant sur l'Irpen, de l'atterrissage de l'avion sur l'aérodrome de Borispol ? Comment vous dire que la blonde stewardess polonaise fait le signe de croix avant d'aller annoncer aux voyageurs : « Notre vol touche à sa fin, l'équipage vous transmet ses vœux

les meilleurs ». Comment rassembler l'essentiel, le plus important, l'accessoire et le secondaire, et aussi ne pas perdre le fortuit qui apparaît, au premier abord, superflu ? C'est un art subtil que de s'arrêter aux choses de second ordre, insignifiantes et presque inutiles, qui n'apportent rien à personne, n'expriment rien et qui, tout à coup, vous étonnant et vous effrayant, se transforment en éléments essentiels, déterminants. Par quoi commencer mon récit, comment le poursuivre afin qu'il ne devienne pas un assemblage chaotique de sons dénués de rythme et d'harmonie interne ?

Sincérité. Lento e dolcissimo

Si vous voulez devenir immortel et arrêter le temps, écrivez des récits. Si vous voulez immortaliser les gens qui vous entourent, écrivez des récits. Pétrissez les mots comme de l'argile et faites de cette matière première une lourde chair verbale où tout est la vérité, exacte et incontestable : les fraîches semences de la neige de cette nuit sur la toile grise des champs ; les fumées lointaines et jaunes des fabriques ; le froid perçant des courants d'air et la chaleur brûlante des fonderies ; les changements de nuance de l'acier qui refroidit dans les moules, du rayonnement blanc au frémissement bleuâtre ; le tintement matinal des filets blancs de lait dans les seaux de métal ; les éblouissements nocturnes sur les autoroutes : les lèvres des chauffeurs sentant l'essence.

Tout cela est la vérité, la prose n'existe pas sans cette exactitude pénétrante des détails et des couleurs, mais n'oublions pas l'homme. Voilà le plus grand mystère, la plus grande inconstance, la plus grande galaxie, la plus grande incertitude : l'homme. Or, avant de coller nos yeux contre les télescopes, avant de partir à la conquête des galaxies lointaines, regardons-nous

nous-mêmes. Avant de prononcer l'arrêt de quelqu'un, prononçons notre propre arrêt. Tout ce que j'écris ici, comme dans la plupart de mes récits, parle de moi-même. Tout ce qu'il y a de bon et de mauvais, de sublime et de sale, de faux et de vrai, tout m'appartient, tout est à moi. Je ne suis pas le premier ni le dernier à faire cela. Celui qui commence à décrire les autres sans se comprendre soi-même est condamné à la défaite.

Et n'oubliez jamais les rêves. La conscience humaine se réveille souvent dans les rêves. Un jour, quelqu'un écrira le *Livre des rêves* et ce sera aussi une grande vérité sur l'homme.

Valse de Kiev. **Moderato e tranquillo**

Il m'est difficile de décrire Slavko, puisque c'est mon fils. Il est difficile d'être objectif. Slavko est un flemmard et, par-dessus le marché, un grand froussard. Pour atténuer mon jugement, je dirai qu'il est un tout petit froussard. Aujourd'hui il a pleuré au coin des rues Pouchkine et Lénine parce qu'il avait peur de la composition de maths. L'obscurité enveloppait encore la ville, les rues étaient prises par le froid matinal, des voitures filaient, tous phares allumés. Les autos, comme des samovars, lançaient de la vapeur qui montait dans le ciel. J'embrassais le visage mouillé de mon fils, en léchant ses larmes, mais je ne pouvais pas remédier à son mal. Pour moi les mathématiques sont quelque chose d'horrible et d'énigmatique, comme le bureau d'échange d'appartements.

Pendant les vacances que nous avons passées avec Slavko à Irpen, on faisait la sieste, et le réveil après ce doux sommeil de l'après-midi était pour moi le plus pénible. Le plus souvent je me réveillais dans un autre

temps, au printemps 1945 ou en été 1946, j'avais alors onze ou douze ans, mes jeunes pensées s'étiraient gaiement et soupiraient sans savoir qu'elles étaient enfermées dans une vieille écorce. Il n'y avait aucune liaison entre le corps qui dormait et les pensées qui se réveillaient ; mes jeunes pensées couraient vers le Krechtchatik et sautaient sur la plate-forme tirée par le tram ; partout à Kiev rampaient alors de telles plates-formes sur lesquelles voyageaient avec plaisir étudiants et écoliers. La mienne m'emportait sur le Krechtchatik, triste plaine encombrée de plâtras, de poutres tordues, de lits carbonisés et de crochets noircis. Sur la Bessarabka, on avait installé des phares puissants qui faisaient des tracés lumineux le soir, pendant les salves d'artillerie. Ces colonnes de lumière bleue provenant des phares étaient la seule chose intacte sur le Krechtchatik détruit. La plaine du Krechtchatik était ceinturée de batteries antiaériennes et les jeunes filles de la D.C.A. chantaient gaiement : *Les artilleurs, le peuple a ordonné... Les artilleurs, la Patrie nous appelle...* Je replonge dans un reste de sommeil, et me voilà de nouveau un garçon plein de forces, je saisis mes cahiers de musique et cours en brûlant le pavé à la rue Kouznetchnaïa, chez Maria Emélianovna Dénissenko, mon professeur de musique. Son fils rêvait de devenir un boxeur, un champion des poids lourds, et tandis que nous apprenions une nouvelle pièce, il menait derrière notre dos un combat acharné avec une « ombre », c'est-à-dire avec le néant, avec l'air, avec soi-même, et ses gants scintillaient comme des éclairs sphériques. Nous jouions la pièce de Schumann *Erster Verlust* et les chandeliers de bronze du vieux piano tremblaient comme s'ils pressentaient les pertes et les séparations dont je ne me doutais pas encore. Mais, tout d'un coup, la vague implacable du retour à la réalité déferlait sur ma vie d'enfant, mes jeunes pen-

sées se fanaient et mouraient comme d'éphémères fleurs des champs, je me déplaçais dans le temps en éprouvant l'effet d'Einstein, j'apprenais les noms de ceux que j'avais perdus et de ceux que j'avais retrouvés durant ces années, je sentais à côté de moi la respiration de Slavko, grand garçon de dix ans, qui dormait coiffé d'un casque de tankiste. Je dois à nouveau faire connaissance avec mon propre fils. Slavko ne peut pas me pardonner de n'avoir pas prévu sa naissance et son goût pour la technique militaire, il m'en veut parce que j'ai gaspillé inconsidérément ma belle collection de casques militaires : casque soviétique d'avant-guerre, avec une bosse spéciale au sommet, casque allemand, casque roumain, italien et celui de pompier, avec une crête pointue, qui ressemblait au casque d'Achille. Slavko a déjà dormi 252 nuits avec le casque de tankiste et toutes nos tentatives pour l'enlever pendant son sommeil ont été vaines. Que de menaces ont été proférées : alopecie, méningite, déboîtement des vertèbres cervicales, tout était inutile ! Cependant le doux casque de tankiste était moins nocif que celui de hockey en matière plastique, avec lequel Slavko a dormi les deux années précédentes ; ce casque doublé de mousse synthétique jaune amortissait parfaitement les coups et il n'y avait personne qui puisse passer à côté de Slavko sans donner une chiquenaude sur le plastique sonore. Lionia l'enviait terriblement et proposa d'échanger le casque contre un bâton d'inspecteur de la circulation, mais Slavko refusa avec mépris. Coiffé de ce casque, Slavko gardait les buts de notre équipe « All stars ». A vrai dire, Slavko est aussi capable d'être un gardien de but, que moi, un mathématicien, mais il veut obstinément être le goal. C'est héréditaire, il tient de moi le gène du football, seulement, en 1945, nous jouions au parc Chevtchenko avec une boîte de conserve, et pas avec un ballon de cuir noir et blanc.

Slavko est un garçon lambin et prudent : pendant qu'il décide de tomber, pendant qu'il choisit une place convenable pour sa chute, le ballon siffle à côté en marquant le but. Malgré cela Slavko est devenu la vedette d'un des plus beaux films consacrés au football. Je ne décrirai pas les détails techniques, ni la méthode de tournage rapide, je raconterai seulement ce qu'on voit sur l'écran : un champ qui se perd à l'infini, un champ ressemblant au modèle d'une planète vide et oubliée, sur laquelle il ne reste que deux hommes : celui qui envoie la balle et Slavko qui garde le but. On ne voit pas celui qui envoie le ballon, ce dernier s'arrache de l'objectif coup après coup et vole sans se presser marquer le but. Les ballons passent en file, comme des oies sauvages ou, si vous y croyez, comme de soucoupes volantes qui rentrent à leur base ; chacun peut choisir la comparaison lui convenant le mieux. Et la seule personne en mesure de les retenir, d'arrêter leur vol et d'empêcher leur disparition à l'horizon, c'est Slavko. Il saute en l'air, tendant ses mains vers le ballon avec une lenteur incroyable, le ballon change indolemment sa trajectoire de vol et ricoche de côté, alors Slavko entame un long atterrissage, comme s'il tombait sur des coussins d'air. Nous sommes deux sur cette planète : moi et Slavko, dans un champ qui se perd à l'infini, nous y avons apporté un si humain et si bête restant de la civilisation, le football. Un soir que nous regardions ce film, vu combien de fois déjà, on a coupé la lumière dans notre quartier. Les maisons qui entourent la nôtre se dressaient, noires, seul le ciel reflétait les éclats du néon sur le Krechtchatik Slavko s'écria :

— La lumière est morte ! Sauvez la lumière !

Petit bêta, il ne savait pas que la lumière ne meurt jamais. Ce sont les hommes qui meurent, ce sont les hommes qu'il faut sauver.

Rêves. Staccato e ansioso

Nous marchons avec Slavko sur le remblai d'une voie ferrée, quelque part dans la région de Khmel'nitski. Pourquoi justement dans la région de Khmel'nitski, je l'ignore. Tout à coup j'aperçois un train qui descend du ciel. Il atterrit comme un lourd avion-cargo en panne. Je réussis avec peine à pousser Slavko de côté, tous nos mouvements sont sinistrement ralentis. Nous tombons dans une sorte de fossé et, juste à ce moment-là, le convoi atterrit dans un grincement sur la voie ferrée ; mais la piste d'atterrissage est trop courte : à quelques pas de nous, les wagons culbutent, les débris de traverses et de rails sautent, les entrailles noires de la locomotive explosent. Nous nous pelotonnons plus morts que vifs, presque à l'épicentre de la catastrophe.

La nuit suivante, l'idée du vol des objets plus lourds que l'air finit par triompher : un jour pluvieux, grand encombrement de cars, comme près de la gare routière. Sur le toit d'un car quelqu'un a accroché des ailes portatives. C'est très pratique, une espèce de porte-bagages se fixant sur le toit du véhicule. Le chauffeur démarre, la car s'envole sans peine. Le chauffeur, content, salue tout le monde en agitant sa casquette.

J'ai vu ces rêves avant la maladie de Lonia.

Tango d'Odessa.

Sentitamente e melodioso

Lonia, retenu par les examens d'admission à l'université, devait arriver à Odessa un peu plus tard et je m'ennuyais terriblement. En attendant, je lui avais dédié ces vers : « Barbiche noire, visage impassiblement basané, épée au côté et manteau pourpre. Nous irons ensemble sauver la République

Vénitienne, ruinée par les dévergondages et les querrelles ». Naturellement, il n'avait ni épée ni manteau pourpre. Au contraire, il portait un vieux blue-jean et un maillot que son père lui avait rapporté d'Amérique, avec l'inscription *All stars* (d'où le nom de notre équipe) et l'image de deux joueurs de rugby, un bleu et un rouge, en train de disputer un ballon ressemblant au melon qu'on peut acheter au mois d'août à la 16^e station de la Grande Fontaine. Quant à la « République Vénitienne », il s'agissait de notre maison de repos, où primo, le personnel se disputait avec le directeur, et, secundo, tous les hôtes, de Slavko à Constantin Ignatiévitch, étaient tombés amoureux du sexe opposé. Slavko s'était épris de Marucho, la fille de Rosita, une émigrée espagnole, belle et boîteuse, qui avait été blessée à Madrid en 1936. Marucho et sa maman nous tenaient compagnie à table. Marucho, petite fille de cinq ans aux cheveux noirs, très courts, était vêtue d'un short et d'un maillot, ce qui avait donné un prétexte à Slavko de mettre en doute son origine féminine. Chaque fois il demandait à Marucho qui elle était : un garçon ou une fille ? Alors Marucho commença à douter elle-même et réclama à sa maman des preuves de sa féminité. Mais je crois que dans son for intérieur Slavko ne doutait pas qu'il parlait à un être appartenant à un monde inconnu et mystérieux. Rien à faire, il avait aussi hérité des gènes de mon aptitude à tomber amoureux : mon premier amour s'alluma au cours de l'hiver 1942, à Syzran, où on avait évacué les enfants de Léninegrad. Les visages de plusieurs d'entre eux étaient étrangement bouffis, comme remplis d'eau. Une petite fille très mince, Rita Gébrovskaïa, je me rappelle jusqu'à présent son nom, était venue dans notre classe, et j'en étais tombé immédiatement amoureux. Malgré le froid cuisant, je passais des heures devant l'école à attendre qu'elle sorte.

Je suis allé chercher Lionia à la gare et, sur le chemin du retour, je lui ai dessiné dans les grandes lignes le tableau de la vie sentimentale des hôtes de notre maison de repos, rue Amundsen. Même Vassil Sidorovitch s'était épris d'une fille en blue-jean blanc, même Boris Afanassiévitch était tombé amoureux d'une fille en pantalon bleu de tissu élastique. Même moi, je n'avais pas tenu le coup et j'étais tombé amoureux de la maman de Bondi Rado, glorieux arrière de notre équipe « All stars ». J'ai pris une photo en couleurs, ou plus exactement une diapositive ORWOCHROM, d'Anne Rado : une femme invraisemblablement belle, rousse, aux tristes yeux gris ; je crois qu'elle ressemble à Béatrice, la bien-aimée de Dante. Depuis, Anne est toujours avec moi, dans ma serviette. Pendant mes longs déplacements d'hiver, dans la solitude des hôtels provinciaux, je sors de ma serviette le projecteur « Etude », et le portrait d'Anne s'illumine sur le mur. Elle apparaît, inondée des rayons du soleil d'août à Odessa ou du soleil de la Renaissance Italienne, ou bien de la lumière d'un astre inconnu, avec son sourire mystérieux, lointaine et inaccessible dans son Budapest enfumé. Je peux m'approcher d'elle, toucher ses cheveux, passer le doigt sur ses lèvres ; le projecteur débranché, je regarde encore longtemps le mur avec jalousie, il me semble qu'Anne n'a pas disparu, qu'elle est restée pour toujours dans cet hôtel, dans cette petite ville de province comme un bon génie de beauté et de tendresse...

En passant rue Amundsen, notre attention fut attirée par une maison entourée comme un tombeau d'une clôture de fer forgé, peinte en noir et argent. Nous avons supposé que c'était l'habitation d'un gardien de cimetièrre. Oh, si les marins entouraient leurs maisons d'ancre et de cordages, les pêcheurs, de filets, si les boulangers faisaient des palissades en pains et les

comptables, en bouliers ! Alors les chaumières des poètes seraient toujours ouvertes, les portes et les fenêtres, à deux battants ! Ce qui était la vérité dans mes vers dédiés à Lionia, c'était sa barbiche noire et son visage, pour de bon, impassiblement basané comme celui d'un jeune Vénitien ; mais le tempérament de Lionia était tout à fait différent de celui des Italiens ; il était peu agile, ses mouvements étaient lents (mais pas sur le terrain de football), il articulait les mots doucement, comme avec indolence. Quand je me suis plaint du manque d'eau potable à la maison de repos, d'interruptions dans l'amenée d'eau dans la journée, grâce auxquelles Slavko avait cessé de se laver, Lionia, en prenant un ton autoritaire, s'informa comment s'effectuait l'amenée d'air ? Je l'ai assuré que tout allait bien, et nous arrivâmes à la datcha de Kovalevski. Près de la porte, toute notre équipe, mangeant des glaces et pleurant avec des larmes de crème brûlée, saluait l'arrivée de son avant-centre.

Vérités. Molto spianato

Sur la place Tolstoï j'ai pris le trolleybus qui descendait la rue Tchervonoarmiïska. J'allais chez Lionia. Dans le passage entre les banquettes, une femme âgée, maigre et trop maquillée, se tenait debout. A côté d'elle était accrochée sur un cintre une longue robe noire. La femme expliquait à tout le monde qu'elle allait au concert, qu'elle était choriste, qu'elle avait accroché sa robe pour ne pas la froisser, car là où elle allait chanter il n'y avait pas de fer à repasser, et elle voulait avoir l'air plus ou moins soigné. J'allais chez Lionia, il était déjà malade, l'été de football à Odessa était à jamais fini, et dans le sang de Lionia nageaient des hémocytoblastes, les précurseurs de la mort. Quand une goutte de sang

affecté est étalée sur le verre et colorée, on peut voir au microscope parmi les leucocytes et les érythrocytes normaux des cellules marquées de la tête de mort et des tibias croisés. En me tenant debout à côté de cette femme qui allait au concert avec sa robe, j'ai compris qu'on peut décrire les événements de deux manières : l'une, directe, quand le récit ressemble à un lingot de métal, lourd et concret, dont les dimensions et les formes sont parfaitement mesurables, et l'autre, chimérique et sinueuse, quand on ne décrit pas l'événement proprement dit, mais son moule, c'est-à-dire ce qui entoure cet événement comme la vigne vierge qui grimpe aux murs de la maison ; décrivez le cheminement des branches rampantes, dessinez le feuillage qui tremble au vent, étudiez la structure des artères de la vigne, leurs croisements et leurs ramifications, et vous comprendrez quelles sont les dimensions et l'architecture de la maison. Ainsi, à l'aide des ténèbres on peut représenter une lumière aveuglante et exprimer une tragédie à l'aide du rire. Je tourne autour des événements à raconter, je me rapproche d'un pas et m'éloigne de nouveau, parce que j'ai peur de tout gâter avec un seul mot imprudent, un tout petit mensonge, d'altérer les vraies dimensions de l'histoire que je relate. Une fois j'ai demandé à un sage : comment dessiner la vie, avec toutes ses joies et ses tragédies ? Dessine un livre ouvert, m'a-t-il conseillé, il y aura tout dedans : les chagrins et les joies, l'amour et la haine.

Poissons. Largo

Mon ombre rampe sous moi comme l'ombre d'un avion courant sur les nuages. Pourtant, je ne vole pas au-dessus des nuages, c'est le fond de la mer qui file dessous, un désert de sable couvert de

douces rides, cette carcasse des vagues, cette empreinte de la surface, mosaïque de la mer changeant sous l'effet du vent du sud. Dans ces rides se cachent des chabots, mais je passe sans y faire attention. Les contreforts sous-marins vont commencer bientôt, et puis ce sera la Grand Cañon tout embroussaillé d'algues où des bancs de chabots font la navette. L'eau remplit peu à peu mon masque et je suis obligé de temps à autre d'émerger pour le vider ; alors, à quelque soixante-dix mètres, je vois une plage déserte couverte de pierres spongieuses ressemblant à des crânes de chevaux, et toute notre équipe « All stars ». Slavko, Maxime, Ilko et Bondi jouent à la bataille de Trafalgar non loin de la côte. Slavko navigue à bord du vaisseau amiral « Sussi Swan », un cygne blanc de caoutchouc, et son adversaire, sur une souris rouge « Mickey Mouse » qui guiore frénétiquement quand on presse dessus. Lionia est assis, immobile, sur la plage, et je sais ce qu'il fait : il compose des vers. Des vers mille fois plus beaux que ceux de nous tous, qui sommes réunis à la datcha de Kovalevski, puisque l'ombre de la mort et de l'éternité recouvre déjà chacun de ses mots, tandis que les nôtres ne sont fardés que de fatuité, de pose, d'ambition, de verbiage et de cabotinage. Les yeux fermés, le capitaine de notre équipe écoute, comme Homère, le bruissement de la mer et les piaulements d'enfants. Je prends congé de ce monde chaotique, plein de soleil, et je replonge. Un sachet en plastique rempli de crevettes transparentes, appât pour les chabots, est accroché à mon slip. Je tiens une ligne courte. Je nage lentement au-dessus du Grand Cañon en fouillant tous ses recoins du regard. Le caractère progressiste de ma méthode réside dans la présentation de l'appât : l'hameçon avec la crevette. Je l'approche tout simplement du nez du poisson. S'il est sage, il se détourne avec dégoût, s'il est brave, il décroche la crevette

sans toucher à l'hameçon, s'il est bête, il avale la crevette avec l'hameçon. Malheureusement, il y en a plus de bêtes que de sages ou de braves, il ne me reste qu'à tirer la ligne. J'accroche la proie au « koukane », un long fil avec un bâtonnet au bout qui passe par les ouïes du poisson et sort de sa bouche. Six chabots accrochés à mon « koukane » m'accompagnent, de temps en temps ils commencent à s'insurger, à se débattre en convulsions, heurtant de leurs corps froids contre mes jambes. Accès naïfs de l'amour de la liberté. Mais je n'y fais pas attention, je suis emballé par la chasse et je reste suspendu dans le ciel agité et salé du Grand Cañon, comme un noir bombardier, comme le messenger de la destruction de ce peuple paisible qui pâture dans les vertes prairies sous-marines. Toute cette chasse est absolument stupide, puisque même les chats de la maison de repos, créatures paresseuses et gavées de côtelettes, ne veulent pas de mes malheureux chabots. Mais je chasse obstinément, en oubliant tout au monde.

Pendant ce temps, Lonia compose des vers :

*La terre est si chaude,
si rousse,
Un petit garçon pleure :
ne tuez pas la cigogne !
Il la serre contre lui,
la protégeant de ses mains :
oh, il ne faut pas,
ne tuez pas la cigogne !
On ne pourra pas supporter ce mal,
on ne pourra pas pleurer cette pitié.
Que vas-tu devenir, mon univers, ma cigogne !*

Mazurka. Giojoso con brio

Jurek Golembiowski est arrivé. Son père est un célèbre coureur polonais qui a participé aux courses : le Tour d'Europe, le Rallye de Monte-Carlo, Londres-Sydney, le Raid du Danube, le Grand Safari d'Afrique, le Raid de la neige de Suède, Wltawa et d'autres spectacles dans lesquels les acteurs paient de leur vie leurs fautes et celles d'autrui. Jurek Golembiowski s'est amené dans une Fiat polonaise 125/1500, bleue, rayée de blanc et de rouge et équipée de quatre phares supplémentaires, de forme carrée, des phares à iode qui percent n'importe quelle obscurité à 150 mètres ; l'automobile ressemble alors à une station électrique volante ; elle fonce dans la nuit comme une torpille, provoquant un choc chez les chauffeurs de voitures qu'elle croise ; les chauffeurs somnolents mettent encore beaucoup de temps pour reprendre leurs esprits et comprendre quelle était cette merveille aveuglante qu'ils ont rencontrée sur la route. La distance entre Kiev et Odessa, Golembiowski l'a couverte en trois heures ; cet itinéraire ne fut pour lui qu'un jeu d'enfants, il en a vu bien d'autres. Nous avons entouré la voiture poussiéreuse, encore chaude, regardant le célèbre coureur débarrasser son fils des courroies de sûreté. Jurek est son père tout craché : plutôt court, sérieux, un peu ventru, le nez camus sympathique et ensoleillé de taches de rousseur. D'après ces taches dorées on peut deviner les saisons de l'année : si leur nombre approche de la centaine, on peut être sûr et certain que le printemps est arrivé. L'équipe « All stars » a accueilli l'arrivée du nouvel avant avec enthousiasme. Jurek a amené un vélo pliant et a annoncé qu'il ne jouerait pas autrement que sur sa bicyclette.

A la différence de Slavko, il dort non pas coiffé d'un casque, mais à cheval sur son vélo, ce qui cause cha-

que soir beaucoup de tracas à ses parents, il leur faut calfeutrer la bicyclette avec des oreillers, des draps et des couvertures. Le coureur Golembiowski est un vieux copain et, en l'honneur de son arrivée, j'ai fait une entorse à mon régime sportif malgré le match de principe qui devait avoir lieu ce soir entre « All stars » et l'équipe des critiques. Nous avons vidé une bouteille de cognac et discuté les derniers événements du sport automobile dans le monde, surtout les succès de Jacky Stewart et l'incendie de l'auto de Jacky Icks. Puis Golembiowski est allé se reposer et je me suis installé au bord du terrain de football, sous un platane touffu. Il y avait quelque chose de vulgaire et d'impudent dans cet arbre, dans son tronc sans écorce et dans ses feuilles charnues, mais après cette rencontre avec mon ami j'étais d'une humeur béate, je me sentais même un homme heureux et ne faisais pas attention aux bagatelles. Je suivais des yeux l'entraînement de notre équipe : Jurek passait en éclair sur sa bicyclette, poussant du pied le ballon. Slavko s'abattait dans des nuages de poussière, tout en tombant toujours d'un seul côté, le gauche, indépendamment de la direction du ballon ; Ilko essayait sans succès de faire le poirier fourchu ; Lionia jonglait avec le ballon, le tenant sur sa tête, le plaçant au bout de son nez, le passant d'un genou à l'autre ; Bondi était infatigable, puisque ce soir il devait neutraliser Vladimir Fil, 129 kilos. Marucho, avec sa petite bouche espagnole largement ouverte, se tenait près de Slavko, contemplant toute cette folie, comme fascinée. Maxime ayant perdu sa culotte courut à toutes jambes vers sa maman. Je rêvais qu'Anne Rado viendrait voir ce match, qu'elle serait supportée de notre équipe, qu'elle tomberait amoureuse de moi en voyant comme je marquerais un but incroyable aux critiques, comme je ferais un chic de goal. Après cela j'ai pris le numéro de la revue *Przekrój*, apporté par

Golembiowski, et je me suis mis à lire les mémoires du docteur Cyprian Sadowski (Skiba) sur l'insurrection de Varsovie :

« Le bataillon « Parasol » est débusqué par les Allemands depuis Wola jusque dans la rue Mlynarska et, plus loin, jusqu'au cimetière évangélique et la rue Okopowa. De ce côté l'ennemi nous menace directement et notre commandement aussi. Radoslaw commande tranquillement comme toujours.

— *Appelez-moi l'agent de liaison du bataillon « Zośka ».*

— *A vos ordres ! surgit une jeune fille.*

— *Ordre au bataillon « Zośka » d'envoyer une section bien armée pour la contre-attaque.*

Au bout de quelques minutes, sous le mur du cimetière évangélique, des garçons, beaux comme des images, se tiennent debout. Un jeune sous-lieutenant, le chef de section, fait son rapport. Le colonel Radoslaw sait ce qui attend ces gars. Il leur dit adieu à tous.

Puis il s'approche et fixe chaque soldat dans les yeux. Eux aussi comprennent ce que cela veut dire. C'est un ordre et un adieu. Le chef de section passe devant ses hommes rangés en ligne et dit au colonel quelques mots sur chacun d'eux. Enfin il s'arrête devant le dernier, un garçon de treize ans environ. Son casque allemand lui descend sur la nuque. Un pistolet est passé à sa ceinture.

— *C'est notre héros, dit le chef de section au colonel, hier il s'est procuré une mitrailleuse et a anéanti plusieurs Allemands.*

— *Je te confère le grade de caporal, dit Radoslaw en posant sa main sur l'épaule du garçon. Veux-tu quelque chose ?*

— *Je voudrais que ce pistolet soit à moi.*

— *Naturellement, il est à toi. Puisque tu es un caporal. Et quoi encore ?*

— *Dormir.*

— *Bon, va te coucher.*

— *Non, non, je dormirai plus tard, maintenant je pars avec tout le monde.*

Ils sont partis. Ils ont foncé comme un ouragan. Ils ont fait irruption dans le cimetière. On eût dit que les portes de l'enfer s'étaient ouvertes : explosions de grenades, coups de fusils, cris de soldats, gémissements des blessés. Et le battement de nos cœurs, et un bourdonnement dans la tête. Tout cela a duré quelques minutes et s'est tu. Les Allemands fuyaient, pris de panique. Et les garçons revinrent. Mais combien !

Ils marchaient, mutilés, ensanglantés. Ceux qui pouvaient avancer portaient les blessés. Ils portaient leur chef, le sous-lieutenant qui était mort. Ils portaient leur petit caporal qui dormait. D'un sommeil éternel. Il n'avait même pas eu le temps de coudre ses galons de caporal. Il souriait dans son sommeil ».

J'ai sauté sur mes pieds, saisi d'effroi. Il m'avait semblé que les jeunes insurgés portaient Slavko. Ou Jurek Golembiowski. Ou Ilko. Ou Bondi. Ou Maxime. Il n'y a que Lionia qui ne m'est pas venu à l'esprit.

Mais non, l'équipe « All stars » s'entraînait obstinément au grand complet en vue du match.

Marche d'aviation.

Maestoso con spirito

Je vais à Borispol. Je fais le plein devant le poste de contrôle et, ayant essuyé mes mains, je boucle la ceinture de sécurité. Cela empêche au moins en cas de télescopage de voler comme une hirondelle sur le béton de la route. Une Oppel-Record 1900, de 100 CV, débouche sur l'autoroute de Borispol. Comme chaque fois après le plein, il me semble que le moteur fonctionne mieux, qu'il est plus joyeux, plus

sûr. Je lui donne un coup de fouet en poussant sur l'accélérateur et j'occupe la file du milieu. L'aiguille de l'indicateur de vitesse montre 120. Je baisse instinctivement la tête en passant sous les viaducs. Au-dessus de moi, un ciel d'automne au déclin du jour, un ciel serein, presque antique dans sa sérénité, devant moi, un Borispol païen, devant moi, les contours lointains de l'aéroport, des demi-sphères en verre, béton et acier, le tournoiement silencieux des antennes de radar, l'odeur des désinfectants et de la sciure dans la salle d'attente, les rencontres et les séparations, les voix nasillardes des speakers. Le soleil est resté derrière, au-dessus de Kiev, très bas dans le ciel, l'ombre allongée de mon auto court devant et je ne peux pas l'atteindre. Le soleil aveugle ceux qui viennent à ma rencontre, leurs pare-brise s'illuminent en éclair, comme s'ils avaient été découpés dans de l'or. Très loin, à gauche, presque à l'horizon, s'échappe un panache de fumée blanche qui s'arque au-dessus de l'autoroute comme un immense viaduc. C'est étonnant, mais cette image d'incendie ne suggère aucun trouble en mon cœur, tellement cet arc de fumée est insoucieusement pur et blanc. Mon cœur bat au rythme joyeux du big-beat transmis par la radio, je fais un effort pour ne pas accélérer davantage. Je vais au-devant de l'avion de Varsovie, chercher ma femme et Slavko, voilà l'origine de ma joie, de la cadence accélérée de mon cœur. Je passe sous le viaduc de fumée : sur le fond du ciel pourpre, sur le fond de l'immense incendie qui flambe au-dessus de Kiev, l'arc de fumée que je vois dans le rétroviseur semble maintenant rouge sang. Le trouble gagne mon cœur, l'harmonie et le calme illusoire ont pris fin. Le monde est cassé en deux. Celui qui s'étend devant moi est paisible, d'une sérénité d'opale, d'une pureté de rose, d'un bleu de déclin du jour, plein de joie rêveuse et de méditation. Le

monde limité par le rétroviseur est sinistrement pourpre, d'un brun bourbeux, méchant et agité. Les deux s'unissent dans ma conscience, le chagrin et la joie, équilibrés sur une balance inconnue, se mélangent dans mon cœur en devenant la sagesse tranquille de l'automne. Je fuis la lueur d'incendie, me réfugiant dans la fraîcheur du crépuscule et le tournoiement jaune des camions-citernes sur les dalles de béton de l'aérodrome. Je sors sur la terrasse de l'aéroport et je regarde le ciel, particulièrement le morceau de ciel au-dessus de la piste d'atterrissage. Dans quelques minutes j'y verrai deux étoiles qui s'allument et s'éteignent en cadence ; ce sont les feux d'atterrissage du TU-134 qui appartient à la compagnie polonaise « LOT ». L'avion descend rapidement et je prie pour que tout se passe bien. Borispol reçoit ma femme et mon fils dans ses bras de béton et je soupire avec soulagement. Puis l'avion se dirige vers l'aile droite de l'aéroport, la passerelle arrive, la porte s'ouvre. Les voilà : lointains et proches, si attendus, tant aimés ! Slavko saute, agite les mains. Je le regarde avec inquiétude : ne serait-il pas coiffé d'un nouveau casque ? Ma femme m'envoie un baiser et mes voyageurs disparaissent dans la salle de contrôle des passeports.

C'est là que je me rappelle l'incendie dans le rétroviseur. Le même avion a apporté pour Lionia les médicaments les plus récents, transmis aux pilotes polonais par leurs collègues de la compagnie « Air France ». Ils ont été envoyés de Paris par Madame Jeanguyot, chef de la section des leucoses de l'Institut d'hématologie Claude Bernard.

Une semaine auparavant, le coureur Golembiowski était allé trouver Madame Jeanguyot et lui avait raconté l'histoire de Lionia et de sa maladie.

Chanson de l'alouette. Mezzo tempo

Le plus étonnant, c'est que j'ai déjà rencontré madame Jeanguyot. C'était il y a cinq ans, au symposium international sur le problème des leucoses. En ce temps-là, tout notre laboratoire s'occupait des leucoses. Nous étudions les fiches d'observation des malades qui y avaient succombé depuis dix ans. Nous étions devenus les comptables de la mort, les impuissants enregistreurs du mystère, les petits clercs de cette maladie étrange. Nous traçons des courbes, nous calculons des coefficients de corrélation, nous établissons des indices d'intensité, c'est-à-dire que, au moyen de cette magie, nous suppléons la science, ce qui donne l'illusion d'un mouvement mais ne vous avance pas d'un seul pas vers la solution du problème douloureux. Cela nous oppressait et, bien qu'au symposium où je rencontrai madame Jeanguyot on nous fit des compliments parce que nous étions les premiers en Ukraine à avoir abordé ce problème, jamais nous ne nous étions sentis si bons à rien. Laptchinski cherchait le virus de la leucémie, Krioukova étudiait les réactions immunologiques, Masourenko avait trouvé le virus, mais celui des souris, madame Jeanguyot avait présenté un rapport sur les nouvelles méthodes de traitement, Kassirski mettait en pratique la vinblastine, mais tout cela ne nous avançait que de quelques infimes millimètres.

A la clôture du symposium, un banquet avait eu lieu et madame Jeanguyot avait chanté une chanson où il était question d'alouette et de jeune fille amoureuse. Mince, les cheveux blancs, vêtue d'une robe extravagante, madame Jeanguyot se comportait comme une vedette des variétés.

Lionia était à la clinique de Efrème Issaakovitch Janitski. Le professeur Janitski nous avait fait jadis un cours de thérapeutique d'hôpital. J'ai déjà vu beaucoup de médecins et de professeurs, mais il n'y en a pas de meilleur, à mon avis, que Efrème Issaakovitch. Un jour d'hiver, j'étais dans son cabinet. Devant Efrème Issaakovitch, il y avait plusieurs feuilles, les récentes analyses du sang de Lionia. Efrème Issaakovitch fumait, son visage gris était devenu bleuâtre à cause de la fumée, ses yeux étaient cernés, avec le regard grave d'un sage. Il se leva, s'approcha de la fenêtre. Il regarda longuement la neige qui tombait. Puis, sans se retourner, il dit d'une voix morte :

— Maudite soit la profession d'hématologiste. J'ai vécu ma vie en vain. Ne pensez pas que ce soit de la pose. Je vous dis la vérité. Il vaut cent fois mieux être un tailleur dans quelque atelier et se savoir utile aux gens. Je suis fatigué de ma propre impuissance. Les médecins fuient ma clinique. Je ne peux donner de conseils à personne. Tout le monde m'appelle professeur, en me regardant avec espoir, et moi... Lionia est condamné. Rien ne le sauvera. J'ai le pressentiment que nous perdons un Pouchkine ou un Chevtchenko. Et je n'y peux rien, absolument rien.

Ce jour-là Lionia me lut ses vers :

*Souviens-toi du hérisson que je t'ai offert
et qui trottait dans la chambre, la nuit.
Mais les années, et pauvres et riches,
s'écouleront,
obliques comme la neige qui tombe en janvier.
Oublie mon nom, et ma voix, et mes paroles,
n'évoque que cet été passé comme un coursier.
L'averse s'annonçait.*

*Un drôle de type, un rimeur,
vint dans la nuit, et embrassait tes mains...*

*Un jour, un autre trouvera ces vers
et, lointain, lui, ressentira l'éclair
de mon amour pour celle qui, cette nuit,
gavait mon hérisson de pain.*

Chœur d'anges.

Netto e con sonoro

Sur la photo notre équipe « All stars » a l'air d'une courbe de l'accroissement quantitatif de l'humanité depuis Malthus jusqu'à nos jours. Nous nous tenons debout, sur une passerelle, au-dessus de la mer, toute notre équipe, du plus petit jusqu'au plus grand. Le premier est Maxime, le deuxième, Bondi, le troisième, Jurek, le quatrième, Slavko, le cinquième, Ilko, le sixième, Lionia, le septième, son père qui s'ingéra dans notre compagnie, le huitième et le dernier, moi (taille 1,80 m, poids 95 kg). Nous nous tenons par la main, comme un chaînon vivant des générations, et il semble que rien ne peut nous séparer. Je regarde le petit Maxime et je m'étonne de ne pas voir des ailes d'ange derrière son dos. Je les ai vues chez lui, ces ailes blanches et or, accrochées au mur. Il se peut que son père lui interdise de voler pour qu'il ne s'embrouille pas dans les fils électriques qui sont si nombreux dans la ville. Ou bien pour une autre raison que j'ignore. En tout cas, l'origine angélique de Maxime est pour moi hors de doute. Son corps grêle et son cou mince sont couronnés d'une grosse tête avec un front haut, ses cheveux sont coupés à la mode de nos ancêtres. Son visage est éclairé par d'énormes yeux gris qui brillent toujours avec bienveillance devant tout ce qui l'entoure : papa, maman, l'arrière Bondi, l'avant-centre Lionia, les critiques littéraires, les chiens et les chats, les nuages, les navires, le directeur de notre maison de repos, les chabots et les crevettes, les

balisiers fanés sous le soleil d'Odessa et les ballons que nous poussons sans pitié.

En qualité d'ange encore non gâté par l'enseignement secondaire, Maxime ne comprend pas que la vie est basée sur la lutte des contraires, de la lumière et de l'obscurité, de l'équipe « All stars » et de celle des critiques, du bien et du mal, du paradis et de l'enfer. Donc, pendant les matchs, il se réjouit des buts marqués par nous, aussi bien que par nos adversaires. Si quelqu'un parmi eux lui demande le ballon, il le passe aussitôt avec un doux sourire, en quoi il se distingue radicalement, disons, de Ilko, qui, avant de céder la balle au joueur de l'équipe adverse, se dispute avec, se plaint à l'arbitre, à son père, aux spectateurs, fait un croc-en-jambe et des pieds de nez à son rival. Maxime n'aime pas tant les lauriers de la victoire que le jeu en lui-même, ce joyeux carnaval, quand autour de toi courent et rient gamins et grandes personnes en poussant le ballon, seulement il ne peut pas comprendre pourquoi on est obligé de jouer avec un seul ballon, ce serait beaucoup plus amusant d'en avoir plusieurs... Quand Bondi n'avait pu venir à bout de Vladimir Fil, c'est Maxime qui fut chargé de neutraliser ce bonhomme de 129 kilos. Nous avons renoncé temporairement à la défense de « zone » au profit du primitif marquage « individuel ». Maxime, qui ne pesait que 27 kilos, devait bloquer Fil et, éventuellement, le saisir « au corps ». Maxime avait résolu le problème avec succès : quand Fil interceptait le ballon, Maxime tombait devant lui et le terrible avant, premier bombardier et butor inégalé, piétinait sur place, ayant peur de l'écraser avec ses pieds d'éléphant. Il est vrai qu'après le match Vladimir Fil s'était vengé de Maxime. Maxime avait un grand ballon rose démesurément gonflé, si lisse et si gros qu'il était prêt à crever. Maxime l'aimait à la folie et l'appelait Matvi Ivano-

vitch. Pendant le dîner Fil, un peu pompette, s'approcha de Maxime et lui dit : « Donne-moi ton Matvi Ivanovitch, je le mangerai ».

« Prenez-le », fit Maxime amicalement. Fil saisit le ballon et y enfonça ses canines, tel un loup dans la gorge de l'agneau. Matvi Ivanovitch creva immédiatement, il n'en resta qu'un petit chiffon de caoutchouc. Les yeux de Maxime devinrent énormes d'effroi, et il se mit à pleurer amèrement, tant il regrettait son Matvi Ivanovitch. Depuis, Maxime évitait toute rencontre avec le redoutable critique en faisant un détour de dix lieues.

Après cette histoire, Lionia a écrit les vers suivants :

*Darwin n'a pas raison,
il n'a absolument pas raison, Darwin !
Regardez : voilà un beau et svelte garçon.
Des sourcils épais au-dessus des yeux bleus.
Il ne ressemble pas du tout à un singe.
Une jeune fille lui murmure : « Bonne nuit ! »
Est-ce qu'elle ressemble à une dinosaurienne ?
Je sais que beaucoup de gens
ne seront pas d'accord avec moi.
Ils diront : « Et pourquoi, alors,
notre voisin est-il un cochon ? »*

Chanson de la pluie.

Limpido e calmo

Le printemps était revenu à Kiev. Il faisait chaud, il pleuvait. Dans la journée, nous nous étions promenés avec Lionia rue Tchervonoarmiïska, puis nous étions restés assis dans le square, devant l'église catholique. Nous avons causé de choses et d'autres, de tout, sauf de sa maladie. Nous nous sommes baladés encore longtemps dans la ville, en

regardant les jolies filles, en soupirant et en enviant ceux qui avaient tout devant eux : l'amour et les séparations. Personne ne faisait attention à nous, personne ne pouvait avoir l'idée si folle que ce barbu de vingt ans, un peu obèse pour son âge (il venait de terminer une cure hormonale) accomplissait sa dernière promenade dans Kiev. Une pluie tiède de printemps enveloppait le mont Baïkov. Ce mont était encore loin de nous, nous n'y pensions pas, nous ne voulions pas y penser, nous en étions séparés par la voie ferrée, la Lybid, le roulement des camions dans la rue Gorki, par notre jeunesse, par les visages printaniers de filles inconnues et encore quelque chose comme un pincement mélancolique, cette espérance précaire et inexprimée qui n'abandonne pas l'homme jusqu'à son dernier soupir. Le soleil apparut et un « smog » bleuâtre se mit à vibrer au-dessus des rues : l'air chaud, la vapeur humide et les gaz d'échappement des voitures se mélangeaient en formant une brume légère, il semblait que nous voyions les rues à travers des verres fumés. Ensuite le réseau de pluie se déplaça depuis le mont Baïkov jusqu'au cœur de la cité. Nous faisons des tours en discutant de peinture et de poésie, et c'était là la plus triste promenade du monde.

Le soir, la pluie ne cessa pas, au contraire, elle remplit avec un murmure joyeux les intervalles entre les maisons. La pluie était abondante et zélée, comme au studio de cinéma quand on tourne une averse. En passant près de la chambre de Slavko, j'ai entendu sa voix. Je me suis arrêté. Slavko se tenait debout devant la fenêtre ouverte et parlait haut, quoiqu'il fût seul dans la pièce. J'écoutai, sidéré.

— Karlsson ¹, appelait Slavko, Karlsson, viens me voir et apporte-moi des remèdes pour Lionia. Pour qu'il

* Personnage de conte. (N. d. T.).

guérisse, pour qu'il ne meure pas. Tu m'entends, Karlsson ?

Slavko parlait à Karlsson, qui vit sur le toit...

Marche funèbre. Largo

Un concours de fanfares à Kiev. Il fait soleil, 20 °C. Cent dix orchestres venus de tous les coins de l'Ukraine défilent sur le Krechtchatik en battant du tambour et des cymbales, en mugissant dans des trompettes et des trombones, en glapissant dans des flûtes et des clarinettes. C'est comme si on avait installé au beau milieu du Krechtchatik une enclume gigantesque. Mon Dieu, quelles tenues portent les musiciens ! Rouges, à aiguillettes d'or, vertes, à épauettes orange, cabans noirs des marins, vestes bleu clair des constructeurs d'avions, uniformes blancs à galons rouges ; gris lisérés d'argent des métallos, jaunes, mauves, beiges, vert foncé...

Chaque orchestre joue sa marche, il semble alors que chaque marche ait sa propre couleur, celle des uniformes. On dirait que les mains des musiciens tiennent d'étranges appareils brillants qui les emporteront ensuite au ciel ; alors les trompettes terrestres deviendront des trompettes célestes, annonçant les heurts des nuages et des éléments, des éclairs et des fulgurations crépusculaires de l'énergie solaire. Tout Kiev est accouru voir cette merveille qu'un éminent compositeur de jazz a baptisée ainsi : « Quand les Saints marchent au paradis ». Les âmes enfantines se pâmaient de joie, des milliers de petites équipes de football suivaient les fanfares en mesure. Des tonnerres de cuivre marquaient l'itinéraire de cette colonne merveilleuse, de cet énorme générateur de joie qui se dirigeait vers le stade Central.

Ce jour-là, nous avons enterré Lionia sur le mont Baïkov. Le vent y apportait des bribes de la musique des fanfares.

Finale d'hiver. Maestoso

L'hiver est revenu à Kïev, le Grand Hiver Sans Neige, phénomène qui a lieu une fois tous les 72 ans. Pendant les vacances scolaires, les restes de notre équipe « All Stars » se sont rassemblés à Irpen. Bondi Rado, mince comme le Petit Cheval bossu, notre ferme demi-centre, le joueur le plus habile de notre équipe, vit à Budapest avec sa maman qui ressemble à Béatrice et qui a tout de suite oublié ma personne et mes shoots incomparables dans les buts des critiques. Jurek Golembiowski, notre avant-cycliste le plus rapide, habite maintenant Varsovie et confond jusqu'à présent l'ukrainien, le russe et le polonais, créant ainsi une langue préslave et mettant au désespoir sa maîtresse d'école, madame Jadwiga Bochnacka. Son père se prépare actuellement au Rallye de Monte-Carlo et pousse sa voiture sur les routes escarpées et glacées des Alpes où les coureurs attrapent le plus de points de pénalisation.

Après le déjeuner, nous sommes sortis dans la plaine qui sépare notre maison de repos du bois. La terre était tapissée de givre, et il semblait que nous marchions quelque part sur la Lune, sur une couche de cendres. Quatre astronautes : Slavko, Ilko, Maxime et moi. Nous nous sommes approchés en grelottant du pont jeté sur l'Irpen. L'eau, brune et gluante, charriait une écume de glace. Une vapeur froide montait de la rivière. Comme le garde-fou était cassé à un endroit, j'attendis que tout le monde passe. Maxime marchait rêveusement, les doigts dans le nez, et se traînait à la queue comme d'habitude. J'ai l'idée qu'il deviendra

un philosophe errant, un Skovoroda du XX^e siècle. Slavko et Ilko coururent vers les tranchées, vestiges des années de guerre, et se planquèrent, prêts à repousser l'attaque de Maxime. Or, Maxime n'avait nullement l'idée d'attaquer ces gaillards, il avait trouvé une branche d'osier bien souple et avançait à petits pas en pressant des oies de neige imaginaires. Quand Slavko et Ilko en eurent assez, ils sautèrent de la tranchée et s'enfoncèrent dans le bois avec des cris sauvages. C'est là qu'ils trouvèrent le Petit Lac Bleu. Un tout petit lac glacé, serti de feuilles de chêne rousses. Les garçons s'y élancèrent à toutes jambes et tombèrent aussitôt tous les trois sur le dos, ça glissait trop. Je fis aussi quelques pas sur la glace : à travers son épaisseur, on apercevait de la mousse marron et des feuilles verdâtres, la glace gardait toutes leurs nuances, toutes les courbures de leurs formes. Je marchais, fasciné, sur le Petit Lac Bleu, scrutant son fond, ses mystères immobilisés par la glace. Au milieu du lac, j'aperçus une pomme, une petite planète rouge tombée d'un ciel inconnu.

Nous armant de bâtons noueux en guise de crosses, on se mit à jouer au hockey. Je jouais avec Maxime contre Slavko et Ilko. Les cheveux d'Ilko ont la même couleur rousse que les feuilles mortes du chêne, et ses yeux rusés et pétillants de joie semblent taillés dans du daim vert foncé. C'est toujours très beau, le roux avec le vert. Ilko est malin et bavard, il aime à chicaner à tout propos. Il se mit tout de suite à récriminer contre Maxime, deux fois plus petit que lui, qui jouait soi-disant sans observer les règles et faisait des crocs-en-jambe. Mais à peine avais-je le dos tourné, qu'Ilko renversait Maxime sur la glace. J'en ai eu marre et j'ai dit à tout le monde que le hockey, ainsi que le football, était un jeu d'hommes virils où il n'y avait pas de place pour les chicaneurs et que, dorénavant,

celui qui se plaindrait recevrait sans tarder une bonne chiquenaude. Un tel ordre des choses avait été établi autrefois par Lionia, notre capitaine. Le jeu recommença dans un silence profond. Mais, cinq minutes plus tard, Ilko n'en pouvant plus et se mit à grommeler au sujet de Maxime sans s'adresser à personne, comme s'il le disait *ad usum internum*, alors je lui flanquai immédiatement une chiquenaude sur le front, et les passions se calmèrent. On glissait en poussant le palet, on tombait, on se relevait et on glissait de nouveau et, sous nos pieds, tout au milieu du Petit Lac Bleu, transparaissait la pomme rouge. Je m'accroupis et approchai mon visage de la surface froide et brillante. La pomme, les feuilles et les herbes existaient dans un autre monde, infiniment éloigné de nos amusements tumultueux ; il était tout près, ce monde, mais je ne pouvais pas le toucher. Je me suis souvenu des derniers vers de Lionia :

*Nous ne vivons que deux fois :
dans un monde blanc de blanc
qu'on regrette en pleurant
lorsqu'on part dans l'autre monde.
C'est alors dans le noir,
presque rouge, que nous vivons.
Et la terre nous broie les tempes,
l'herbe pousse en nous perçant.
Nous ne vivons que deux fois.
Dieu veuille qu'on nous aime,
que les gens soient dans la peine
en nous reconduisant
à ce triste monde noir.*

Une pensée m'est venue : si on pouvait prendre une photo de tous ceux qui se trouvaient à côté de notre équipe « All stars » en nous donnant la main, cette photo serait si grande qu'aucun papier ne pourrait

suffire. A côté de notre petite équipe se tiennent encore le coureur Golembiowski, la Hongroise Anne Rado, madame Jeanguyot, Efrème Issaakovitch Janitski, la brune espagnole Marucho, les aviateurs polonais et français, les infirmières qui avaient tant de pitié pour Lonia, le petit caporal de l'an 1944 et tant d'autres encore. Nous sommes là, main dans la main, et rien ne peut rompre cette chaîne éternelle : aucune mort, aucune haine. Ce n'est plus seulement une petite équipe de football, c'est l'humanité.

...Le lendemain, les flocons se mirent à tomber, mettant fin au Grand Hiver Sans Neige. Le Petit Lac Bleu disparut à jamais, ainsi que la pomme rouge, les tranchées et le champ sur lequel Maxime marchait avec sa branche d'osier : les oies de neige étaient quand même arrivées, mais c'était la dernière journée des vacances et, avec les restes de l'équipe « All stars », nous avons pris le train pour Kïev.

TABLE DES MATIERES

COMME À LA GUERRE. *Roman* 3

UNE PETITE ÉQUIPE DE FOOTBALL. *Nouvelle* 193

Юрий Николаевич Щербак КАК НА ВОЙНЕ

Роман, повесть

Перевод с украинского Э. А. Олейник

Киев, издательство художественной литературы
«Дніпро», 1986

(На французском языке)

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*

Художник *Г. О. Сергеев*

Художній редактор *І. М. Гаврилюк*

Технічний редактор *Б. С. Грінберг*

Коректор *О. Я. Малкіна*

Информ. бланк №3239

Здано до складання 24.06.85. Підписано до друку 16.12.85.
Формат 70×100¹/₃₂. Папір книжково-журнальний. Гарнітура
звичайна нова. Друк. високий. Умовн. друк. арк. 9,1. Умовн.
фарбовідб. 9,1. Обл.-вид. арк. 10,5. Тираж 1000 пр.
Зам. № 5—1966. Ціна 1 крб. 40 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро»,
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство республіканського
виробничого об'єднання «Поліграфкнига».
252057, Київ, вул. Довженка, 3.

Щербак Ю. М.

Щ61 Як на війні: Роман. Повесть / Перекл. з укр.
Е. О. Олійник. — К. : Дніпро, 1986. — 224 с.

Гостроконфліктний роман з життя радянських епідеміологів і вірусологів.

Щ 4702590200—222 222.86
М205(04)—86

У2

116

116/82